TRAITE' DV RIS, CONTENANT SON ESSANCE, SES CAVSES, ET mervelheus effais, curieusemant recerchés, raisonnés & observés,

Par M. LAVR. IOVBERT, Conselier & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, premier Docteur regeant, Chancelier & Iuge de l'vniversité an Medecine de Mompelier.

ITEM,

La cause morale du Ris de Democrite, expliquee & temoignee par Hippocrate.

PLVS,

Vn Dialogue sur la Cacographie Fransaise, avec des Annotations sur l'orthographie de M. IOVBERT.

A PARIS,

Chez Nicolas CHESNEAV, ruë S. Iaques, au Chesne verd.

M. D. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A TRES-AVGVSTE, TRÆ-EXCELLANTE ET vertueuſe Princeſſe, Margarite de France, Royne de Nauarre, filhe, ſœur vnique, & fame de Roy, Laur. IOVBERT ſon tres-humble & træ-affeccionné ſeruiteur, ſanté & toute proſperité.

MADAME, i'ay quelque fois diſcouru ſur la dignité des parties du cors humain, le plus parfait de tous: & laiſſant à-part le cœur (eſtimé cõmunemant le Prince de noz mambres) ie mettois an conteſtacion le cerueau & la main. Ie diſois pour le cerueau, qu'il meritoit le premier lieu, cõm'il æt au plus haut: & ancorplus, de ce qu'il dõne au reſte du cors mouuemãt & ſantimant: dequoy nous differons des plantes. & puis, vn ſantimant

Qui eſt plus dine, le cerueau, ou la main.

Raiſõs pour le cerueau.

Raisõs pour la main. *rationel, qui nous fait devancer les baites de bien loin. Pour la main i'allegois, que le seul homme an æt doüé, excepté le Singe, qui le contrefait. Mais ce n'æt pas vne parfaite main. Quant au cerveau, il æt commun à tous animaus, s'ils ne sont tres-imparfais & fort petis: ancor leur æt il donnee quelque chose qui y repond. La differance peut ætre, an ce que l'homme ha le cerveau plus grand, que aucun autre animal de sa grandeur: mais le plus & le moins ne font pas differer d'espece. C'æt toujours vn cerveau de parelhe sustance, consistance, forme, figure, couleur, distinction des parties: & tout tel an vn beuf, an vn cheval, ane, pourceau mouton, chien &c. que an l'hõme: sauf la trãpe, qui æt le principal. Mais de mains, ces baites n'an ont point. Car la main etoit deuë au plus sage animal, pour expliquer, exprimer, & effectuer les concepcions, desseins & antreprises de son ame. Aussi nous disons avec Aristote, que la main æt l'instrumant qui precede tous instrumans.*

Replique pour le cerveau. *Ie faisois repliquer au cerveau, que la main n'æt, que sa servante. car c'æt luy qui la meut, & la fait antreprandre ce qu'il luy dicte de son invancion, ou de son aprantissage. L'art æt beaucoup plus digne, que l'instrumant: comme la musique æt plus excellãte qu'vne harpe, la peinture qu'vn pinceau, & la sculpture qu'vn ciseau. Or la raison qui habite au cerveau, æt comme l'art de tous les ars, antant qu'elle les ha tous invantés. Donques le cerveau sera plus excellant que la main, qui n'æt que l'instrumant des ars. Anaxagore se falhoit grandemant, quand il disoit, que l'homme æt træ-sage, par ce qu'il ha des mains. Car ce n'æt pas des mains qu'il æt plus sage: ains au con-*

Gal. liu. 1. de l'vs. des part.

traire, il ha ù des mains, comme il apartenoit au plus sage animal. Voire-mais, ce sont les mains qui dontet & accommodet au service de l'homme touttes baites, les plus fortes & farouches du monde: qui rãdet la terre fertile, & reculhet ses fruis: qui sont les instrumans de tous metiers, convenables à la necesité, commodité, ou recreacion de l'homme. La main fait les instrumans geometriques & astronomiques, dæquels on mesure le ciel & la terre fort loin de nous. Elle peind, elle grave, ell'ecrit, & fait antandre pres & loin ce qui seroit autremant incounu. Elle nous fait parler aus mors, qui nous ont precedé de plusieurs mill' annees: & à ceus qui nous suyvront apres, iusqu'à la fin du monde, par le moyen des livres. La main manie tout: tout passe par les mains, counu & incounu. Mais il faut toujours revenir à ce point, que le cerveau commmande, & la main obeyt. Dont le cerveau doit ætre tenu pour plus excellante partie: combien qu'il soit fort commũn, & plus samblable de l'homme aus baites, que n'æt la main. Ioint que la main n'æt pas de grand fasson, comparee au cerveau: lequel represante vn mervelheus artifice an la diversité de ses parties, d'vn ouvrage tres-admirable. Ajoutés y (s'il vous plait) que l'homme ne peut vivre sans cerveau, & il vit bien sans mains. Item, que les maus du cerveau offancet tout le cors: ceus de la main n'ont pas grãd suitte. Ainsi le cerveau gagne sa cause. Mais il ne demeure pas long tams paisible possesseur de la primauté des parties. Car le visage son voisin, se mæt soudain à la traverse, & y forme opposicion. Cetuy-cy

Replique pour la main.

Duplique pour le cerveau.

Santance pour le cerveau.

Oppoficion formee, de la part du visage. ha de grans raisons pour soy, dæquelles i'an toucheray quelques vnes. Premieremant, nul animal que l'homme, ha visage propremant dit: & il l'ha de

1. Raison de la dignité du visage, pour ætre rond & haut eleué. la plus parfaite figure qui soit, savoir et, ronde. Puis, le seul homme le porte haut elevé, regardant vers le Ciel, comme dans son miroir. car il s'y void & reconnoit: ce que n'apartient pas aus baites. D'avantage, la face de l'homme æt træ-excellante, de ce

II. pour ætre decouuert, & indice des pasions. qu'elle n'æt pas couverte de poil, de calhe, ou de plume: comme ce qu'on dit impropremant le visage d'vne baite. Et pourtant la face æt propre à tout changemant, comme vn Chamæleon, pour manifester & mettre an evidance les paßions & mouvemans internes: condicion vrayemant humaime & loüable. Car l'homme etant animal sociable & politic, ne devoit pas avoir ses affections tant cachees, qu'on n'an decouvrit rien: dequoy sa conversacion seroit plus à craindre, comme etant trop fin, dißimulé, fraudulant, traitre, & de mauvaise convancion. Mais comm'il æt à face decouverte, & relevee, il n'æt poßible qu'il cele totallemant ce qu'il ha sur le cœur, tant soit il habil' homme, feind, accort, rusé, & cauteleus. C'æt au visage, que toutes affections imprimet quelque marque & sinification de leur emeute: etant comme la moutre d'vn horologe, où les heures sont marquees & indiquees de son egulhe: les rouës & mouvemãs etans cachés au dedans. Et qui æt (ie vous supplie) le Protee, qui sache tant bien se contrefaire, qu'il ne demoutre aucunemant an son visage la ioye, la tristesse, l'espoir, la defiance, l'amitié, la haine, l'anvie, la malice, la compaßion, la ialousie, la crainte, la

*honte, la colere, le depit, le dedain, &c. quand le cœur
an æt fort agité, ou le cerveau martelé? Il æt impossi-
ble, que ces affeccions etant vehemantes, ne soint ou
peu ou prou demoutrees par quelque changemant
imprimé au visage. Dequoy cette partie æt plus à
estimer & cherir, que null' autre: tout ainsi que l'on
ayme, & prise infinimant, vne personne ouuerte
najve, sans feintise & simulacion. Et où git la beau-* III. De sa beauté, qui nous rand amoureus.
*té, qui nous rand humainemant amoureus, & tant
epris les vns des autres, que l'on an souhaite l'vnion
de l'Androgyn Platonique? An quoy l'homme dif-
fere singulieremãt des autres animaus, qui sans aucu-
ne discreciõ ou chois, de beau & laid, s'anamourachet
de la premiere partie qu'ils rancontret, aussi tôt que
ils sont stimulés & incités de nature à la copulacion.
Mais l'homme etant racionel, qui doit reigler &
compasser toutes ses accions d'vne droite mesure &
bon ordre, aueeques iugemant, avoit besoin de divers
sujais, sur le-quels il amploya son chois & sa discre-
cion. A quoy revient la differante beauté amprain-
te ez visages principalemant, qui rand les hommes
& les fames reciproquemant amoureus, de telle sorte
que chacun panse avoir rancõtré le plus beau. Qui æt
vn træ-grãd artifice, cõduit d'vn ouvrier admirable,
lequel ha posé an cette partie quelque secret, de con-
tanter ou vn ou autre an tout le monde: secret sans
cõparaison plus mervelheus, que de ceus qui peignet
les yeus d'vne image regardans à tous androis, com-
me s'ils ne visoint qu'à vn de ceus qui la contamplet,
an le suivãt toujours. On n'æt pas ainsi amoureus du
cerveau, de la main, ou d'autre partie du cors. Aussi
combien y a-il de fasson au visage, departi an grand*

nombre de diverses parties? an toutes læquelles on remarque des beautés particulieres, qui crochetet (par maniere de dire) sutilemant, derobet & ravisset le cœur de ceus qui l'ont tandre à l'amour. Vn grand front large & carré, tandu, clair, & serain: les sourcils bien rangés menus & deliés, comme vn petit trait de pinceau: l'eul bien fandu, gay, & brilhant: le neZ bien vuidé, la petite bouche aus laivres corallines, le manton court & forchu, les jouës relevees, & le plaisant Gelasin au milieu: l'oreille ronde & bien troussee: tout celà accompagné d'vn teint vif, blanc & vermeil, n'ha il pas plus de force d'emouvoir vn cœur, & l'attacher à cet objæt, que n'ha l'eymant de ravir à soy le fer, par vn' admirable sympathie? An cette noble partie æt la principale differance des belles & laides personnes: car le visage caché, tout le reste æt praique samblable: combien que Paris voulut voir les trois Deesses toutes nuës, pour mieus iuger de leurs beautés. C'æt aussi pourquoy on tient volontiers la face decouverte, comm' il æt bien raisonnable, quand ce ne seroit que pour s'antrecounoitre. car de la main (laquelle souvant on decouvre) ou des autres parties, on n'æt point recounu. IIII. Que c'æt le chief d'euvre du Createur pour sa grād' diuersité. *N'æt ce pas vn chief d'euvre du Createur, d'avoir fait les visages infinimant differas les vns des autres? Les cerveaus, les cœurs, les poumons, les foyes, les estomachs, & autres parties internes: les piés, les mains, les epaules, la poitrine, les tetins &c. peuvēt ætre samblables an diuerses personnes, tāt qu'on n'y sauroit trouver aucune differāce: mais des visages, ou s'an trouvera-il deus qui se raportet de*

tout an tout? Et si on les rancôtre tels, n'estime on pas celà vne chose fort admirable? Aus baites de la terre, de l'eau, de l'air (il n'y an ha point au feu) ce qui repõd au visage, æt tout samblable an chaque espece, ou peu s'an faut. Dont à bon droit, je dis ætre vn chief d'euvre du Createur, d'avoir infinimãt diuersifié les visages de l'homme, pour moutrer l'excellance de cette creature, modelle de tout le monde. Ausi l'art qui imite Nature, ne se soucie guieres des autres parties, quand il veut bien representer ou retraire vne personne. On se contante de peindre ou talher le visage, pour la totalle ou principalle marque de cet indiuidu. Car vous lisés-là qui c'æt, non-moins que s'il etoit ecrit. Ce n'æt pas toutes fois d'où æt venu le commun dire, on lit l'homme au visage: *car il faut antandre cecy propremant, des affeccions & des meurs. Quant aus affeccions, nous avons remoutré qu'elles sont fort remarquees au visage. Dont S. Hierome ha tres-bien dit, que la face æt le miroir de la pansee: car bien souvant sans que l'on dise mot, les yeus decelet le secræt, & confesset la faute. Touchant aus meurs, on ne doit meprisser ou reietter ce qu'an diset les physionomiens: lequels s'arrætet plus aus trais & parties du visage, que d'aucun autre mambre. Et que ce ne soint observacions de tout vaines & frivoles (comme peuvet ætre dittes celles qu'on prand de la main, an la Chiromantie) l'autorité du grãd Aristote, qui an ha bien voulu ecrire, suffit à les verifier. an quoy de rechef la main cede au visage. Donques il ha eté fort raisonnable, que le visage fut decouvert, & haut elevé, tant à cause de son excel-*

Les grecs le nommet à raison de celà, Microcosme.

In facie legitur homo.

V. de ce que les meurs sont marquez au visage.

Recapitulacion des dignités du visage.

lance (comme l'on fait voluntiers moutre de ce qu'on ha le plus beau) que pour repondre mieus à la condicion humaine, sociable & politique, non farouche, ne fraudulante: afin qu'on peut recounoitre les complexions, meurs & affections des personnes. Les autres parties devoint ætre couvertes, & la plus part tellemant cachees, qu'on ha grand honte de les moutrer, voire d'an parler seulemant, que bien à propos, & par neceßité. Les baites n'ont rien à cacher, comme elles n'ont point de vergogne: ou pour mieus dire, elles ont tout couvert (car le poil, l'ecalhe, ou la plume cachet tout) & n'ont pas maimes découverte la partie qui repõd au visage. Comme außi les hommes sauvages, sont tous velus de face: & à-bon droit. car n'etans pas animaus sociables, ils n'avoint à moutrer par le changemant de leur face, leurs affeccions internes. Ce que le poil ampeche, couvrant toute la peau, de sorte que l'on n'y counoit aucune mutaciõ de couleur, & de trais, par leur joye, tristesse, courrous, malice, rage, ou autre paßion. Comme außi on ne remarque guieres les affeccions, aus personnes qui ont le teint fort gros, suivant vne complexion rude, rustique & sauvagine. Nous appellõs yci Teint, *la petite peau (an Grec ditte Epiderme, & an Latin Cuticule, autremant nommee fleur & effloressance du cuir, au visage communemant plus delicate, que n'æt alheurs) laquelle ressoit & represante les couleurs des humeurs qui sont au dessous quand ell' æt fraiche, deliee & nette. Car les humeurs la taignet aysemant de leurs couleurs, an rouge, bleu ou blafard, pale, citrin, plõbin, noiratre, changeant à tout propos comme la crate d'vn coq d'Inde.*

Reiteracion des louãges du visage decouuert.

Du teint.

Au cōtraire la peau epaisse & rude (que l'on dit, le teint gros) *ou sale & crasseuse, ou noire & brulee, comme celle des Mores, ne represante pas la couleur des divers humeurs & ne change aucunemant pour les diverses paßions ou affections, nomplus que si elle etoit couverte d'ecalhe, de plume, ou de poil. Parquoy on ne voit point de changemant an telles personnes, quāt au visage, nomplus qu'aus baites brutes. Mais ceus qui ont le teint fort delié & transparant, pour avoir la peau bien tanduë (comm' ell' æt volontiers aus personnes grasses) tels sont fort* Iournaliers, *c'æt à dire, leur teint change souvant pour peu d'occasion: dequoy on estime les fames communemant plus belles. C'æt außi an elles, que nous obseruons & prisons plus le teint delicat, que aus hommes: ainsi qu'il apartient. Car l'homme né au traval de la ville & des chams, à l'exercice de la pais, de la guerre, & de tous metiers penibles, æt sujet au Soleil, au serain, au vant & à la pluye, par mer, par terre, & à toutte sorte de mal-ayse. Le fame æt née au repos, & à l'ombre, au couvert de sa maison, qu'elle doit porter comme fait le Lymasson, ou la Tortuë. Et il luy æt biē seant, d'ætre sougneuse de sa beaute naturelle, pour an donner honætemant plaisir à son mary: lequel prenant recreacion de sa compagnie & accointance, an diminuë & efface les facheries ressuës de ses peines & labeurs, relachant doucemant la tansion de son esprit. C'æt pourquoy Dieu ha creé la fame, compagne de l'homme, plus jolie, & mignarde, luy imprimant vn desir curieus de conserver sa beauté, afin d'an ætre plus agreable. Or sa beauté consiste an celà principalemant, qu'ell' ha son visage bien decou-*

Le teint plus delicat aus fames, & pourquoy.

La fame plus belle que l'homme, pour avoir la face plus decouverte.

vert,representant toutes ses parties à noz yeus. L'homme quand il parvient à l'age de virilité, perd la grace de ses jouës, de sa bouche, du manton, & de la gorge jusques à la poitrine, à raison du poil qui les couvre. An la fame ces parties continuent toujours aggreablemant lizés & glabres, c'æt à dire sans poil: excepté à quelques unes de teint grossier & rude, qu'on appelle hommasses:

Le Latin dit *virago*.

laquelles on trouve si etranges, quand leur barbe æt un peu avancee, qu'on dit an erreur populaire, Fame barbuë de loin la saluë, avec trois pierres an la main. *Donques si le seul homme d'antre tous les animaus, ha la face bien decouverte, & il an æt plus beau, plus franc & sociable: la fame qui l'ha ancor plus nuë, æt jugee plus belle, plus franche & naïve à demoutrer & declarer par là ses diverses affeccions: & consequamant ell'æt plus sociable, accostable, accompagnable, & gracieuse, moins feinte, simulee & couverte, moins trompeuse, cauteleuse, malicieuse, traitresse, & mechante. Qui sont qualités & condicions tres-humaines, tresvertueuses & aimables, procedantes d'une syncerité, simplicité, facilité, mollesse, & tandreur delicate. Voilà,* MADAME, *de grandes dignités & preeminances pour le visage: qui luy font meriter le premier lieu de touttes les parties du cors humain: ne deplaise pas au cerveau, ne à la main. Ajouteray-je à cela,*

Que les plus grandes maladies sont remarquees au visage.

que non seulemant les sudittes passions ou affeccions, laiquelles sont nommees autremant perturbacions de l'ame, & maladies de l'esprit, ains aussi (chose plus difficile) les plus grandes maladies du cors, sont remarquees au visage? Telle æt l'Elephantie, vulgairemant nommee Ladrerie, qui ha ses signes les plus certains (nous les appelons univoques*) an la face. Parelhemant les fievres ardantes, colliquatives, les hectiques & autres*

miserables ruines du cors, marquet les pauvres malades d'une face Hippocratique. Les medecīs nōmet ainsi le visage decrit par Hippocras, de celuy qui par la vehemāce ou lōgueur du mal, ha le neζ aigu, les yeus anfōcés, les tāpes abat⁹, les orelhes froides & retirees, legieremāt recoquilhees d'ambas: la peau du frōt dure, tāduë, & seiche: la couleur de tout le visage, noire, pale, blafarde ou plōbine. Mais sur touttes parties, les yeus dōnet certain indice de la vivacité, ou langueur de noζ forces. Dōt le vulgaire maime espere biē du malade, tāt qu'il ha bon eul, c'æt à dire, clair & biē vif. Et pour revenir au propos de la grace, beauté & jātilesse, qui æt an cette partie icy, outre & par dessus touttes les autres de la face, qu'y ha il au mōde tāt gracieus & plaisant à voir, qu'vn bel eul, riāt, etincelant, & jettāt plus de feu (sans cōparaisō) que le pl⁹ fin diamāt oriātal? Y a-il diamant de si bell'eau, qu'vn eul plein d'espris fretilhās, qui s'eparpillet & voltiget de tous coutés? Y a il emeraude, ou turquoiζe, pl⁹ belle à noutre veuë, qu'vn eul verd, ou bleu, quād il æt ioyeu & gay? Touttes pierres oriātales perdrōt facilemāt leur lustre cōparees aus beaus yeus, si vn esprit non sordide, ne biζarre an fait le iugemāt. Et quād tels yeus servēt à vn' Ame, qui les sait biē mouvoir, ores ioyeusemāt, ores piteusemant, honteusemāt, modestemāt, ou lascivemāt, pour declarer ses intrinseques affecciōs, y a il chose qui ravisse pl⁹ l'hōme, & le cōtraigne au vouloir de cett' Ame. Et le Ris quoy? il æt meshuy tans qu'on an dise vn mot. Où ha il son principal siege? N'est ce pas au visage, & sur tout aus yeus, qu'il emeut si ouvertemāt que rien plus? N'æt ce pas là qu'il se presante & qu'il paroit le mieus, rādāt ces parties fort agreables? Certainemāt il n'y ha rien qui dōne plus de contātemāt

Hipp. prog. liu. 1. lect. 9.

Que les yeus donet certain temoignage de la vivacité, ou langueur.

Excellante beauté de l'eul.

Que le Ris ha sō principal siege au visage & sur tout aus yeus.

La grace du visage riāt. *& recreacion, qu'vn visage riant, où l'on void le front tandu, poly, clair & serain: les yeus brilhans, replandissans de tous coutés, & jettans feu comme diamans: les jouës vermelhes, & incarnates: la bouche applatie, des laivres jolymant retirees (dont sont formés les petis creus, qu'on nomme Gelasins, au beau millieu des jouës) le manton raccourcy, elargy, & vn peu anfoncé. Tout cecy æt an la moindre Risee, & au sou-ris favorisant vn rancontre de bonne grace, parmy les salutacions, caresses & aqueuls. Et le baiser, qui æt le plus expres symbole d'amitié, le plus aggreable des honnætes fruis de l'amour, & par lequel se fait cõme vne conjonction des Ames, n'æt il pas du visage?*

Du baiser qui appartient au visage.

On baise la main, le genoul, & le pié, par honneur & respait, sinifiant submissiõ & seruitude: mais antre pareils, familiers & amis on ha toujours baisé le front, les yeus & la bouche, parties du visage. Sus donc, le visage ha gagné de toutes pars, & amporte la principauté des mambres du cors humain. il n'an faut plus debatre. Mais si les autres an appellet, je m'an rapporteray toujours à V. M. MADAME, qui ha le iugemant non moins solide & parfait qu'a eu le sage Salomon: sous lequel ie diray seulemant pour resoudre mon propos, & le rapporter aus fins & conclusions que j'ay pretandües par ce discours, qu'il n'y a partie an nottre cors tant excellante & admirable, que le visage: & que le Ris (effait de la plus humaine passion qui soit) y æt træbien represanté: comme an l'indice & moutre de toutes affeccions. Dequoy le visage æt fort illustré, & merveilheusemant bien paré. Aussi æt il træ-raisonnable, que l'acte propre à

Arrait pour le visage.

Resolucion de tout le discours.

l'homme an la quatrieme ſorte (comme parlet les Dialecticiens) qui le fait evidammant differer de tous autres animaus, ſoit logé an la partie qui æt peculiere à l'homme, à parler propremant. Or comme le viſage æt ordinairemãt plus beau an la fame, que an l'homme (car ainſi que chante du Bartas, poëte & philoſophe divin,

—ell' ha l'eul plus riant,
Le teint plus delicat, le front plus attrayant,
Le mãton net de poil, la parole moins forte)

& que ſa complexion æt plus delicate, molle, & paßionnable, ſes meurs plus faciles, benines & amiables, ſa condicion plus gaye, joyeuſe & mignarde: le Ris außi luy æt plus convenable, mieus ſeant & de meulheure grace, declairant ſa grãd' douceur & humanité. Ce que me pourroit aucunemant inviter, à dedier cet œuvre au ſexe feminin, pour la cõvenance du naturel: mais j'ay plus grand' raiſon de la cõſacrer particulieremant à V. M. MADAME, *d'autant que ce ſujæt excede la commune capacité des fames, & (i'oſe bien dire) des hommes, qui ne ſavet que mediocremant. L'argumant du Ris æt ſi haut & profond, que peu de philoſophes y ont attaind, & nul ha gagné le pris de l'avoir ſu bien manier. I'ay paſſé vn peu plus avant, toutesfois ie ne me vante pas, d'avoir ſatisfait à moy-maime, tant s'an faut que ie puiſſe contanter les autres plus curieus. Ie ſuis bien ampeché, ſeulemant d'expliquer les cauſes de ce grand changemant que le Ris excite au viſage. Dont ie ſuis mæmes contraint an*

Le Ris etant propre à l'homme, æt repreſanté an la partie qui luy æt propre.

La fame etãt plus belle de viſage, le Ris luy æt plus convenable que à l'homme.

A qui peut ætre biẽ dedié le traicté du Ris.

fin de remettre cette besogne à quelque esprit d'excellante perfection, anchassé dans vn cors de telle composicion & temperature, que le divin esprit n'an soit rien ampeché. Il convient amployer à cecy vn esprit angelique plus que humain, studieus, invantif, de iugemant exquis, & heureuse memoire: lequel sache plus delicatemant antalher, buriner & graver, ce que i'ay ebauché. Et à qui pourrois ie mieus remettre cette belle matiere, que à V.M. de condicion sublime & heroïque: à laquelle je la presante an tres-humble reverance, comme à la personne de ce monde, la plus parfaite & accomplie des condicions requises à eplucher & resoudre toutte grand' difficulté? L'assiduël etude an philosophie & sciances mathematiques (vottre grand' recreacion) ha tellemant eclarcy vottre ame, chassant les communes tenebres d'erreur & ignorance, que les choses les plus obscures & cachees, sont par vous facilemant decouvertes & arrachees du profond puis de verité. Ce sujet samble legier, mais il æt bien grave, & digne d'ætre mieus traité, que de mon esprit assés lourd, pour penetrer avant an ses difficultés. Il an faut vn mieus purifié, plus sutil & aigu, tant de Nature, que par la discipline: & sur tout d'vne personne de grand' autorité, à persuader ce qu'ell' an conclurra: comm' æt celuy de V.M. Aussi quand je figure & contample la nacion Fransaise, comprenant tant hommes que fames, & specialemant ceus & celles qui sont de nottre tans an reputacion de grand etude, savoir & jugemant: maime d'antre les Princes & Princesses, seigneurs & dames, qui sont pour le jourd'huy vn bon nombre an ce royaume (mercy vottre grand paire,

Dedication de l'œuvre à S. M.

Que S.M. æt côme le visage de Frâce.

Madame,

Madame, FRANSOIS LE GRAND, *iustemant surnommé paire des ars & sciances, qui ha chassé l'ignorance des lettres, bien loin de sa maison) il me samble que vous an ates la face, la plus aggreable partie de tout le cors, ainsi que i'ay deduit. Le Roy vottre fraire (mon souverain seigneur & bō maitre, le plus benin, clemant, humain, magnifique & liberal qui fut iamais) at le chief de ce cors figuré. La Reine vottre maire soit le Cerveau, qui ha conduit ses anfans Rois, avec leurs septres & couronnes, de telle prudance, vigilance, diligeance, dexterité, fidelité & magnanimité, que sa Magesté an ha aquis vn los perpetuel, recommandant à touttes les provinces du mōde l'heureus succés de ses tres-heroïques antreprises, autams le plus calamiteus que iamais troubla ce royaume. Monseigneur (vottre fraire) soit la main, à qui le Roy donne tout pouvoir & maniemant. A la face at dû le Ris, tres-evidant, tres-certain & propre indice de l'humanité. C'at donc à V. M. (ô excellante face de la nacion Fransaise, la plus admirable partie du cors) que se doit presanter ce petit cōmantaire du Ris, an luy faisant hommage de ce que luy appartient. Madame, vous avez la reputacion d'atre des plus belles princesses de la Chretiāté: mais ie n'ay à toucher yci, que les vert⁹ qui repōdet aus divins trais de vottre beau visage: desquelles si i'osois, i'an cōposerois vn spirituel, tel que ie l'imagine. Mais ie crains d'atre taxé de superfluité, an chose qui ne requiert ne preuves, ne temoins. † Car la serenité & clemance de vottre magesté royalle, sa beninité tres-humble, la splandeur & vivacité de son esprit, illustrant ce royaume, & etincellant aus quatre coins*

Commant ce traité cōuient mieus à S. M. qu'à autre person ne de Frāce.

† Vertus repondantes austrais d'vn beau visage: au front, la serenité & clemāce: aus fourcils, la beninité & humilité: aus yeus, la splandeur & vivacité: au nez, la grace & generosité: a la bouche, l'eloquance, faconde & douceur du mā:ō, jouës & oreilles, la rondeur: au teint, la pure netteté innoſſāce & cā deur avec la vermelhe verecondé.

du monde sa grace & generosité tres-heroïque, font celebrer le nom de la troisieme MARGARITE DE FRANCE *(perles de valeur inestimable) jusques aus Antipodes. L'eloquance, & douceur faconde, accompagnee d'vn profond savoir & jugemant solide, declairés par ses graves propos, d'admirable prudance (l'ornemãt du bon sans naturel) la rondeur de consciance, procedante de Zele, pieté & devocion trai-Chretienne, produisant infinies euvres de charité: la purretté, syncerité, & innossance de vie, la candeur & naïve vereconde, randet parfaitemant belle voutre Ame. Ie me tais des autres vertus, qui toutes jusques à vne vous font la Cour, sõt de voz affaires, voz favories, voz gardes. O tras-heureus le Roy de Navarre, d'avoir si bien rancontré sa moitié! Bien-heureus ses royaume & pays, qui seront desormais regis & maintenus par ces deus Ames, si bien conjoinctes & vnies, qu'elles ne ressamblet qu'à vne: comme il n'y ha qu'vn vouloir & vn reffus, avec reciproque affeccion au devoir mutuël du sacré mariage. O bien-heureus liën (comme chante le jantil du Bartas)*

Benedictiõs au Roy & Reyne de Navarre.

O pudique amitié, qui fons par tõ ardeur,
Deus ames an vn' ame, & deus cœurs an vn cœur.

Dieu vous ramplisse de ses graces, & saintes benedictions, vous donnant belle lignee & succeßion træ-desiree,

Renaissans an vos fis: læquels ayet moyen
D'eternizer sa basle sang Navarrien.

MADAME *ie feray fin, apres que i'auray vn*

peu escusé la rudesse du langage, que vous trouverés an ce traite du Ris: duquel le stile fort epineus & raboteus, pourroit sambler etrange: & que ce fut chose inepte, de le presanter ainsi à V. M. Vous saurés donc (s'il vous plait) que cette-cy æt la premiere besogne que i'ay fait de ma vie. An quoy i'imitay Zoroastre, lequel venant an lumiere, commencea par le Ris an naissant, comme ie fis an ecrivant. Or ie le cõposay an latin, an me joüant à Mombrison. M. Louys Papon (fis puyné du grand Papon, lumiere de ce tans an la Iurisprudance) traduit le premier livre, comme à la derobee, & le fit imprimer y à plus de vint ans. Les autres deus demeuroint negligés parmy mes commantaires, iusques à tant que M. Ian Paul Zangmaistre (jeune Allemand, de noble maison d'Ausbourg, mon familier disciple) les trouvant dans ma Bibliotheque, les amprunta secrettemant, pour s'exercer à les traduire. Ce que m'ayant depuis communiqué, i'ay loüé son antreprise: laquelle m'ha invité de les recounoitre, & ne les tenir plus cachés. I'ay trouve sa version fidelle, & bien conforme à mon intancion, mais vn peu scabreuse & rude, quant au langage: lequel toutesfois ie n'ay voulu changer, pour luy donner toujours plus de courage & hardiesse, quand il verroit ces livres publiés de sa translacion. Aussi il m'at souvenu de ce que dit Horace,

Excuse du langage rude, par la traductiõ d'vn Allemand.

Cette-cy æt la premiere œuure de M. Ioubert.

L. Papõ traduit le premier liure.

Zãgmaistre traduit le segond & le troisieme.

Ioubert n'ha voulu changer le stile du traducteur.

La chose ne veut ætre ornee.
Il suffit que soit ansegnee.

Ornari res ipsa negat, contẽta doceri.

C'æt pourquoy ie n'ay craind de le presanter ainsi à V. M. MADAME, *qui antand bien celà: vous etant la Princesse, qui m'ha samblé plus propre, à estimer & priser dignemant ce beau sujæt: comme*

aussi vous est iustemant duë la singuliere marque de toute humanité. I'ay toujours desiré, d'avoir moyẽ de luy faire treshũbles services, honorãt sa tres-illustre memoire de quelque miẽ labeur, qui luy fut aggreable. Si i'ay biẽ rancõtré an cetuy-cy, i'an louë DIEU: *le priant toujours plus devotemant, qu'il me fasse la grace de repondre an suffisance, à la grandeur de mon affeccion. Donné à Paris, ce premier iour de l'an* 1579. *suyvant l'astronomie, qui le commance de l'antree du Soleil an sa maison Arietine.*

PRESAGE, DE CE QVE M. *Ioubert ha commancé d'escrire par le Ris.*

NAture, de ce Tout sage mere & nourrice,
Enfantant l'heritier pour qui ce Tout est faict,
Veut qu'il pleure y entrant: & d'vn contraire effait
Le rend seul prompt au Ris, balançant son office.
Zoroastre promist la Magie propice,
Par son Ris an naissant. Nature ne defait
Sa loy de pleur, sinon produisant vn parfait:
Car le Ris de son bien est plaisir & indice.
Ainsi, docte IOVBERT, voyant que ton ouvrage
Commance par le Ris, nous donne tesmoignage
Que de Nature amy excellant il sera.
Et tes conceptions, de semence immortelle,
De leur pere Apollon auront la gloire telle,
Que ton esprit fecond heureux anfantera.

D. GELOTI S.

HVMANITATIS PRAECIPVAE NOTAE RISVS SCRVTATOR PRAECIPVVS LAVR. IOVBERTVS ADMIRANDAS ILLIVS CAVSAS MIRANDOSQ. EFFECTVS DVM EX OBSCVRISS. SACRAE VERITATIS LATEBRA SEDVLO ERVIT SVMMAM DEMOCRITI PHILOSOPHIAM VENERATVS, SVPERATA OMNI HVMANITATIS GRATIA SVMMOQ. CHARITVM III. CONSENSV AETERNVM SACRAT MEMORIAE SEMPITERNAE SVVM NOMEN MAXVMO MARGARITAE FRANCICAE REG. NAVARRAE PR. HVMANISS. AC DN. SVAE CLEMENTISS. ORNAMENTO.

GERALD. BOISSONAD. AGENN. MED. FAC.

IN D. LAVR. IOVBERTI, REGVM Galliæ & Nauarræ Medici doctissimi, libros tres de Risu: I. Liebaultius Medicus Parisiẽsis.

Risum ridiculis proprium mortalibus esse,
Lætitiæ quoties dant documenta suæ:
Quódque humana nihil nisi Risus vita sit omnis,
Ætatis priscæ nos docuère sophi.
Sed qui ridendi causas cognosceret omnes,
Quive omnes posset scribere, nemo fuit:
Donec IOVBERTVS *fœcundi excusit acumen*
Ingenij, & proprias ore profudit opes.
Scilicet hujus erat naturam inquirere Risus,
Quidque sit argutis commemorare libris,
Cui placidum risit puerili Pallas ab æuo,
Risère & Charites, Pieridúmque cohors.

NICOLE ESTIENNE, A MONsieur Joubert, tresdocte Medecin.

LE beau Ris amoureux se couronne de fleurs,
Et d'orage le pleur ennuyeux se couronne:
L'allegresse au Printemps, la langueur en Automne,
Conçeut de feu le Ris, & d'eau conçeut les pleurs.
Le ciel rid, en voyant la terre des couleurs
Superbe se parer, que le Printemps luy dõne:
Le ciel pleure en voyãt que la terre abandõne
Ses despouilles aux vents, & plaine à ses douleurs.
Autant donc que l'amour à l'ennuy preferable,
Et l'allegresse plus que la langueur prisable,
Et du Printemps les fleurs, que d'Automne l'orage:

Autant ſus Heraclit eſt ſage Democrit:
Et toy plus ſage encor, dont l'eſprit, & l'eſcrit
Sçait, & monſtre, pourquoy Democrit eſt plus
ſage.

AD D. L. IOVBERTVM, Medicum regium præſtantiſſimum, I. Dacier Barathalbulanus.

Hunc (IOVBERTE) *tuum doctum lepidúmque libellum,*
Quo longè ſuperas te, veteréſque ſophos,
Tartara Mercurius nuper portauit ad ima,
Cunctorum veluti fama per ora volat:
Manibus vt doctis dixiſſe oſtenderet vnum,
Id quod nec cuncti ſic potuêre loqui.
Tranſnarat Stygij deus aliger æquora ponti,
Ingreſſus campos iámque erat Elyſios.
Aſpicit errantes, extollentéſque cachinnum
Democriti manes, queîs ita verba facit:
Semper habes aliquam Riſus (Democrite) cauſam,
Mortuus & rides tu quoque plus ſolitò.
Ridebíſne etiam tres hos (Democrite) libros,
Queîs riſus ratio, veráque cauſa patet?
Oblatas capit arridens, legit atque papyros
Democritus, *lectis talia deinde refert:*
Ille ego qui humanæ ridebam ſingula vitæ
Facta, cui rerum nulla probata fuit,
Hunc vnum vidi tandem, legíque libellum,
Quo ridenda meus nulla cachinnus habet.
Cinge comam, IOVBERTE: *geras hunc ſolus honorem:*
Quem non riderem, tu niſi, nemo fuit.

IDEM, DE EISDEM.

HOS doctos lepidósque tres libellos,
Queîs mysteria sunt aperta Risus,
Ne mersa in tenebris adhuc laterent,
Hos nullus legat histrio libellos,
Nullus garrulus impudénsque scurra:
Hinc vulgus procul omne sit profanum.
Vulgi nil opus hoc habet nugarum.
Hic ridet liber, hic liber iocatur:
Sed ridet lepidùm, atticùm, facetùm.

INDICE DES MATIERES contenuës au traité du Ris, distingué par livres & chapitres.

LE PREMIER LIVRE DU RIS, CONTENANT ses causes, & de tous ses accidans.

LE SEGOND LIVRE DV RIS, CONTEnant sa definicion, ses especes, differances, & divers epithetes.

LE TROISIEME LIVRE DV RIS, CONtenant les problemes & demandes principalles qu'on peut faire du Ris.

AVTEVRS HEBRIEVS, ARAbes, Grecs, Latins, & vulgaires, allegués an ce traité du Ris.

HEBRIEVS.	Moyſe medecin.
David.	Rhaſis.
Moyſe.	GRECS.
ARABES.	Aëce.
Avicenne.	Ariſtote.
Avenzoar.	Alexãdre Aphrodiſiẽ.
Iſaac.	Chæremon.

Cleomene.	Fransois Valeriole.
Democrite.	Gabriel de Tarrega.
Epicharme.	Guilhaume Iosuian.
Eustathie.	Guilhaume Rondelet.
Galen.	Hierome Cardan.
Heraclite.	Hierome Fracastorio.
Herodote.	Iaques Hollier.
Hesiode.	Iules Cæsar Scaliger.
Hippocras.	Iun Philargyre.
Lycurge.	Lucrece.
Melet.	Martial.
Paul Æginete.	Nicole Florantin.
Pausanie.	Ovide.
Philostrate.	Pline.
Platon.	Poge Florantin.
Plutarque.	Quintilien.
Pollux.	Quint Serain.
Theomneste.	S. Augustin.
Theophraste.	Saluste.
Timee historien.	Scribone Large.
Zeno.	Servius Grammairien.
LATINS.	Solin.
Alexádre d'Alexandre.	Strabo.
Andre Vesal.	Tertullian.
Ange Polician.	Theodorit.
Appian Alexandrin.	Valere le grand.
Aule Gelle.	Verrius.
Caton Moral.	VVLGAIRES.
Christoffle à Vega.	Hierome Garimbert.
Cicero.	Ian Bocace.
Erasme.	Ian Papon.
Flore.	

CORRECTION DES PLVS NOTABLES fautes. Le premier nombre signifie la page, & le segond la ligne.

4.25. *Calamité*. 5.1. *pécheur*. 6.12. *invantés. Mais*. 9.22. *marri*. 14. 4. *ancore* & 25. *quelles*. 15 16. *Les mieus counues*. 21.26. *ou samblable* 31.4. *allegorie*. 37.9. *mouvant*. 38.20. *y ha l'erreur*. 40.14. *fassonner*. 44.21. *qu'ils*. 48.27. *qu'ils*: & 28. *qu'elle*. 59.10. *ne peuvet*. 60.18. *que ceus-cy*. 62.16. *l'objait de l'appetit sansuel*. 62.21. CHAP. IX. 69. 18 *mesaraïques*. 74.21 *dilatacion*. 75.15. *coulouré*: & 23 *ambellit aus*. 76 9. *bien-veigner*. 80.20. *à la face, par sa*. 91.1. *tous ses accidans*. 94. 3. *l'anatomie*. 95.8. *antandre*: & 27. *luy dit*. 96.11. *d'avantage*: & 25. *vray-samblable*: & au marge *abdomen*. 105.22. *devient*. 110. au marge *probl*. 9.112.12. *mambre*. 113.21. *tiré*. 115.15. effacés *tirās tous vers le haut*. 116.13. *desseche*. 119. au marge *Aphrodisien*. 134. 8. *pourquoy on dit*. 138.26. *tombant*. 149.27 *quelcun*. 158.24. *Protee, ou d'vn Chamaleon*. 173 13. *naturel* & *salubre*. 176.1. *basse*. 177.17. *procatbartiques*) *faisantes*: & 23. *appellee*. 188.3. *que par attouchemāt*. 206.5. *quelques vnes*. 211.17. *manieres*. 217 8. *il l'attribuë*. 222.27. *infinimant*. 225.26. *autres parties*. 229.23. *que ne pouvons*. 233.1. *les affeccions*: & 19 & *la vielhe*. 246.15 *ordonné l'ordure*. 254.26. effacés, *qui at autant que dire, le cœur au reste emeu*. 258.21. *emus des*. 268.10. *quelques vns*: & 16. *cetuy-cy*. 274.1. *affaire. ce sont*. 275.23. *l'ardeur cesse, l'homme*. 283 15. *du monde an*. 286.21. *l'esprit*. 294.27. *là où il dit*. 295.27. *void rire*: *mais il ne rid*. 320.9. *tres-expert*. 322. 26. *respet*. 323.11. *dôt*. 331.18. *plu-part*) 333.24. *avint an nottre*. 336. 26. *que les ridicules*. 338.27. *provienet*. 350.5. effacés *Or que celà*, jusques à *Doques*. 355.3. *tres-renommé*. 357.27. *anatomisees*. 358.21. *qu'il cessoit*. 366.22. *leur diset*. 367.2. *lascivité* 368.28. *suffiroit*. 369. 27. *de voz vices*. 378.1. *certains*. 383.22. *an atans*. 386.23. *qu'il leur at*. 390.25. *du Baïf*. 393.23 *l'ecrire*.

Les punctuacions, & autres plus legieres fautes, sont remises au iugemāt & à la discreciō du Lecteur benin, & de bon antandemāt: lequel ne doit jamais commancer la lecture d'aucū livre, qu'il ne l'ait au prealable corrigé: suivāt l'avis qu'on luy an donne, par le recueil des fautes qu'on a remarquees, apres que l'euvre at achevee d'imprimer. Ceus qui meprisent ou ignoret celà, an plusieurs androis sont frustrés du sans de l'auteur: ou s'ils peuvēt deviner ce qu'il veut dire, ils luy attribuēt sinistremāt & iniustemāt la faute, de ne l'avoir su biē exprimer & represanter. L'imprimeur aussi doit atre favorablemāt excusé, d'autāt que souvāt telles fautes sont an la copie: & on les recounoit mieus an relisāt, qu'à la premiere fois, cōme les segōdes pāsees sont les plus sages.



PREMIER LIVRE DV RIS, CONTENANT SES causes, & de tous ses accidans.

PROLOGVE.

HESIODE [a] auteur des fabuleuses inuãcions, & diuin Philosophe, voulant signifier que l'admiraciõ des effets de nature, angeãdre inquisicion, & an fin cognoissance des causes, ha feint [b] ingenieusemant, que Iris [c] etoit la filhe de Thaumas: pour demontrer, que qui ne seroit epris d'vn ebahissemãt & curieus desir, iamais ne s'anquerroit, & par consequant il n'inuanteroit rien: vù que de la perplexité & frequante meditacion, nous paruenons à l'intelligeance & facilité, moyennãt l'industrieus, continuël & excessif labeur.

a Hesiode ha ecrit la race des Dieus, interpretant par fables sa Theologie.

b Hesiode au 265. vers de la Theogonie.

c Iris signifie contemplacion, & Thaumas admiraciõ.

d Platõ disoit, q̃ nos ames etoint sauantes de nature : & que nostre sciance n'etoit qu'vn resouuenir.

Car l'ignorance an l'ame est naturelle, quoy que die Platon, [d] & n'an est chassée que par doctrine : à laquelle dõnet antree les sans exterieurs: dont nous disons, que la substance & compleccion du cors, la rãd plus ou moins docile, puis qu'elle est contrainte de s'an seruir à toutes antreprises. De là procede, que les mieus condicionnes à randre leur ame sauante, ont naturelle affeccion de cognoitre l'essance des choses, meuz de louable curiosité, par les doutes qui se presentet, & solicitet leur esprit. Ceus qui sont plus grossiers, pour l'ampechemãt du cors, n'y antret pas si auant, ains s'arretet à l'ecorce, que leur santimant [e] ne sait outrepasser. D'autres y an ha, qui affectueusemant desiret sauoir : mais n'etans institues an la Philosophie, n'y peuuet auenir. Car c'est le seul moyen de resoudre toute difficulté : don de Dieu, ottroyé aus hommes, & heureuse accion de l'ame (cõme souloit dire Platõ) surpassãt les charnelles occupaciõs. Dõcques à tous l'ignorãce est cõmune dés la natiuité : & ceus sont les

e Le sãs interieur doit penetrer, dans ce que l'exterieur luy presãte.

plus dignes,lesquels doute & inquisicion incessammant eguillonnet,pour vouloir touiours apprandre : & tresheureus à qui la grace de bien philosopher,& sauoir cōtampler,est departie.Les ignares presomptueus,qui cōme ladres ne santet leur imperfectiō, outrecuidet,& de iugemant precipité n'ont aucū doute,qui les inuite à vouloir discourir par raison. Parquoy on tiēt leur mal [f] pour incurable,comme brouillé de telle contrarieté , qui ne ressoit aucun remede . Au contraire, les bons & beaus espris , craintifs,dociles,&deja bien instituës,ne cessēt de profonder & vouloir penetrer aus pl⁹ obscurs secres de nature:tāt pour leur contantemant,que pour auoir mieus dequoy louër le Createur, [g] mōtrāt sa grādeur par meruelhe⁹ effets, qui no⁹ retiret à cōtemplacion. Il est biē vray, qu'il y ha des choses tant difficiles & cachees, que nous cōfessons libremāt etre [h] incogneuës à l'homme : & qu'il ne peut decouurir leur cause,tant soit elle diligeammāt & methodiquemāt recherchee:comme du foudre, & des

f L'arrogāce fait qu'ils ne cognoisset leur ignorāce, & que ne veulet rien apprandre.

g La fin de toute contēplacion, doit estre Dieu.

h Causes incognües à l'homme.

choses qui miraculeusemant an auiénet. Ainsi est-il de tout ce que nous rapportons communemant, à la proprieté de l'essance & incomprehansible nature:attēdu que ce sōt les principales accions de leurs formes, propres à la chacune. La cause de ces vertus, facultés, pouuoirs, ou efficaces, nous appellons tamperamant & complecion, qui (procedant de certaine proportiō, & diuers melàge des quatre elemans, d'vne si peculiere condicion, qui ne se rancontre [i] iamais telle an vn autre) ne peut etre iustemāt cōprinse de nostre antandemant. Lors nous disons, etre impossible de randre plus euidāte cause de leur effet, que la proprieté naturelle. Car elle nait de la qualité des simples & premiers [k] cors, desquels pour la foiblesse de nostre esprit, nous ne pouuons comprandre, quelle portion il y an ha d'vn chacun, an ce qui an est cōposé. Voyla pourquoy nous émerueilhons, de voir que l'Aymāt ou Calamite tire à soy le fer, comme l'ambre le fetu: & que la Torpille [l] ou Tramble angourdit la main

i Les Grecs apellēt celà idiosyncrasie: que Galē cōfesse etre incognuë aux hōmes.

k Les premiers cors, ce sont les quatre elemans.

l La vertu andormissante de la Torpille, penetre iusqu'à la maī du pecheur, à trauers la ligne.

du pecheur, voire ſans le toucher. La Remore, fort petit poiſſon, ne retarde pas ſeulemãt (comme ſignifie le nom) vn nauire pouſſé de vans galhars, & de puiſſans vogueurs, ains le detient & arreſte tout court. La lamproye an fait de meſme, ſi nous croyõs Ariſtote, & l'experiance qu'an a vù Rondelet.[m] Mais laiſſons ces effets, deſquels peuuet douter ceus qui n'an voyet rien: & prenons des plus familiers, qui n'ont pas moins d'amirable & etrange condicion. D'où vient que par le dechiremãt du drap, ou l'antrebriſer des pierres, ou pour tirer à reuers les arreſtes d'vn épy,[n] nous ſantõs grinſemãt aus dãs? Pourquoy eſt-ce, que ſi quelqu'vn viẽt à baalher, à peine les voyãs ſan peuuet contenir? Commant peut le fruit agacer les dans, & le pourpier y eſtre remede? Et-il pl' amirable, que le fer ſoit tiré de l'Aymant, que l'humeur[o] choleric de la Scammonee, ou l'alimant de chaque partie du cors? Tous ces effets ſont merueilheus, & qui ont bien trauailhé les plus ſubtils de nos philoſophes medecins: leſquels

m Voyez ſõ 13. liur. des Poiſſõs c. 8.

n Celà auiẽt non à tous, mais à quelques vns, qui fremiſſer de voir, où d'ouyr celà.

o L'auteur a depuis changé d'auis, affirmãt an ſes Paradoxes, que les medecines chaſſer les humeurs, & nõ pas qu'el les les attiret.

pour fin de conte ſont contrains, ſ'accorder au commun [p] arreſt de la proprieté. Dont nous pouuons comprãdre, que Nature ha voulu cacher quelque choſe, pour ſe faire plus eſtimer, où noz eſpris trop lours, épaiſſis de ce cors, ne peuuet ancrer. Si eſt-il bien louable de ſ'an vouloir [q] antremeler, & ne laiſſer rien à ſonder, ſuiuant les traces des ançiẽs, vſãs de leurs moyẽs, & y aioutans les noſtres de nouueau [r] muantes. Mais comme nous priſons ceus, qui de telle curioſité nous ont fort profité, amployans leur etude à eplucher diligeammant les occaſions de ſi grandes merueilhes: auſſi m'ebahi-ie, que nul de ces rares auteurs qui nous ont precedé, ſe ſoit amuſé à rechercher les cauſes mouuantes à rire: vù que c'eſt vne des plus amirables [ſ] accions de l'hõme, ſi on y veut bien regarder. Et qui ne ſ'etonneroit, an voyãt tout le cors à vn inſtãt ſe mouuoir, & ebranler d'vne indicible contenance, pour le [t] plaiſir de l'ame (cõme il eſt vray-ſamblable) ſ'il ne nous etoit deja tant coutumier, qu'à peine

[p] An medecine ſcholaſtique, on appelle celà, le pont aus anes.
[q] Le Philoſophe dit treſbiẽ, q̃ le ſcibile (c'eſt à dire, ce qu'on peut ſauoir) ha plus grand etãdue que la ſciance.
[r] No⁹ ſommes cõme les anfans au col du geant, qui voyons ce que le gẽ ãt, & vn peu d'auantage.
[ſ] Auſſi falloit-il qu'il fut tel, pour etre propre au pl⁹ amirable des animaus.
[t] La qualité de ce plaiſir, ſera decrite au ch. 14.

on s'an auise? Si faut-il que ce soit quelque grãd cas,[u] puis que d'vn violant effort, il peut exciter si vehemantes & soudaines emocions. Dont disoit Quintilien: Le rire ha tres-grãd pouuoir de commander, & auquel on ne sait resister. Il nous echappe bien souuant, qu'il n'est possible le retenir: & non seulemant contraint le visage à confesser, & presse la vois à declarer l'affeccion, ains de sa violance secout & emeut tout le cors, maintefois diuertit & ranuerse l'importance des affaires, dissipãt la haine, & mitigant le courrous. Il remet l'esprit traualhé de soucy, le detourne des profons pãsemãs, le rassasie & renouuelle quelquefois apres vn grand & annuyeus tourmant, quãd il chasse toute melancholie. On ha vù des malades guerir par ce seul remede. Voyla de merueilheus effets, & to' produis d'vne inclinaciõ si propre à l'homme, que sa description [x] la ressoit volontiers. Ie cõfesse bien, leur premiere [y] occasion estre vaine & legiere: d'autãt que bateleurs & badins,

u La grandeur des efets, repond à la grandeur des causes.

x La definiciõ de l'hõme (selon quelques vns) est, animal risible, raisonnable & mortel.

y La premiere occasion, est la chose ridicule. La secõde est intrinseque, cy apres declaree.

n'õt autre but q̃ de no⁹ faire rire. Mais l'acte nous est fort agreable, & le souhaitons fort affectueusemant, pour le plaisir qu'il denote. Car nous auons naturellemãt telle affecciõ à [z] reiouissance, que tous nos desseins y pretandet, cõme à vn souuerain bien. Dont nous voyons, qu'on cherche mille sortes de passetams, & que chacun les ressoit volontiers. De là est venuë l'inuantiõ des ieus publics & priués, des triõphes, banquets, farces, comedies, morisques, mascarades, danses, musique, & toute autre maniere de s'ebaudir. Aussi l'hõme plaisant & facecieus, montre qu'il ha l'esprit habile, auec grand auantage an la ciuilité & grace de parler. C'est pourquoy Lycurge, autremant fort seuere an ses ordonãces, ha non seulemant permis aus Lacedemoniens, l'vsage des honnestes ieus, ains les ha commandé expressemant, & ha dressé vne statuë au Dieu Gelot: [a] estimant estre biẽ necessaire, de recreer modestemant, & reposer l'ardante viuacité des espris. Cleomenes pareillemant, qui iamais ne receut

z Rejouissãce est priuatiõ d'annuy & facherie, laquelle nous tachons par tous moyẽs d'euiter.

a Gelot en grec signifie le ris, ou vn rieur. Apuleie an l'Asne d'or, sur la fin du 2. liu. recite, q̃ les Thessaliens adoroint le Dieu Ris.

an ſa Republique bâteleurs, bouffons, farſeurs, ne muſiciens, trouuoit bon toutefois, que les citoyés antre eus ſe reiouiſſet d'honneſtes paſſe-tams, riſees, brocars & mocqueries, qui habilitet l'eſprit. Et quoy? Democrite, etât ſi parfait an ſageſſe (comme le teſmoigne Hippocras) que luy ſeul pouuoit randre ſages & prudans tous les hommes du monde, rioit ordinairemant. Et ſi on l'eſtime fol, de ſ'eſtre creué les yeus, ie repondray, qu'il le fit, pour mieus ſ'adonner à la contemplacion, cõme dit Aule Gelle: ou pour ne voir les fames, & eſtre detourné de charnelle cõcupiſſance, ainſi qu'ecrit Tertullian. Et parauanture qu'il auoit opinion d'an deuenir plus gras, [b] qui ſert bien fort au rire. Quoy que ce ſoit, il véquit 109. ans, ne prenant deplaiſir à rien. Au contraire, le pleureur Heraclite, toujours courroucé & mari, fréquentoit les deſers, viuoit d'herbes & autres viādes qui ne font qu'affamer: de ſorte qu'an fin tout defait & tranſi, mourut ethique dans vne peau de beuf: où il fut deuoré des loups an cet

[b] Ainſi pour angraiſſer mieus les chappons, on leur creue ou bāde les yeus.

etat,trouué parmi les chams, & non cognu pour homme. Donq puis que le Ris est principal signe, de ce folatre plaisir que nous aymons tant, qui retarde la vieillesse, [c] est commũ à tous, & propre aus hommes, ie suis fort etonné, que les anciens diligeans scrutateurs des causes, ayet omise l'inuestigation de son origine: s'etans bien trauailhés à trouuer les raisons des choses qui nous attouchet moins, & sont de beaucoup moindre estime. Que ne s'arreste l'on plutost aus domestiqs & familiers miracles, que no⁹ portons,& pouuons à loisir finemant examiner? Que n'ont ils essayé, de cognoitre le motif & cause faisant rire, autant secrette que nulle autre? Pource,par-auanture, qu'elle ne peut estre cognuë,etãt trop prochaine de sa forme,& (comme disẽt les Philosophes) prouenant d'icelle immediatemant. Dont ils sont d'auis, & an font cette resolucion,qu'on n'an peut affiner autre raison: [d] estimans presque friuole tellę inquisicion, voyãt que la source est cachee dessous l'espece mesme,qui

c On dit communemant,que rire & estre ioyeus,ampeche de deuenir vieus.

d C'est à dire, que c'est vne proprieté occulte.

la fait meriter nom d'occulte proprieté. L'auteur du liure des apparans & secrets mouuemans (qu'on attribuë faussemant à Galen) proteste de n'y sauoir riẽ, quād il dit: Ie n'antās point „ d'où le Ris vient à s'emouuoir, quād „ on chatouilhe les aisselles, & l'on oit „ ou void quelque chose ridicule. Ie „ ne say commant cela meut & agite „ tout le cors, de telle violance, qu'il „ n'est possible de s'an deffādre, quoy „ que l'on sache faire au contraire. Alexandre Aphrodisien s'accorde à ce propos, ecriuant au Prologue de ses Problemes, q̃ c'est vne question inexplicable, pourquoy on rit d'estre chatoulhé sous les bras, aus coutés, plātes des piés, &c. Cicero (qu'on n'a pas moins prisé de sa Philosophie, que de sauoir eloquammant persuader) au segōd liure de l'Orateur, est de la mes- „ me opinion, disant: Qu'est-ce que „ du Ris, qui le meut, où il est, & de „ quel naturel, que si prōptemant il se „ deborde, de sorte que voulans ne le „ pouuons retenir, & commant tout à „ coup il saisit les flancs, la bouche, les

e Par ce qu'il faisoit profession de rire.

„ veines,le visage,& les yeus, Demo-
„ crite [e] y auisera: car cela n'appartiēt
„ rien à nostre propos,& quād il y ap-
„ partiendroit, ie n'aurois pas honte
„ de l'ignorer,vù que ceus-là mesmes
„ qui le prometroint, n'y pourroint a-
„ uenir. Moyse Iuif medecin,au penul-
tieme & dernier cha.de son liure,s'ap-
puyant sur l'autorité de Galen,est d'a-
uis,qu'on ne sauroit randre raison, du
Ris qui auient de l'obiet des choses
vaines,ny de quelcōque autre: moins
de celuy qui est fait par le chatoulhe-
mant des aisselles,& plantes des piés.
Par ces temoignages on voit euidam-
mant, combien cet ouurage ha sam-
blé difficile aus anciens, voire impos-
sible d'an venir à-bout:tellemant que
si nous auions vn peu moins de cou-
rage,n'oserions antreprādre de nous
an anquerir plus auant. Mais pour-
quoy ne sauriōs nous trouuer les cau-
ses de ses effets,qui ont leur source &
fondemant an nous ? Celà est-il plus
mal-aisé,que de comprandre par rai-
son naturelle,l'essance de nostre ame?
Non pas à mon auis: & toutefois ses

facultés, acciós, & ouurages nous demõtret sa nature, quãd d'icelles nous sommes conduis, comme de main an main, à la notice de ses mysteres, [f] secrets & intimes, que nul santimant n'apperçoit. Ainsi i'estime qu'on peut antandre la condicion, force, & affeccion du Ris, puis qu'il nous est intrinseque, se manifestant au dehors. Car il n'y a chose an nous, qui, apres vne sogneuse, & bien fondee inquisicion, ne vienne an euidance. A quoy me confiant, i'ay constammant deliberé, vouloir traitter [g] argumant de telle excellance: esperant que si ie n'an peus rapporter grand honneur, au-moins seray-ie excusé de ceus, qui cognoitrõt combien il est difficile, tãt que les anciens n'y ont osé toucher. Quant à ceus de nottre aage, Iules Cæsar Scaliger ecriuant contre les subtilités de Hierome Cardan, & Fracastorio au liure de l'accord & desaccord naturel, tous deus grans Philosophes & excellans Medecins, suiuans autre propos, an ont dit quelque chose. Frãsois Valeriole, tres-docte, elegãt & humain

f Des choses visibles, & autres sansuelles, no⁹ venons an cognoissãce des inuisibles & secrettes.

g On dit an cõmũ prouerbe, ez grãs choses suffit d'auoir voulu, ou de s'y estre efforcé.

perſonnage,qui ha biẽ merité de nō-ſtre medecine, deduit ce fait plus au long,an vne de ſes Enarratiõs. [h] Mais ancore n'anfonce-il pas aſſés la matiere, pour ſatisfaire de raiſon à tous les effets,& aus ſoudains mouuemãs, qui de grand ebahiſſemant ont fait dés long-tams naitre an moy ce deſir,de chercher tout par le menu, & paſſer plus outre que n'ont les ſunõmes.Ie m'etois propoſé cet œuure, auant que voir leurs ecris: & depuis y mettant la main, ie n'ay rien amprunté [i] du leur,ne methode,ne inuanciõ, pour y auenir(ſi ie peus)de moy-meſme,an eſſayant de faire mieus. Ie ne me vanteray d'autre choſe,que de tenir an cete queſte, vn chemin tant droit,tant ſeur, & tant facile, que ie ne m'y perdray point, Dieu aidant, m'aſſeurant de rancõtrer tout ce que ie demande. Car d'antree [k] ie m'anquerray de la matiere,ou dequoy no' rions:puis de cet obiet ie cognoitray, qu'elles parties ſont premieres à receuoir ſon effet.Sachant où donnet les ridicules,& où ſied l'affeccion, cauſe

h Enarr.4. liu.2.

i Bien ſouuant la lecture detourne quelque bonne imaginatiõ: autrefois elle amuſe trop,& rõt vn meilheur diſcours.

k Le moyẽ pour trouuer les cauſes du Ris, & de to' ſes accidans.

interne de tous ſes accidans, ie pourray ayſemant diſcourir, par les mutations particulieres qui ſe montret exterieuremant, pour an ſauoir l'occaſion. Et lors ie me verray à-bout de mon antrepriſe, obtenir la fin pretanduë, qu'on ſe propoſe à tout cõmancemant.

Quelle eſt la matiere du Ris.

CHAP. I.

TOVTE inquiſicion biẽ ordõnee, commance des choſes plus cognuës: [l] & de là cõme par degrés, des baſſes aus hautes, elle nous conduit à l'intelligence dés plus arduës & difficiles. Les moins cognuës ſont, celles que chacun antãd & accorde, receuës du populaire, & telles qu'on ne peut iamais nier. Celà fait beaucoup à prouuer quelque choſe, de mettre an auant des propoſitions tant euidãtes, [m] qu'on ne les puiſſe refuſer, & d'icelles deduire le ſurplus. Ainſi eſt-il de ce que nous pretandons: c'eſt, mõtrer d'vn cõmun auis, quelle eſt la matiere

l Toute ſciãce (dit le philoſophe) eſt faite de ce q̃ eſt auparauãt cognu.

m Il faut touiours prãdre fondemant, ſur ce qu'on reſſoit libremant, & an quoy on eſt d'accord.

du Ris. On appelle communemãt an cecy matiere, l'obiet mesme, & ce qui meut tel effet: cõme si on veut signifier, qu'il n'y ha point d'occasion, on dit vulgairemant, il n'y ha pas matiere pour rire. Or cet obiet, subiet, occasiõ, ou matiere du Ris, se rapporte à deus santimans, qui sont l'ouïe & la vuë: car tout ce qui est ridicule, se trouue an fait, ou an dit: & est, quelque chose laide, ou messeãte, indigne toutefois de pitié & compassion. Cecy est vn peu [n] obscur: mais par inducciõ & examples nous le rendrons facile, an declarant ce geanre par ses especes particulieremant.

n Voyla qu'il faut premieremant montrer & enseigner: car on ne l'accorde pas de prime face.

Des fais ridicules.

CHAP. II.

CE que nous voyons de laid, difforme, des-honneste, indessant, mal-seant, & peu conuenable, excite an nous le ris, pourueu que nous n'an soyons meus à compassion. Example: Si on vient à decouurir les parties hõteuses, lesquelles par nature, ou publique honnesteté nous sommes coutumiers

miers de cacher, pour ce qu'il est laid, toutesfois indigne de pitié, incite les voyans à rire. Car rien ne nous induit à commiseracion, que ce qui ha espece de dõmage: & an cela il n'y ha aucun mal, ou danger, qui donne lieu à compassion. Si on decouure la poitrine, les bras, ou les piés, il n'y aura pas moyen de rire: par ce qu'on ne trouue pas laid, ne indessãt, d'exposer à l'œil ces parties-là. Aussi le Ris ne nous surprandra pas, d'vne chose laide, suiuie de commiseracion: comme si on veut oter le mambre viril à vn homme, ou maugré luy, ou de son consantemant, pour euiter vn plus grand mal, il n'et possible qu'on an rië, à cause du malheur qui ansuit vn tel acte: dont pitié nous surprand & arrete, pour an déplaisir etonnés cõtampler tell' operacion. Il et parelhemant des-hõnete, de moutrer le cu: & quand il n'y ha aucun dommage qui nous cõtraigne à misericorde, nous ne pouuons ampecher le Ris. Mais si vn autre luy met à l'impouruuë vn fer rouge de feu, le Ris cede à cõpassion: sinon que

• Leger, comme s'il n'y ha qu'echaudure, & que le mal n'y aparoisse.

le mal-fait nous sambla leger° & petit: car cela rãforce le Ris, voyãt qu'il est deuëmant puny d'vne sottise, & mal-plaisante villainie. Tous ces actes sont difformes, sans aucune necessité ou contrainte decouurir les parties honteuses: & s'il n'y ha point de dommage, nous an faisons risee. Si on y est forcé, & q̃ de ce on an rapporte mal, si d'auanrure an premier nous rions, ignorans le dommage, finalemant de telle cognoissance frappés à compassion, nous quittons le Ris antieremãt, & disons an repantance, il n'y ha pas dequoy rire: tant sont necessairemãt iointes ces deus condicions, laideur & faute de pitié. Par mesme raison, voyãt quelqu'vn tomber an la fange, nous an prenõs à rire: car cela est fort laid, & sans aucun danger qui nous tire à commiseracion: tellemant que tant plus indessante sera la cheute, tãt plus grande la risee. Ie l'appelle indessante, quand elle n'est pas coutumiere, ne pretanduë: car la nouuelleté y fait beaucoup. Qu'ainsi soit, les anfãs & yurongnes tombẽt ordinairemant,

&nous an font rire: mais nous rirons
ſans comparaiſon plus, ſi vn grand &
notable perſõnage, qui ſ'etudie à mar-
cher d'vn pas fort graue & compaſſé,
chopant contre vne pierre lourde-
mant, tombe ſoudain an vn bourbier.
Cela eſt bien laid, & n'a lieu de pitié:
ſinon qu'il fut notre parant, allié, ou
grand amy: car nous an aurions hon-
te & cõpaſſion. Ancor ſeroit-ce plus
deſ-honneſte, ſi cela luy auenoit an
groſſe compagnie: & d'auantage, ſ'il
etoit vetu d'vn treſ-riche habilhemãt,
pourueu qu'il an fut odieus. Mais il
n'y ha rien tant difforme, & qui faſſe
moins de pitié, que ſi ce meſme per-
ſonnage eſt indigne du rãg qu'il tiẽt,
& de l'hõneur qu'õ luy fait: ſ'il et hay
de chacun pour ſa fierté, & exceſſiue
boubãce, reſſãblãt à vn ſinge vetu d'e-
carlate, cõme dit le prouerbe. Et qui,
voyant vn tel homme trebucher ſot-
temant, ſe pourroit abſtenir de rire?
Si on choit de fort haut an la fange, à
peine [p] an rions nous: pour ce que de
telle cheute nous viẽt vn ſoupſon de
dãger: car on craint qu'il y ait bleſſeu-

[p] De prime face on imagine, que de la cheute on reſſoit mal: dont il n'y ha lieu de rire.

re. ou si nous an rions soudain, nous ne pansons point à son mal, ains à la cheute, qu'on ne sait plaindre : attãdu qu'il est indessant & ridicule, ne se sauoir tenir an quelque lieu qu'on soit, ains tomber comme vn yurongne. Il sera ancor plus laid, si la cheute et an la bouë, à cause de la saleté qui aggraue telle messeance: toutesfois si quelque tãs apres, il nous appert d'vn dõmage receu, le rire cesse, & luy succede misericorde. Tels & samblables accidans sont vùs iournellemant: & cõuiénet tous an ce, qu'ils auiennet sans y panser, ou sans le vouloir. La cheute le moutre biẽ: car si quelqu'vn se laisse choir de son gré, ou se veautre dans la fange, il donnera vn maigre passetams. Aussi chacun ne rit pas de voir les parties honteuses: mesmes les plus seueres reprandront aigremant celuy, qui deshonté les decouure à son esciant. Il faut que cela auienne sans y panser: comme si on les voit par quel-
11. Seconde espece de ridicules. que decousure des chausses. Apres cette espece de ridicules, viẽt l'autre, de ce qu'on fait sciammant, & de pan-

ſce expreſſe,qui eſt mal-ſeant, & de la nouuelleté recreãt nous fait rire, tout ainſi que indeſſant & indigne de pitié. Comme,ſi vn vielhard ſe iouë par les ruës an maniere d'anfãt:ou ſi quelqu'vn,autremant fort notable & d'apparance,apres auoir bien beu, ſe deguiſe an etrange faſſon:ſi vn fou contrefait le ſage,d'habit, de geſtes, & de parolle. Tout cela nous fait rire, pour ne conuenir aus perſonnes & etre laid,& de ce qu'il ny ha point de mal, qui merite cõpaſſion. Samblablemant ſi vn homme deuenu phrenetique,ou maniacle, dit & fait quelques folies, on ne ſe peut tenir de rire: ſinon quãd depuis on ſ'auiſe, de la grand [q] perte qu'il ha faite de ſon ſans & antandemant. Lors nous an receuons cõpaſſion.car cela et fort miſerable: & plus ancor, ſi ce mal-heur ne prouient de ſa faute. [r] Vne autre ſorte de ridicules et, des legers dommages, receus par ſottiſe,ou peu auiſee garde: comme qui ſe plaindroit d'auoir perdu vn paſſereau,des nois,epingles, ou ſablable choſe,dõt les anfans cõmunemãt

q La perte des biens n'et rien, au pris de la perte de la ſanté,& ſur tout de l'eſprit.
111.
r De ſa faute, et, quãd c'et par mauuais regime. Ainſi on plaind d'auantage celuy qui eſt veroulé, ſans auoir palhardé.
Troiſieme eſpece de ridicules.

ſe fachet. auſſi telle eſpece der dicules, eſt pl⁹ du naïf anfãtilhage, l'ignorãce duquel nous meut à rire, quand ils font grand' plainte de peu de choſe: car cela eſt trouué laid, ſans nous emouuoir à pitié. Pareillemant on ſe rira de celuy qui aura rõpu vn verre: pource que le dommage eſt petit, la ſottiſe plus grãde. La ſottiſe eſt indeſſante & laide, le dommage ne merite cõpaſſion: voyla dequoy on rit. Mais ſi ce verre, ou autre choſe qu'on ha rompuë, etoit de grand'valeur, on rira du cõmancemant, & iuſqu'à ce qu'on eſtime la perte: deſlors ceſſe le ris, tant pour ce que nous plaignons le ſort, de celuy qui ha fait la faute (ſ'il eſt an dãger d'an eſtre puni) que pour le deplaiſir que naturellemant on ha, de voir vne choſe de pris & rare, lourdemãt miſe an pieces. Tout cecy nous peut faire triſtes, & mouuoir à compaſſion. De ceus-là approchet fort, les tours q̃ nous faiſons pour nous moquer ou andõmager autruy, mais c'et de choſe qui n'importe, & qui et an ieu. Comme ſi à vn qui n'y panſe pas,

Quatrieme eſpece des ridicules.

on decout ſa robbe : ſi nous iettons d'eau ſus vn qui ne ſ'an auiſe pas : ſi nous mettons vn autre an peine de chercher quelque choſe de petite importãce, laquelle nous auons cachée: & ſãblables infinies bourdes, dequoy nous ioüons facecieuſemant auec les autres, & ſi à propos, qu'il n'y ha point de vray outrage, deplaiſir, ou dommage, combien que l'apparance y ſoit. Elles ſeroint mal-faites, & comme de malice, ſi elles etoint à bon eſciant: mais la legereté les maintient ridicules. Non-pourtant de ces ieus, ſouuãt ſortet de grans & dangereus debas, pour ce que ceus à qui ils ſ'addreſſet, les prennet an mal. Lors ceſſe le Ris, quand il nous ſamble y auoir offanſe & grief. Dõt celuy qui l'ha receu, merite cõpaſſion, n'etãt point tel qui doiue andurer cet outrage. De ſuite v.
viennet toutes les impoſtures, affrons ou trõperies qu'on fait: où il faut ſamblablemant auoir egard au lieu, & aus perſonnes: autremãt elles ne ſont pas ridicules, mais ſont malignes & mechantes, ptincipalemãt ſi la deceptiõ

et an choses importantes : comme si quelqu'vn vand du letton pour or, etain pour argeát. La deception que nous auoüons ridicule, et plus legere, & telle qu'on ne peut interpreter an mauuaise partie, faite antre familiers & compagnons, ou bien inferieurs, qui n'an peuuet effectuellemant etre marris, ne demander vãgeance. Voila pourquoy il faut bien auoir chois des personnes. Or les trõperies se font ordinairemant à tous les santimans: & nous meuuet à rire, pour ce qu'il et fort laid, sás discours & iugemant, se voir lourdemant abusé, vu que si on y pansoit quelque peu, on les pourroit biẽ euiter. Comme si quelqu'vn veut toucher vn fer, qu'il ne sait pas etre chaud, & il s'y brule: ou si la glace romt sous les pies, de celuy qui follemát la cuidoit etre ferme: si on prand merde pour miel. Toutes ces choses sont ridicules, pour ce qu'il et aisé d'eprouuer & cognoitre, si noz santimans iuget biẽ. Le gout pareilhemant et deceu an plusieurs sortes, & cõme espece d'at-

Deception à l'attouchemant.

Deception au gout.

touchemant, & comme organe des ſaueurs: dont nous rions de celuy, qui ſe brule la langue du potage trop chaud, ou du morceau qu'il luy faut reietter: car il nous ſáble laid, de n'auoir autremant & auparauant eprouué la chaleur (nompas comme celuy qui crachoit dans ſa ſouppe) ains ſe ruër indiſcrettemãt ſur les viandes, & deuorer à l'etourdie, an faſſõ de gourmand. Le gout auſſi et trompe, quãd on fait manger quelque choſe amere, ou d'autre mauuaiſe qualité, ayant toutefois apparãce ou couuerture de douceur & bonté. On abuſe la vuë, **Deception à la vue.** ſur tout de vaines promeſſes: & la laideur ridicule conſiſte an l'imprudance ou ſottiſe, de croire ſi facillemãt & fermemant à toute perſonne, aioutãt grand foy aus propos deſq̃ls on pourroit aiſemant douter. On n'a pas pitié de cela, quand la tromperie et ſans dommage, & ſimplemant ridicule. Comme ſi on nous promet, de moutrer vne fort belle & ieune femme: & nous y voyans treſaffeccionnes, on no⁹ preſãte vne vielhe ridee, barbuë,

veluë, friſee, borgne,chaſſieuſe, enaſee,punaiſe,puante,morueuſe,baueuſe,edantee,rogneuſe,poulheuſe,orde & ſale,boſſuë,tortuë,ecropionnee, & plus difforme que la meſme laideur: il y ha bien dequoy rire, de nous voir ainſi moqués. On vſe d'infinies ſamblables impoſtures, fondees an credulité,laquelle y fait la laideur ou difformité,requiſe an tout ridicule. car de tromper autremant le ſans,cela ne nous emeut à rire : meſmes ce n'et propremãt deceuoir,ains plutot n'apperceuoir & ſátir ce qu'on auoit pretandu,à quelque ſantimant qu'il auiẽne. L'odorer et propremant abuſé, ſi on luy ſuppoſe odeurs puantes pour ſuaues:& impropremant auſſi, quand on preſante à flairer vn bouquet parfumé d'euphorbe,ou d'ellebore,comme ſi c'etoit de la poudre violette,ou de cypre.Car de la ſanteur,on ſe prãd ſi fort & longuemant à eternuër, que c'et pour rire. On et ſamblablemant trompé an matiere de fleurs, quand ou y cache quelque choſe pointuë, qui vient à piquer le nez au premier

Ce n'et deceuoir le ſans (car il iuge bien de ce que luy et propoſé)ains l'expectacion & attante.

Deception à l'odoremant.

rancontre, dequoy nous rions bien fort. Car il nous ſamble abſurde & indeſſant, d'eſtre comme que ce ſoit affronté: meſmes an ce qu'on pourroit euiter, pour peu qu'ō y auiſat: & cela ne merite point, qu'on an ait cōpaſſion. L'ouye ſera an erreur, d'attandre long tams pour la promeſſe d'autruy, vne ioyeuſe & plaiſante chanſon, ou le ſon de quelque inſtrumant delectable (qui luy ſont choſes agreables) ſi depuis il n'y ha propos ne ſon qui valhe l'ecouter. Nous pourrions biē rapporter à ce ſans, toutes les eſpeces de credulité, [f] pour ce que la perſuaſion y prand ſon antree: mais les autres erreurs n'auiennet pas à l'ouye, comme à inſtrumāt des ſons, ains echeet propremant à la partie de l'ame qui fait l'opinion, ne plus ne moins que les precedātes impoſtures, ſi on veut parler bien corret. Car les ſans ne faillet pas à recognoitre leur obiet: nous rions ſeulemant de l'imaginaciō faulſemāt perſuadee, ce que nous eſtimōs laid & indigne de pitié, quand c'et de choſe qui n'importe grand cas: telle-

Deception à l'ouye.

[f] Ainſi la foy eſt par l'ouye, cōme dit Theologié.

mãt que les affecciõs vaines & ſottes, reuiẽnet à ce propos:cõme les badineries que fõt an leurs careſſes les lourdaus amoureus,les vaĩs eſpoirs dõt ils nourriſſet leurs ames, la folle triſteſſe q̃ quelques vns ſe dõnet: & telles paſſiõs procedãtes d'opiniõ abuſee, ſans autre perſuaſiõ q̃ de ſoy-meſme. Cela prouient d'vne imperfection naturelle,imbecilité d'eſprit ou de courage: cõme on voit an ceus,qui de puſillanimité ſõt trop craintifs, & n'oſet aller de nuit,craignãs les ombres & fantomes:d'autres ſ'anfuiet d'vn rat:les autres n'oſeroint auoir touché vn ver, de peur d'etre mordus. Voyãt ces mines,nous riõs de leur couardiſe(choſe inepte,& non pitoyable) quand il n'y ha pas matiere de vraye crainte.

Ie panſe auoir colligé & reduit an ſomme, tout ce q̃ nous voyõs de ridicule:ſinõ qu'õ y peut aiouter la grace, les cõtenances, & geſtes, qui meuuet ſouuãt à rire. Ce que i'ay diſcouru, ſur les autres ſantimãs qui reſſoiuet impoſtures, et tout de choſes faites & vuës, que ie comprans an vn chapi-

tre. La grand varieté des matieres m'a contraint à prolixité : & voulant par exãples diuers, plus familieremãt expliquer, commant la chose laide, indigne de cõmiseracion, et ce dequoy nous rions, i'ay epargné les etroites reigles de Logique an mes diuisions. C'et assés d'auoir le premier anseigné & deduit, qui et le geanre de tous les ridicules.

Des propos ridicules.

CHAP. III.

L'OVYE ressoit des ridicules propres à soy, & d'autres communs à la vuë. I'apelle icy communs, ceus qu'on recite auoir eté fais & vus, qui durant la narration samblet etre deuant les yeus: dont il auiẽt, qu'on n'an rid pas moins, que si on les voyoit. Tels sont tous les actes ecris au precedant chapitre, ou peu s'an faut. car soint abus, erreurs, tromperies, affrontemans, fallaces, sottises, ou autres œuures mal-seantes, pouruù qu'on les raconte naïuemant, nous an rions presque autant, que si on les faisoit

deuant nous. Aceccy donc appartiennet les fables & contes facecieus, cõme de Poge Florãtin, & les nouuelles de Bocace: desquelles nous plaiset mieus pour rire, celles qui diet les trõperies faites des fames à leurs maris: par ce qu'il nous famble laid, sans an auoir compassion, qu'vn homme soit ainsi moqué. La propre matiere des propos ridicules, qui particulieremãt se raportet à l'ouye, et de ceus qu'on appelle brocars, lardons, irrisions, moqueries, mots piquans, mordans, equiuoques, ambigus, & qui retiret à deceptiõ, de quelle fasson que ce soit. Leur commum geanre, & à quoy tous conuiennet, et le mepris ou derision: laquelle etant plus graue & de consequance, deuiẽt iniurieuse: la legere, demeure ridicule. Or il y ha mille moyens de rancontrer, qui naisset des personnes, lieus, tams, & auantures fort diuerses: & sont an propos deshonetes, lascifs, facecieus, outrageus, facheus, niais, ou volages & indiscres. Leur forme principalle et, des figures d'oraison, ou manieres de parler

communes aus Poëtes & Orateurs: comme d'amphibologie,ęnigme, cõparaiſon,metaphore,ficciõ,hyperbole,feintiſe, allegoric, emphaſe,beauſemblant,diſſimulation, & autres que mettet les Rhetoriciens: deſquelles i'eſtime la plus facecieuſe, de ſauoir randre manſonge pour manſonge, & pour le ridicule vn ſamblable bien à-propos. Quãt à l'vſage,nous faiſons qu'on ſe rid,ou des autres,ou de nous meſmes: des autres, ſi an moquerie nous reprenons,refutons,mepriſons, ou rabbatons leur dire:de nous meſmes, quand nous diſons quelque choſe vn peu abſurde, ou à notre eciant,ou ſans y panſer:& quand nous deceuons l'expectacion des ecoutãs, ou que nous prenons les propos à rebours. On diroit,qu'an cela il n'y ha point d'artifice,& que tout (aumoins le principal) git au naturel, & à l'occaſion preſante. De-vray Nature ne fait pas ſeulemant, qu'on ſoit habile ou ſubtil à l'inuancion, ains quelques vns ſe treuuet de telle grace & contenance à leur parler,qu'vn autre diſant

le meſme, ne ſeroit trouué ſi plaiſant. Touchant à l'occaſion, & aus choſes qui ſe preſantet, il y ha telle efficace, qu'auec cela vn lourdaut pourra bien rancontrer, an piquant celuy qui premier l'ha irrité. Auſſi tout et plus iã-til an defance, [t] qu'au prouoquer: nonobſtant qu'on ne ſache riẽ dire an brocard, q̃ ne ſoit fort bõ an repõce. Mais dequoy nous meuuet à rire ces moqueries, rancontres, mots piquãs, & lardons? Non d'autre choſe, que de certaine laideur ou difformité, indigne de pitie: & d'autant plus deuienet ils ridicules, qu'on reſpecte le lieu, le tams & les perſonnes, comme nous auõs dit. Outre ce, l'aſſuree contenance du diſeur, y peut donner grand luſtre: meſme ſouuant le propos n'et ridicule, ſinon de ce que l'auteur n'an rid pas. Dauantage, ſi on rancontre promptemant, & que le mot ne ſamble preparé, ou apporté de la maiſon, ſil n'eſt impudique, ne hautain, ne meſſeant au tams & lieu. Car il y faut bien auiſer, vù qu'aus banquets & familiers deuis, les folatres propos cõuiennet

[t] Comme il eſt permis de repouſſer l'iniure, auſſi y ha plaiſir de voir randre la parelhe à quelqu'vn, nompas à nous.

uiennet à ians de basse condicion, & les ioyeus à chacun. On ne doit point irriter, ceus qu'il et dãgereus d'offancer, pour les querelles qui s'an ansuiuet, ou vne honteuse reparacion: car il n'y ha dequoy rire, quand le danger imminant nous tire à compassion. Il n'et pas aussi plaisant, de se moquer d'vn souffreteus & miserable (sinon qu'an telle calamité il fut mauuais & arrogant) ains et grand' inhumanité, vser de gaudisserie anuers le miserable[u] qui nous deuroit faire pitié. Dõques, les propos ridicules sont petites subtilités, ralheries, rancontres, æquiuoques, & samblables qu'on dit an recitãt, ou an reprenãt autruy, sans toucher affaire d'importance, ne à l'honneur. Tous ont quelque difformité: car nous estimõs laid d'etre moqués, & d'auoir fait ou dit chose reprehansible. On ne rid pas seulemant des parolles subtilemant piquãtes, ains aussi de toutes autres naïuemant prononcees, follemant dittes, niaisemant, an cholere, depit, ou sotte couardise: desquelles il n'et besoin amener exãples,

[u] A l'affligé ne faut dõner afflicion, cõme dit le Sage.

nomplus que des precedãtes especes, pour etre si communes à nottre parler, que chacũ de soy-mesmes les peut bien recognoitre. C'et assés d'auoir moutré aus fais, par induction familiere, que tous les ridicules conuiennet an vn point: sauoir et, qu'il n'y ha aucun mal, danger, dam, ne outrage, combien que de prime face il nous le samble, ains sont de quelque messeance & laideur, indigne de misericorde. Ce que i'ay ainsi declaré par raisons & examples, [x] Cicero le cõfirme de son autorité, quand il dit: que la risee procede de certaine vilanie ou difformité, comme y ayant siege. de sorte qu'il n'y ha pas grand' differãce du Ris, à la moquerie. Et de vray, biẽ souuant on ne sauroit cognoitre aisemãt, si le Ris et simplemant d'vne gayeté, ou si on rid d'vn autre an se moquãt. Que toute derision [y] conuienne à chose deshonnete, il n'an faut point de preuue: on l'antand assés, si on y prand garde. Il ne reste pl⁹, q̃ noter certaines cõditions necessaires à ce propos des choses ridicules, & nous aurõs fort auãcé

x Liu. 2. de l'Orateur.

y Si la derision et biẽ fondee, c'et vne iustere-prehansion.

nottre besogne, d'auoir ſù trouuer le vray obiet & matiere du Ris.

Obſeruation aus ridicules.

CHAP. IIII.

Les actes, & propos ridicules, ne fōt pas toujours rire, ou pour ce qu'ils perdet leur grace, autremant biē plaiſans, ou qu'ils ne penetret an nos ſás. Le plaiſir & bōne grace ſe perd, quād ils ne vienet à propos, an tás & lieu: ou ils ſont tāt reïterés, qu'on ſ'á ennuïe: ou ne ſont prōts & ſoudains. condiciō ſur touttes requiſe an matiere de jaſerie: car la [z] viteſſe y donne aiancemant. Or an tout ridicule il faut, qu'il y ait quelque choſe à l'improuiſte & de nouueau, outre ce qu'on eſpere bien attantiuemant. Car l'eſprit ſuſpand & an doute, panſe ſogneuſemāt à ce qu'il an auiendra : & aus choſes facecieuſes, communemant la fin et toute autre de ce qu'on s'imaginoit: dont nous venons à rire. Voire quand on auroit preuù ou predit tel euenemant, ou biē ſi quelquefois on l'auoit

[z] La viteſſe et comme la ſauce, qui dōne l'appetit de rire.

ouy ou vù,ſi et-ce qu'au reciter & refaire,nous an rions: par ce que la reïteracion le nous propoſe,comme fait ou dit fraichemant. Ils ne [a] penetret an noz ſans,ou que no⁹ n'y ſõmes attãtifs,ayant l'eſprit ailheurs: ou q̃ no⁹ ne les antandons pas. On ne ſ'an peut auiſer ſans les voir faire,ou ouyr dire, ancor qu'on ſoit preſant,mais pãſant à autre choſe. Cõme ſi vne forte douleur nous preſſe, elle retirera de ſon couté l'apprehanſion, & aura plus de pouuoir que la matiere du Ris. Autãt an auiendra-il par vn chagrigneus ſouci,qui martellera la ceruelle. Dont nous voyons,qu'an vain on preſante dequoy rire aus triſtes,graues & ſeueres Catons,à Heraclite le pleureur, & ſãblables chiche-faces. Car rudeſſe et la poiſon,qui amortit & etaind les ridicules. On ne les antand pas, quand ils ne ſont euidans. comme ſi on parle fort bas,ou an langage incognu. Et commãt voulés vous qu'on an rie, ſans comprandre le fait? Si le propos et couuert & ambigu,ceus qui l'antãdet riront,les autres nõ. Si quelqu'vn

a C'et l'autre partie de la diuiſion, des conditiõs requiſes.

et antre Allemans, Basques, ou Bretõs bretonans, ignorãt leur langage, il les pourra ouïr iaser, & voir rire à gorge deployee, sans qu'il soit inuité à faire de maime, par ce qu'il n'antand pas le dequoy. Et si d'auanture il se met à rire, ce sera bien à credit, & d'vn accord b naturel, qui souuant nous incite (mouuans les appetis) à imiter noz sãblables: ou, pour mieus dire, il an rira sans sauoir l'occasion, par ce que ne la sachant pas, toutesfois voyant les autres rire, comme si c'etoit de rien (car pour tel nous prenons l'incognu) il se moq̃ de ces rieurs. On peut aussi repõdre, que nous trouuons laid vn ris dissolu & demesuré: & de cete laideur les autres nous sont ridicules: attãdu que de voir rire modestemant, & sans trop continuer, à-peine rions nous comme eus, tant qu'on n'an declaire la cause. Quelquefois le Ris ne vient pas soudain, pour ce qu'on et tardif à comprandre le fait ou ditõ obscur, difficile, couuert, ambigu, & qui amuse quelque tams l'esprit réuant apres l'intelligeance: ou si nous an riõs, c'et

b Cõme de voir baller on balhe: & quelquefois on pisse par cõpagnie.

bien froidemãt:mais à la fin cognoiſſant le dequoy,on recommance à rire du paſſé. Cecy et fort ſamblable à vne occaſiõ de rire,qu'õ ha pour la ſouuenãce de quelque choſe ridicule, de là à pluſieurs mois. Car la recordacion met deuãt les yeus,ce qu'on ha autrefois vù,& il peut emouuoir les ſãs cõme la choſe preſante. Donques ce ſõt les deus principales occurrances, qui ne permettet le Ris etre meu de ſes obiets:ſauoir et,ne les cõceuoir, & ne les antandre pas. Au contraire, nous riõs quelquefois de ce qui n'et point ridicule,mais il nous ſamble tel. Et de fait il auient bien ſouuant, que noz yeus ſe trompet lourdemãt, dont il ſ'emeut vn faus rire, lequel finit auſſi toſt qu'on decouure le vray. Samblablemãt aus propos ambigus,y ha l'erreur qui no⁹ fait rire,ancor qu'ils ſoint graues & ſerieus: par ce que nous les prenõs mal,& an equiuoque,ou qu'il nous plait ainſi detourner la fantãce. Parquoy on peut bien rire, de ce qui n'et pas ridicule: & on ne rira pas toujours,quãd la matiere ſe preſante,

Iusques icy nous auons deduit,& par plusieurs moyens remoutré,que l'obiet du Ris n'et sinon vne chose indessante,laide & sotte, sans aucun mal, danger,ou incommodité, dont nous soyons emus à pitié. Car les graues & serieus actes,qui sont difformes pour ce qu'ils font pitié,ils ne sont estimés ridicules:& ce qui et seulemāt laid,ne nous fait iamais rire, s'il n'et accōpagné de quelque gayeté. Ayant ainsi limité & comprins toute la matiere du Ris,moutrant son vray & seul obiet,il et tams de s'informer,commant le Ris an et causé, & quelle partie de l'ame an et premier emuë.Car to⁹ les mouuemans du cors,tant secrés qu'euidans,sont [c] ouurage de l'ame, qui le regit & manie.Depuis nous verrōs an quels instrumās il se forme,& d'où procedet ces meruelheus effets, de la passion risoliere.

[c] L'ame et l'ouurier,le cors est l'instrumāt de toutes actions, fors de la contamplatiue.

Quelle partie du cors ressoit premiere l'obiet du Ris.

CHAP. V.

S'Il y ha eu peine à trouuer le geanre & les especes de tous les ridicules, il y an aura beaucoup plus maintenāt à cercher la partie du cors qu'ils touchēt premieremant. Car an cela nous n'auions besoin d'auerer nottre dire, etant receu & approuué du vulgaire, & ians ignares, qui recognoitront pour ridicule tout ce que no⁹ auons proposé. Dont il n'a fallu que les mettre an auant, & pour fasonner le discours, remontrer an quoy tous cōuienet & s'accordet. Mais an cecy, il faudra vser de parfait iugemāt, à s'anqueter diligeammant de ce qui n'et ancor bien resolu, maimes antre les plus sauans: c'et, quelle partie du cors ressoit premiere les ridicules. Voilà où il faut traualher. il y ha bien de la besogne, & grand' difficulté. Ce n'et plus des folatres & vains propos qui font rire. cecy et graue, serieus, & tel qu'à-peine y auiendrons nous, apres

Cela est anseigner par ait & methode, quād on vse de diuision & collection.

vne lõgue recherche. car l'effet et fort meruelheus, ayant ſa cauſe profondemant cachee. Parquoy ſi an cette matiere ie ne ſatisfay antieremant aus eſpris delicas, pouruù que mes propos ſoint au-moins vray-ſamblables, la grandeur de l'antrepriſe me ſeruira d'excuſe. Le [e] principal doute gît an cela, que l'obiet du Ris ſamble mieus toucher &appartenir au cerueau (cõme à la partie qui reſſoit, tout ce que requiert l'eſprit attãtif) que à null' autre: vù qu'il et fondemãt, baſe, & ſource de tous les ſantimans, qui reſſoiuet telle matiere. Au contraire le cœur an veut faire ſon propre, & ſe l'attribuer de droit, etãt ſiege des paſſions: pour ce que le Ris ſãble naitre de quelque affeccion. Or pour mieus eclarcir le doute, & y proceder plus methodiquemãt, il faudra cõmancer derechef à ce que tous [f] confeſſet & accordet, & de là dreſſer vn ſãtier pour s'achemi ner peu à peu aus difficultés, cõcluãt les incognuës des choſes aſſés vulgaires: tãt q̃ paruenus à la fin, nous ayons l'intelligeance de ce qu'auons tãt de-

e Cauſe du doute, & difficulté propoſee.

f Il faut tousiours etre appuyé ſur ce que tous ou les plus ſages & ſaceuans, accordet.

ſiré. Chacun void bien, que pour le Ris, ſoudain le viſage et emu, la bouche ſ'elargit, les yeus etincellet &pleuret, les ioués rougiſſet, la poitrine et ſecouſſe, la vois antrerompuë: & quãd il ſe deborde continué long-tams, les veines du cou ſ'anflet, les bras trãblet, & les iambes trepignet, le vãtre ſe retire & ſant grand douleur: on touſſit, on ſuë, on piſſe, on fiante à force de rire, & quelquefois on an euanouït. Cela ne requiert point de probacion: [g] ie le prans pour certain &approuué de tous: maimes c'et ce q̃ nous meut à l'anquete, qu'il conuient ainſi degroſſer. L'affectiõ cauſant les ſu-dis mouuemans tãt diuers &ſoudains, ne peut etre que d'vne partie bien notable, ayãt au cors principauté. car les moĩs nobles, particulieres, & qui ne tiẽnet ranc honorable, n'ont pas ce pouuoir de contraindre, & faire conſantir les autres à leurs propres affeccions: ains ſeruet aus plus dignes, d'vn commandemãt de nature, qui l'a ordonné cõme il luy ſambloit & bon & raiſonnable. Les maitreſſes parties ſont, le cer-

g Il ne faut rien prouuer, de ce qui eſt ſanſuel: il ne faut que l'obſeruer.

ueau,le cœur,& le foye. [h] Quant au cerueau,il et de telle autorité, que les parties ſanſibles & mouuantes tienet de luy, & an recognoiſſet leurs ners. Ce ſont les muſcles (qu'on appelle) ſeuls inſtrumans & organes du mouuemant qui pand de notre volonté, laquelle reſide au cerueau. Si donq les ners & muſcles luy ſont obeïſſans, tous mouuemãs fais an nous par l'ordonnance du vouloir, luy appartiennet de bõ droit. Il y ha d'autres mouuemans qui ſont naturels, & nompas voluntaires: comme celuy du cœur, & des arteres qui ſe meuuet de luy. Le cœur ne doit qu'à Nature, ce mouuemant continuel & indefatigable, duquel il ſe remuë auec ſes arteres. Le foye ne bouge d'vn lieu, mais il ha bië pouuoir de faire mouuemãt, comme par attraccion, expulſion, & diſtribucion des humeurs: an quoy ils changet de place, & nompas celuy qui les meut. Parquoy il n'y ha que les deus premiers [i] mambres, auquels ſoint rapportés les mouuemans d'vn lieu à autre, & qui puiſſet debatre ou que-

h On aioute les teſticules: mais ils ne ſont neceſſaires à la vie, & au ſimple etre de l'homme.

i Les deus premiers, ce ſont le cerueau & le cœur.

reler de la preeminance, ſur les mutacions qui nous cauſet le Ris. Ie ne ſay commant les adiuger au cœur, puis qu'il ne gouuerne les muſcles. car l'elargir des laivres, la ſecouſſe des bras, de la poitrine, & les autres mouuemãs ne peuuet etre fais, que par les ners, qui n'obeiſſet qu'au cerueau. Les arteres n'an ſõt pas cauſe: biẽ q̃ (par auãture) elles ſoint pour lors agitees outre leur ordinaire: mais nous an dirõs
Chap. 12. nottre auis au troiſieme liure. Dõques c'et au cerueau qu'appartiennet telles agitacions, par le moyen de ſes ners
Obiection. inſerés an to⁹ les muſcles. Voire mais, ſes mouuemans ne ſont que volontaires, & ceus qu'on voit au Ris auiennet maugré nous: Car il n'et poſſible de les ampecher, quãd on ha dequoy rire: ne quelquefois les arreter, depuis qu'il ſont an train, ſi non à grand difficulté, combien que raiſon le commande. D'auantage nous aſſignons au cœur, & nõ pas au cerueau, toutes affeccions, au nombre deſquelles ſi le Ris ne peut etre, au-moīs il an ſignifie vne, qu'il decouure ſoudain. Maimes

ſ'oſerois bien dire, que cette accion ſuit & declare vne des paſſions, tout ainſi que la reiouïſſance temoigne le plaiſir. car peut [k] etre que no⁹ remettrons ſous vne autre ſorte d'affeccio͂, la cauſe des mouuemans du Ris. Mais pour mieus deduire ce fait, nous expliquerons brieuemant les puiſſances de l'ame, deſquelles procedet toutes noz accions : & par ce moyen nous trouuero͂s, à laquelle de ſes parties, il faut aſſigner toutes les paſſio͂s. Lors, & ayát prouué commát le Ris, co͂me accidant, ſuit quelques paſſio͂s ou affeccions, on ne doutera plus du principal lieu [l] de ſon occaſion, que nous voulons trouuer.

k Peut etre, dit-il: car le Ris n'et de ſeule reiouiſſance, ains y ha du deplaiſir melé. Toutefois la paſsion qui l'emeut retire plus à la reiouiſſance.

l Car le principal lieu, ſera la partie qui exerce telle affeccion.

Diuiſion des puiſſances de l'ame.

CHAP. VI.

LES medecins departet les vertus, facultés, ou puiſſance de l'ame, an trois: ſauoir et, animale, vitale & naturelle: ordonnans à chacune diſtinctemát vne partie de notre cors, pour ſon ſiege & regimát. La naturelle domine au foye, la vitale a u cœur, & l'animale au cerueau. Cela n'et autre

autre chose, que s'ils disoint, l'ame (autremant toute d'vne fasson) exercer principalemant telles accions au-dis androis: comme ainsi soit qu'elle ne peut rien [m] faire, sans les instrumans corporels. Les Physiciés mettet d'autres puissances, qu'on peut reduire aus precedantes: ce sont la vegetante, la sansitiue, la cõuoiteuse, la mouuante, & l'intellectiue. La vegetante, qui et vnique aus plantes, s'antand aus animaus dessous la naturelle. Nous rapportons à la vitale, la conuoiteuse ou desireuse, la sãsitiue & la motiue. L'animale cõprand l'intellectiue, laquelle et propre à l'homme. Voila commant les cinq reuiennet à noz trois: & n'ont autre auantage, que d'expliquer & declarer plus distinctemant l'essance & les œuures de l'ame. Parquoy voulant bien decouurir mon fait, ie vais poursuiure cette diuision. [n] La faculté vegetatiue et cause de trois choses: de nourrir, croitre, & angeandrer. La sansitiue ha deus manieres d'accions: l'vne par les exterieurs, l'autre par les interieurs santimans.

[m] Rien faire, excepté la contemplatiõ, s'antand: ancor ha elle eu besoin des instrumans corporels: vù que il n'y ha rien an l'antandemãt, qui n'ayt eté au sans, cõme dit le philosophe.

[n] Cette diuision, et la plus expresse, & suiuant les Physiciens.

Les exterieurs ſont an nombre cinq: voir,ouyr,flairer,gouter, & ſantir par attouchemant. Les interieurs, ſelon les medecins, pour le moins ſōt trois: le ſans commun,la cogitation ou diſcours,&la memoire.Ceus qui an veulet ordonner d'auãtage,ne font qu'expliquer plus au lōg les dittes facultés: aioutans au ſans commun l'imaginatiue,au diſcours la ſpeculatiue, & retenans pour cinquieme le ſouuenir. Ces ſantimans interieurs ſont dedans le cerueau : les exterieurs ont de-là maimes leur efficace, par le paſſage des ners, qui ſont comme tuyaus. La troiſieme ° partie de l'ame, et la deſireuſe,conuoiteuſe,ou appetitiue, cōme nous auōs dit. Elle fait beaucoup plus que les autres à nottre propos: dont il nous faudra longuemãt arreter à ſon epluchemant. Pour la bien denoter, on dit que c'et celle qui pourchaſſe ou refuit les obiets, accōpagnee de cognoiſſance. On luy aſſigne trois condicions: l'vne naturelle, l'autre ſanſitiue, & la tierce volontaire.Ce deſir naturel pourroit etre re-

° Il dit partie, comme on parle cōmunemant an Phyſique & an medecine, pour dire vertu ou faculté. Car propremãt parlãt, l'ame n'ha point de parties, etãt indiuiſible.

duit(comme il famble) à la fudite vegetatiue:mais il le faut prandre autremant là qu'icy : c'et affauoir, pour la feule inclinacion fans effet.car l'affeccion naturelle, que nous traitons maintenant, vient apres la cognoiffance,& peut etre aucunemãt guidee de raifon. Le defir fanfitif et auec fantimant, comme porte le nom : & et de deus faffõs, l'vne par attouchemãt, & l'autre fãs iceluy. De la premiere naiffet plaifir ou delectation,& douleur ou deplaifir, toutes deus par le moyen des ners :combien qu'elles ne procedet d'aucũ difcours, & n'obeiffet à la raifon. Car panfés tant qu'il vous plairra,qu'vn de voz mambres foit bleffé,pour cela vous n'aures pas douleur:tout ainfi qu'il n'et poffible d'etre ioyeus,quand on fant le mal, iafoit que [p] raifon le fuade. Les defirs ou appetis qui prouiẽnet fans attouchemant,fuiuet neceffairemant la pãfee ou cogitatiõ:& ne font que mouuemans du cœur, par lefquels nous pourchaffons les chofes aperceuës. Ie dy,qu'il vienet de la cogitacion: vù qu'elles

[p] Lors tout ce qu'on peut faire pour la raifon, et de fe contraindre & difsimuler, ne faifant aucun famblant, nomplus que fi on ne fantoit le mal.

qu'elle ſoit vraye, ſoit fauſſe, nous anſeigne d'eviter ce que nous deplait, & de pourſuivre l'agreable. Tels motifs ſont propremãt, & de noms bien reſſus, nommés affeccions: dequels les principaus ſont, ioye, triſteſſe, eſpoir, crainte, amitié, hayne, ire, compaſſiõ, honte, effrontemant, zele, anvie & malice. [q] On les appelle auſſi paſſions, troubles, ou perturbacions de l'ame, pour etre d'vn appetit qui ne procede de raiſon. Quant à leur inſtrumant ou ſiege, les auteurs ne ſ'accordẽt pas biẽ. car Platõ les met toutes au cœur, excepté l'amitié, qu'il reſerue au foye, pour la ranger ſous la vegetative: d'où et pris ce qu'on dit, le foye contraint à aimer. Mais il ſ'abuſe: ſ'il n'vſurpe impropremant ce nom d'amour, pour [r] la ſeule inclinacion & naturel appetit d'angeandrer ſon ſamblable. car l'autre et mouvemant du cœur, nõ-moĩs que la haine ſon contraire: laquelle (ſans doute) provient de là, & non du foye. Or les contraires ont toujours maime lieu: à raiſon dequoy ils ſont incompatibles, tellemant que l'vn

[q] Il dit malice, ce que les Grecs appellet epichairecacie, quand on prand plaiſir au mal, & deplaiſir au bien d'autruy.

[r] Cette inclinatiõ naturelle et de la faculté vegetatiue, (comme il ha dit auparauant) qui et ſeule aus plãtes, leſquelles auſſi angẽdrẽt leur ſãblable.

ampeche ou chaſſe l'autre. Parquoy il vaut mieus dõner l'amour au cœur, & ſuivre l'opinion commune, que toute affeccion luy et deuë. Nous le pourriõs ancor prouver de telle procedure. Si ſ les affeccions ne ſont pas au cerveau, ne ez antralhes qui ſervet à la vegetative, on les trouvera dans le cœur. Si elles etoint au cerveau, ne pourroint pas cõtrevenir à ſes autres accions : mais nous voyons ſouvant, que le ſain jugemant reprouve telles paſſiõs, & ne les peut arreter. c'et pour ce qu'vn autre ouvrier les fait, & ſont cauſees an lieu aſſez loin du cerveau. Voila pourquoy Medee diſoit,

ſIl faut biẽ que ſoint à l'vn de ces trois, ou és teſticules, qui ſont tenus pour parties prĩcipales, & ſervet à quelques affeccions. Mais cela et cõprins ſous la vegetative

Ie cognoy bien le melheur, & l'appreuve:
Mais ce pandant i'anſuis la mauvaiſe œuvre.

Par maime raiſon il n'et poſſible, de les trouuer ſous la vegetative, puis que les naturels deſirs, comme faim & ſoif, ne ſ'appaiſet du jugemant ou diſcours, auquel les affeccions quelquefois obeïſſet. Mais quoy ? le ſans nous moutre bien, que elles ſont propres au cœur, quand par icelles nous

le santons mouvoir evidammant. An la ioye il s'elargit souëfvemant, comme voulãt recevoir & ambrasser l'obiet presanté: dont avient qu'il epand d'allegresse son sang [t] & ses espris. Par l'espoir il n'an fait gueres moins: car il y ha presque tel mouvemant à l'imagination du bien avenir, que du presant. La tristesse & la crainte, comme contraires aus precedantes, troublet le cœur de contraire fasson. L'amour ha quelque affinité avec espoir, toutefois c'et vne plus ardante affeccion: par laquelle il samble, que le cœur fretilhe, attalanté de retirer à soy vn bien (ou vrayemant tel, ou an apparãce) pour an iouïr & avoir fruition. Au courrous y a deus mouvemans: car an vn mesme instant, le cœur se fache de l'offance, & voudroit chatier l'auteur de telle injure. Hayne et vn courrous inveteré. Ces deus derniers sont contraires à l'amoureuse passion. Honte ha le mouvemant samblable à ire: car le coupable honteus, se tanse à soymaime de la faute, sottise, ou vilainie qu'il ha fait: & samble qu'il s'an punit,

Le mouuemant du cœur an ioye.

t Cela et temogné de la couleur qui an vient au visage.

Espoir.

Tristesse & crainte.

Amour.

Courrous.

Hayne.

Honte.

au-moins il ſe condamne, craignant le jugemãt d'autruy. Sous telle paſſiõ nous rangeons la vergongne, ou vereconde, qui ſignifie vn naturel ou acoutumance de craindre à mal faire, ſe reprenant an depit, quand on l'a commis. Son oppoſite et l'effrontemant. Anvie n'et que triſteſſe ou deplaiſir de l'autruy proſperité. Cõpaſſion & pitié reuienet à triſteſſe, mais c'et pour le mal-heur des autres. Zele [u] et affeccion melee d'amitié & de courrous, à laquelle reſſamble jalouſie. La malice, compoſee de hayne & de joye, contraire du tout à zele, cõuient propremant à ceus qui ſ'ejouïſſet du mal venu aus bons, & du bien echeu aus mauvais. Or an tous ces troubles ou perturbations, on ſant bien manifeſtemant le cœur emeù, preſſé, ou treſſalhant, ores ſe retirant ores ſ'elargiſſant, ſelon que porte l'affeccion. D'avantage le mouvemant du ſang qui avient ân la plus-part de ces troubles, nous moutre clairemant que cela touche au cœur. Que dirons nous du commun parler, qui luy attribue toutes ces condiciõs, & nom-

Verecõde. Effrõtemãt. Anuie. Cõpaſsiõ.

u Elle et melee d'amitié & courrous, d'autãtqu'õ hayt grandemãt que vn autre ait part de telle choſe.

Zele. jalouſie. Malice.

pas au cerueau, comme appris de nature, ou de la docte anciéneté? On dit vulgairemant, il et d'vn cœur joyeus, triste, timide, honteus, amoureus, pitoyable, misericordieus, malin, & nō-pas de cerveau tel. Donques on peut d'ores an-auãt adjuger tous ces mouvemans & affeccions au cœur: & de là cōclurre, qu'il se meut de deus fassōs, l'vne et aus affeccions que nous venons de trouver par nottre anquete: l'autre et l'ordinaire, [x] qu'il continuë toujours an s'elargissant & serrãt. Tous deus luy sont propres & naturels: ie dis propres, de ce qu'on ne les trouve és autres parties, & sont d'vn instint naturel, fais de ses propres filamãs. Ce sont les fibres du cœur, fort dissamblables aus fibres musculeuses, tant an matiere, que an vertu: par lesquelles luy [z] appris de nature se meut, & ses arteres, sans que la volonté y commãde. Pour cela maimes ils sont dits naturels: car il n'y ha point de violance, ains sont comme accions ou effais produis naturellemant de soy-maime. Et commant ne seroint

x Son mouuemant ordinaire, est la cōtinuelle pulsatiō.

y Il et appris de nature, comme tous autres mouuemās qui ne dependet de volonté ou violance, qui sōt d'vne inclinaciou sans doctrine.

ils bien nommés de la sorte, quand aus emotions plus moderees le seul cœur et [z] agissant? Du mouvemant ordinaire, il n'an faut autre probatiō. car nul an doute, que cela ne soit son propre & naturel. Il ne faut nomplus douter de ses affeccions: car nous l'avons assés prouvé, remoutrans que le mouvemāt des passions ha son commancemant & source de nature. Mais pour ce qu'elles procedet (comme no[9] avons dit) de la vertu sansitive desireuse, accompagnee de cognoissance ou imaginaciō, cette faculté precede necessairemant les mouvemans du cœur. Et pourtant nous disons, qu'on n'a [a] couvoitise de l'incognu. car imaginant quelque chose, & l'estimant bonne ou mauvaise, les espris agités de sa notice, donnet au cœur: lequel comme frappé & heurté s'emeut, an desirant ou dedaignant l'objet. C'et l'alliance des forces naturelles, qu'incite ces mouvemans d'ansuivre la cognoissance. Dōq les causes d'affecciō, que l'on appelle efficiantes, seront les objets & le cœur, puis que ces perturbatiōs naisset du cœur, & y sont cōme

Le seul cœur et agissant, quand la passion ne produit aucun effait exterieur.

a Ignoti nulla cupido, dit le philosophe

an leur suiet, ayant chacune quelque [b] matiere propre à l'emouvoir. Amour há la beauté, ou vraye, o u aggreable: le courrous, vne injure : la crainte, quelque danger: & les autres, vne autre, selon leur differance.

b La matiere, c'et l'objet maime, cōme il explique incontinant.

Nous auōs mis fin à la dispute des affeccions, qui prouienet du pouvoir sansitif desireus : c'et de l'appetit sansuel, duquel il samble que le Ris préne source. Ie m'y deurois [c] arreter, si n'etoit qu'il faut mieus fonder ce propos : ce q̃ m'inuite à continuër le surplus des puissances de l'ame. Car si nous an oublions la moindre, quelque soubsonneus pourra calomnier, disant que la cause du Ris (la principale que nous allons cherchāt) y demeure cachee. Expliquons [d] donques de l'ordre que nous auons tenu, le reste des facultés : à fin qu'on ne se doute point, d'vne fausse persuasion ou sôphistique tromperie. Et quand à l'eplucher des aurres, nous ne trouuerons rien, qui puisse etre chef principal de cet affaire (nous an pourrons toutesfois extraire quelque chose,

c Il s'y pouroit arreter, vù qu'il ha trouué ce qu'il cherchoit.

d C'et le melheur de poursuiure toute la diuision, à fin qu'ō represante antiemant le geāre.

ſervant à nottre matiere) finalemant nous reviendrons aus premiers: comme on retourne au chemin qu'on ha laiſſé, pour ſuivre quelque ſantier, où l'on panſoit trouver meilleur paſſage.

Des autres parties de l'ame.

CHAP. VII.

NOus avons dit, que la troiſieme eſpece du pouvoir deſireus, et celle qui raiſonne, fait les diſcours, accompagne l'antãdemãt. Ce n'et propremant autre choſe, que la volonté maime. Or l'antandemant et ſi fort attaché aus ſans interieurs, qu'il ne peut ſans leur aide, [f] exercer ſon office. Parelhemant la volonté ſe trouvant imbecille, et ſouvant cõtrainte de conſantir au mouvemãt du cœur: ia ſoit qu'elle ait vn chois particulier, & quelque pouvoir aſſés foible, de [g] commander l'arret aus mambres exterieurs. Tellemant qu'au reſpet du cœur, elle et comme vn anfant monté ſus vn cheval farouche, qui l'amporte ſà & là impetueuſemant, nonobſtãt que l'anfant aucunefois le de-

[f] Si ce n'et la pure cõtamplaciõ: ancor y faut il des eſpris qui ſont inſtrumans corporels.

[g] Elle commande l'areſt, & que l'exequuciõ ne ſanſuiue quand elle et inſtruite de philoſophie, laquel le an quelques vns et naturelle.

tourne quelque peu, & maniāt la bridele remet au chemin. Pour mieus comprandre ce diſcours, il faut preſuppoſer, qu'il y ha deus moyens de gouverner: l'vn et an maitre, qui ſimplemant commande: l'autre ciuil ou politic, qui avec autorité remoutre le devoir. La raiſon gouverne le cœur de cette derniere faſſon, quād de ſon conſeil elle emeut ou appaiſe l'affeccion. & ſi le cœur reſiſte au frain, elle ha recours à la premiere, qui peut cōtraindre les mambres exterieurs de faire ſon commandemāt. C'et le pouvoir ſouverain, duquel raiſon ou volonté maitriſe la faculté mouvante: defandant aus yeus, à la langue, aus piés, aus mains & autres parties, de n'obeir aucunemant aus fous & mechans deſirs. Elle et donq libre de ſoy-maime, & peut vouloir ou refuſer la choſe honnete, ayant deus facultés an ſon obeïſſance, le deſir ſanſuel (qui fait demeure au cœur) & la puiſſance de h mouvoir. Cette cy iamais ne refuſe vn de ſes mandemans: l'autre n'obeit pas ſoudain, & ſouvāt luy cō-

h Les mouvemans volontaires, ſont faits par les muſcles & ners, qui totalemant obeiſſent à la volonté ſoit raiſonnable ou deraiſonnable.

tredit, vſant de long diſcours & diuerſes panſees:apres lequelles on verra aucunesfois,que le vouloir detourné eonſant aus affeccions. Car il n'et pas ainſi contraire au cœur (nonobſtãt quelq̃ repugnãce)qu'il le deſavouë de tout. Le quatrieme pouvoir de l'ame,et(comme nous diſiõs)de mouvoir tous les mãbres, & remuër d'vn lieu à autre:duquel les inſtrumãs ſont ners,muſcles & tãdõs. Il ha deus cauſes prochaines: ſauoir et, la deliberée imaginaciõ & le deſir: auquelles ſont obeïſſans les ners, d'vne admirable confederacion naturelle, ſecous des eſpris qui ſont emeus & agités. Les animaus ont triple mouvemant, l'vn naturel,l'autre volontaire, & le tiers qui tient de tous deus. Le naturel ne commance & ne ceſſe à nottre veul, ſouhait,ou fantaſie: ains dés que l'obiet ſe preſante,ſi nature et robuſte,ces mouvemans ſe font d'vn ordinaire, de la propre vertu des filamans,& de la chaleur naturelle. Ainſi l'eſtomac tire les viandes, & le cœur et emeu des eſpris. Le volontaire finit & re-

commãce à nottre plaisir, suivant l'imaginacion. Le tiers qui et melé, se trouve au rejet des excremans de la vessie & des boyaus: nompas an la respiracion, laquelle et simplemant volontaire, cõme Galen [i] a prouvé. Les quatre avant-dittes puissances de l'ame, ont necessairemant besoin d'instrumans corporels, sans lesquels elles ne se peuvet rien faire. La cinquieme et des Physiciens nommee Inorganique, comme pouvãt operer sans organe, cõbien que les sãs interieurs luy servet, presantãs leurs obiets. Car elle ha quelque accion [k] propre, & quelques mouvemãs separee du cors. On an fait deus parties: l'vne et l'antandemãt, & l'autre le vouloir. Les effais de l'antandemant sont trois: le premier et nommé, apprehansiõ des choses patticulieres: le segõd, discours deliberacion & jugemant: le tiers, souvenance & memoire. Cette facultê ha pour objet, tout [l] ce qui et. Le nom de vouloir est ambigu: nous le prenons icy pour vne puissance, ou partie de l'ame cognoissante desireu-

i C'et au segõd liure du mouuemant des muscles, où il recite, que vn seruiteur mourut volontairemãt retenant son haleine.

k Voila pourquoy ell'et recognue pour immortelle Car les autres ames ne peuuet du tout riẽ sans le cors.

l Tout ce qui et au ciel, an la terre, & antredeus: & maime ce qui et vniuersel, separé des choses particulieres, et l'obiet de l'antandemant.

ſe, plus digne que l'appetit ſanſuël, ſouveraine & libre an ſes operacions, lors que l'antandemant luy preſante de-quoy. Ses euvres ſont, accord, refus, & l'antredeus, quand on et ſuſpād ou an doute. Outre ce, le vouloir ha deus accions: l'vne et ditte inclination, quand luy de ſoy-maime, ſans ſe feindre, & ſans commander, dedaigne ou couvoite ardammāt quelque choſe: comme l'avaricieus n'appete rien plus que l'argeant, & y ha tout ſon eſprit. Sous telle eſpece il ſamble qu'on pourroit mettre auſſi toutes affeccions (ie dy, ſous le haut pouvoir deſireus) & non ſeulemant antre les ſanſibles appetis: mais voyāt que ceus-cy meuvet evidammant le cœur, & vienet preſque au depourveu & que les effais du vouloir anclin ou ardāt, procedet peu à peu, ſans qu'on y ſante mouvemant: il y ha gtāde difference, & il ne convient pas cōfondre ces deſirs. L'autre acciō de la volonté, et vn commandemant fait aus facultés inferieures, & à ſoy: mais nō pas d'vne maime ſorte. Car le febri-

citant pressé de soif, ne souhaite qu'à boire : la volonté ne s'y accorde pas, & commande à la vertu motrice, de ne presanter ce que l'autre desire. An l'homme hardy, valhant & magnanime, le cœur ha crainte de la mort, de sorte qu'il abbat aucunemant le vouloir de sō antreprise: toutefois depuis que l'objet de vertu le redresse, il flechit quelque peu le cœur à etre emeu d'vn tel bien, & perdre ce mouvemãt, qui etoit de coüardise. A ces accions cōmãdees, on rapporte aussi les feintises & dissimulacions. Voila ce qui m'a samblé necessaire, de traitter des puissances de l'ame : à l'explication desquelles i'ay eté maugré moy prolixe, pource qu'il nous an faut extraire ce que nous traitterōs du pouvoir faisant rire: & si les fondemãs ne sont bien asseurés, tout l'edifice aisémant se ranverse.

A quelle puissance de l'ame il faut attribuër le Ris.

CHAP. VIII.

Les puissances de l'ame, cōme elles sont diverses, causet grãde varieté

d'operacions aus animaus : lesquels differet des plãtes,du santir[m] & mouvoir. Et pource que le Ris veut ces deus accions, & les plantes an sont priuees,le Ris convient aus seuls animaus. Donques ayant banny & forclos d'icy la vertu vegetante, à l'vne des quatre autres necessairemant cõviẽdra cet effet. Or il ne peut etre du pouvoir sansitif,puis que tout ce que on voit,oit,flaire,goute, & attouche, ne les sans interieurs d'eus-maimes, ne nous meuvet à rire. Ne faudroit-il pas que nous rissions toujours, & fussions Democrites, si le ridicule etoit l'obiet de la vertu sansitive? Ouy, sinõ qu'on le prenne pour vn mambre du pouvoir desireus. Car nous avons cydessus proposé trois fassõs d'appetit: savoir et naturel, sansible & raisonnable: desquels le premier samble mieus approcher de la vegetante (que nous avons releguee an exil) sauf qu'il et an plus grand[n] dignité. Il ne peut aussi etre dessous le raisonnable, c'et à dire, la faculté sansible intelligeante: parce que biẽ souvãt le Ris et contre la vo-

m Et plus du santir, que du mouuoir. car il y ha des animaus an mer, du mouvemãt dequels on doute.

n L'appetit naturel aus animaus, et plus digne que aus plãtes: aussi la vegetative ha pl' d'instrumans à etre exercee és animaus.

lonté,quãd on ne le peut ampecher, ne retenir. Parquoy il ſera propre à l'appetit ſanſible, qui convient aus ſeuls animaus, principalemant à l'androit qui cauſe les affeccions, ioye, triſteſſe,& autres. Car on ne cuydera iamais, q̃ le Ris ſoit de l'inorganique antandemant (combien qu'il et approprié à l'homme, tout ainſi que le Ris)s'il ne peut ſeulemant etre reduit à l'intelligeance ſanſible: d'autant que bien ſouvant il contrarie à la volõté. Doncques nous affirmerõs,que la principale occaſion du Ris, et contenuë ſous le deſir, qui ſans attouchemant ſuit l'imaginacion, & agite evidammant le cœur,l'incitant à diverſes affeccions.

Que le Ris provient d'vne affeccion du cœur, & nompas du cerveau.

CHAP. IX.

CY-deuãt nous tachions de prouver,que la puiſſance de rire meritoit, etre miſe antre les paſſions du cœur: mais nous le cõfirmerõs mieus

par les raisons qui s'ansuivet. Premieremant, de ce qu'on la pourroit loger dessous rejouïssance, vù qu'elle l'ansuit ou accompagne. Car on ne void pas rire le triste & deplaisant: comme si le Ris etoit vn' espece de ioye. Vn autre argumant plus vrgeant et, que du Ris on sant bie͂ fort le cœur emeù: chose propre aus affeccions.

On peut aussi alleguer la maniere de parler vulgaire, qui sert maintefois de probacion vray-samblable an choses de grand' importance: ayant autorité pour l'ancienne observacion, venuë de main an main iusques à notre tãs, prise des plus savãs, qui premiers ont instruit les peuples, fassonnans leur langage, & l'accordans à vn sans naturel, qui et dimy-sauoir. ° Car il faut bien croire, que le populaire et appris ordinairemant des jans doctes, par la mutuëlle conversacion: & qu'il an retie͂t prou de choses, qu'on ne daigne mettre par ecrit, les voyant deja publiees. Or on dit vulgairemant, il rit de bon cœur, & nompas de bon cerveau, denotant le lieu d'où procede l'affeccion

° Il y a sauoir naturel, qui ne s'apprand aus ecoles: mais de cõmune conuersacion auec les sauans.

l'affeccion risoire. Toutes ces raisons preuuet bien, que le Ris ne prouient pas d'alheurs. Quelqu'vn (par-auanture) nous objectera. Et quoy? au commancemant de ce livre, vous avez moutré, que le ridicule n'aura point d'efficace, si on ne le cognoit. Dont il s'ansuit, que le cœur n'an et pas le premier touché. Car la matiere du Ris, et plus-tot apperceuë des sans exterieurs, qu'elle viene à notre cognoissance: depuis ell'et ressuë au cœur. Or vne telle notice et de l'office du cerveau. Parquoy nous dirons, qu'il sant premier l'affeccion, & cause l'emociō du Ris (vù maimemant qu'il ha tous mouvemans, par le moyen des ners, à son commandemant) & qu'apres luy le cœur an et touché: dequoy il s'ejouït: nompas qu'il s'an avise devāt tous les autres, comme de sa passion propre. C'et le doute qu'on pourroit amener: auquel nous repondrōs soudain, que toutes affeccions doivet etre connuës: ce neātmoins il [p] conste qu'elles sont propres au cœur, & nō-pas au cerveau, qui n'an et rien emù.

Obieďtion.

Reponse.

p Il conste: c'et par l'avis de tous philosophes & Medecins

Et commant ? ne faut-il pas counoitre l'injure, avant que le cœur ſe meuve à courrous ? Les ſans apperſoivet premieremant leurs objets, qui de là couret ſolliciter les facultés qui ſont an diuerſes parties : comme au cœur la courrouceuſe, la ioyeuſe, la triſte, & ſamblables. Car l'objet emeut la puiſſance. Il et vray que tout aborde au cerveau, qui et le premier & commũ ſantimant: mais les objets des facultés preſidãtes au cœur, ſe tranſportet au cœur ſoudain an vn momãt. Nous ne rions iamais, ſans counoitre le fait, ou le dit : & nous ne le cognoiſſons plus-toſt, que ne nous mettions à rire: tant et vite [q] le conſantemant des parties de notre cors. Donques l'accion du cerueau apperceuant telles choſes, n'et que cognoiſſance commune, vù qu'il ne prand le ridicule pour ridicule: ce qu'appartient plus propremant au cœur. Ainſi la joye n'et du cerveau, bien qu'il reſſoiue avant toute autre ce qui la peut exciter. mais il n'an et rien emeù, parce qu'il ne le comprand d'antree, ne de

Objectum movet potentiam, dit le Philoſophe.

q C'et comme les roues d'vn orloge, qui vont toutes anſamble, mais diuerſemant, & toutes d'vn premier qui meut le reſte.

ſoy-maime,comme rejouïſſant.Ie dis (d'antree &de ſoy-maime) ſignifiant, que quelque tams apres il le peut diceꝛner, & counoitre pour tel, quand il ſant le cœur s'emouvoir. Car de-là il apprand, que ce à quoy il a donné paſſage,ſans an avoir autremant counoiſſance, et cas rejouïſſant. Que le cerveau ſoit le dernier counoiſſant, il et aiſé à prouver,maimes de ce qu'on n'y aſſied point jugemant, [r] ains que le cœur ſoit meu d'affeccion. Car la matiere des paſſions,coule ſeulemant à travers les inſtrumans du cerveau, comme par ſes tuyaus, & penetre ſi vite au cœur, que l'autre an peut etre ignorant,& ne s'an aviſer, avant que l'affeccion & le mouvemãt du cœur ayet commancemant. L'emocion ja faite, ne peut etre incounuë au cerveau: qui des-lors commance à diſcourir,s'il et raiſonnable que le cœur ſoit ainſi emù. S'il luy ſamble hõnete, il vſe de conſantemant, & y ha part: ſinon,il conſelhe d'arreter ce mouvemant. A cette ſüaſion quelquefois le cœur flechit,& appaiſe l'affeccion, o-

[r] Ains,c'et à dire plus toſt que. Auſſi les ſãs exterieurs, qui ſe rãdet au ſans cõmũ,ne ſont que tuyaus, donnans paſſage à l'eſpece des objets.

beïſſant de faſſon politique. D'autres fois il n'y ha raiſon qui le puiſſe tenir d'etre ravy & tranſporté d'affeccion brutale: bien ſouvant tant violante, qu'elle contraint la volonté d'y venir quant & quant. Cela provient de la grand' vehemance de noz affeccions, & de l'etroite alliance des puiſſances de l'ame: tellemant qu'on dit volontiers, que les premiers [f] mouvemans ne ſont au pouvoir de l'homme. Or quand la raiſon ſe void deſobeye (ſi ne veut conſantir au cœur) elle cõmande an maitreſſe à vne des autres puiſſances, qu'elle n'ait à ſuivre tels mouvemans. C'et la faculté motrice, qui la ſert an eſclaue, & ne contredit onq à ſes commandemans.

f Les premiers mouvemans, ſont d'vne ſurpriſe, quand l'obiet et vehemant & ſoudain.

Par ces raiſons & examples nous avons aſſés declaré, que le Ris doit naitre d'vne affecciõ propre au cœur: ia-ſoit que l'eſpece des ridicules, de prime [t] face touche le ſans commun. On ne peut inferer de-là, que l'ouvroir de ſa faculté ſoit dedans le cerveau: ce que no⁹ pourrõs ancor mieus faire antãdre, par vne choſe fort ſam-

t De prime face, ou d'vn premier rancontre, ſuivãt ce qu'a eté dit.

blable:c'et an l'ouvrage d'vn des autres pouvoirs. Il et tenu pour certain, que le principal & propre office du foye, et de faire le sang : à quoy il ne ſait avênir, ſans que d'alheurs luy ſoit apportee matiere convenable à ſon metier. car ne bougeant d'vn lieu, il ne la peut aller querir. Pource nature ha poſé des tuyaus, par lequels y et conduit le chyle de l'eſtomac: ce ſont les veines meſaraïques. Or ſi quelqu'vn meu de cela, vouloit attribuër la ſanguificacion aus veines, pour autant qu'elles ſont premieres à recevoir la matiere du ſang, ne trouveroit-on pas cela etrãge ? C'et ancores plus, de balher au cerueau les affecions peculieres du cœur. car les meſaraqueïs veines peuvet au moins taindre groſſieremant le chyle an ſanguine couleur. & par avãture toutes les veines du cors ont appris de nature à ſanguifier, toutesfois le foye y avient mieus. Mais le cerveau reſſoit la matiere du Ris, ſans an etre emù, & ſans la trãſmuer ou changer. car de la maime ſorte que luy et preſantee,

u L'auteur ha depuis ſuiuy cette opinion, & an ha fait vn Paradoxe en ſa premiere Decade. Mais il ha biẽ de plus fors argumans que celuy-cy.

à vn instant elle parvient tout droit au cœur. Il n'y ha donq raison qui valhe, à prouver le cerveau etre premier qui appersoit les ridicules. Mais pour revenir à ce qui ha eté demoutré, le faisant servir & antretenir au present discours, nous cócluons qu'il y ha deus causes de toute affeccion: c'et l'objet porté au cœur parmy les organes du sans, tout ainsi que par des tuyans: et le cœur maime, de la force duquel ysset tous ces mouvemans, & y sont comme an leur sujet. Ce qu'et dit an general de toutes passions, il doit particulieremãt etre accommodé à l'affeccion qui fait rire. car elle ha ses propres objets, dont le cœur et emù. Ce n'et pas la simple liesse, comme an joye: ne la chose seulemant annuyeuse, comme an tristesse: ains ce qu'on dit propremant, ridicule. Cecy n'a besoin d'autre probacion: & ne faut plus qu'aviser, si telle affeccion sera espece de joye (comme an passant nous auons dit au commãcemant du chapitre) ou si elle tiendra son ranc à part des autres.

Au chap. 6.

Que l'affeccion mouvante à rire, n'et simplemant de joye.

CHAP. X.

NOttre propos commãce à antamer ce qui et le pl⁹ vtile, touchãt au melheur de l'affaire. Le passé nous ha anseigné, quels sont les ridicules, [x] prouoquãs an l'ame certaine faculté, qui et ouvriere du Ris. Nous avõns aussi dit, qu'elle sied au cœur cõme les autres passions. Il ne reste plus que de sauoir que c'et, & commant il la faut nommer. Ie ne doute point, qu'elle ne soit vne de celles que nous avons mancionnees, joye, tristesse, espoir, crainte, amitié, hayne, courrous, pitié, vergogne, effrontemant, zele, anvie, ou malice: car les voila toutes. ou qu'elle ne soit comprise dessous l'vne d'icelles, ou qu'elle tiene de plusieurs. Elle n'et pas simplemant joye, comme nous deduirons apres: tou tefois ell' an approche mieus, que de nulle autre. Car on ne rid point de tristesse, espoir, crainte, amitié, &c. ains les choses facecieuses, qui samblet

x Prouoquer signifie emouvoir, exciter & comme aguilhoner. Ainsi nous disons que les obiets emeuvet la puissance.

joyeuses, plaisantes & aggreables soint vuës, soint ouïes, an rejouïssant nous font rire. Tellemant que l'affeccion risifique, pourroit biẽ etre espece de joye: maimes on diroit que c'et tout-vne, puis que la matiere et tãt sãblable. Mais voyant que sans rire on peut etre joyeus, & le rieur ne peut etre sans joye, il faut que ce soint affeccions diverses, ou que l'vne s'etande plus que l'autre. Qu'elles soint cõtraires, il et impossible, puis que leurs euvres sont conformes. Il vaut mieus confesser, que joye ha plus grande etandue: & que l'objet ou matiere des deus, auec l'emocion faite au cœur, sont samblables quant au geãre: mais au particulier, la chacune a son objet & propre mouvemant: ce qu'on antandra facilemant, si nous les comparons ansamble. L'objet ou matiere de la rejouïssance, et chose serieuse qui apporte plaisir, gain, proufit, commodité, ou autre vray contantemant. La matiere de l'affeccion faisant rire, n'et que follatre, badine, vaine, & souvant mansongere, d'affaires de nulle im-

y Ioye ha plus grande etandue: car elle contiẽt sous soy le Ris, & il faut que le contenant soit plus grãd que le contenu.

portance. Qui voudra de pres aviser, il y verra cette differance: au reste, ils sont quelquefois tant mélez & confus, qu'an vn maime objet, seront les deus matieres, sans qu'on les puisse discerner, sinon du rejouir plus ou moins serieus. De là on peut aussi cõprandre leur grand affinité, puis que ils differet tant seulemant an ce, que joye et d'vn affaire plus serieus & grave, le Ris d'vn plus leger & vain. Tellemant que nous pourrons ordonner deus sortes de rejouïssance, pour randre plus aisé nottre discours: l'vne sera de chose serieuse, l'effait de laquelle et nommé joye, comme l'affeccion: & l'autre de follatrerie, d'où viẽt le Ris. Cette-cy n'ha point de nom propre, l'autre et simple rejouïssance, qui ha grande modestie an tous ses mouvemans: car la follatre et dissoluë, debauchee, & lasciue. Tellemãt que, outre la differance des objets, il y ha ancor diuersité aus emocions du cœur: & an cela particulieremant sont dissamblables ces deus affeccions, comme nous auons dit. Aussi puis que le

z Elle et dissoluë & immodeste au Ris cachin, duquel souvãt ne peuuet abstenir les pl^9 sages & attrapés.

Ris et emeu de chose laide, il ne provient de pure joye, ains ha quelque peu de tristesse: de sorte qu'il suit deus contraires, l'vn à l'autre superieur, quant à leur efficace. Pour faire mieus antandre mon opinion, fondemant de tout ce discours, il faudra à-part declarer ce que fait la simple joye, ce qu'avient par la tristesse, & finalemãt les effais de la risifique puissance, laquelle nous cuidons participer des deus. car les simples doivet etre epluchés, avant que leur [a] melange & cõfusion.

[a] C'et l'ordre de doctrine, que l'on appelle Cõpositoire.

Ce qui avient de la joye particulieremant.

CHAP. XI.

AN la vraye & simple joye, le cœur frappé de ce qui luy samble aggreable, s'elargit souëfvemant, comme pour ambrasser l'objet presanté. An cette dilation, il ne se peut tenir d'epandre beaucoup de sang, & ancor plus d'espris: d'où viennet au visage les signes evidans de la rejouïssance: c'et [b] vne chere ouuerte, le frõt

[b] Signes de joye represantés au visage.

poly,cler & tandu, les yeus etincelãs, les ioues rougissantes, auec quelque retiremant des laivres applaties. To' ces accidans temoignet bié, que grãde quantité d'espris couret an haut, & retenus de la peau sont cause de ce changemant. Car c'et le propre du cœur emû, de poser [c] an la face quelque marque de son affeccion. Les yeus replãdissans luyset de tous coutés, etincellet & iettet feu comme diamans,pour etre pleins de tãt d'espris qui montet an ce lieu. Le visage s'etand,s'anfle,& amboutit,devenant mieus coulouré des vapeurs sanguines & de l'amas des espris,que la peau y arrete. car si n'etoit l'epesseur de la peau qui les ampeche de soudain passer outre, ils seroint bié-tost dissipés, & ne causeroint ces effets. La maime raison demoutre, pourquoy le front et plus tandu, cler & poly. Brief tout le visage ambellit aus joyeus & contans,pour certaine lueur & aggreable vivacité,que y randet les espris voltigeans dans sa peau. La bouche et vn peu retiree, fassonnant aus deus

[c] La face et cõme l'indice,ou le tableau d'vn orloge, qui demoutre le movemãt interieur des roues.

iouës certains petis iolis creus, qu'on nomme d Gelasins: & c'et d'vne contraccion, que les muscles anduret par la replecion, etant le visage ramply des espris & vapeurs sanguines, qui s'y amasset quand le cœur se dilate. Car le cœur elargy, ne les peut retenir: ou de son gré il les anvoye au dehors, bie-nveigner l'objet aggreable. Mais il et pl⁹ vray-samblable, e que le cœur ne les peut arreter, à cause de son ouverture trop grande, vù qu'il n'vse pas de raison: autremant, il panseroit mieus au salut de la vie, & ne permettroit onques à son grand prejudice, tel gast & depâse d'espris, qu'il convient andurer à ceus qui de joye se meuret. Car la force du cœur s'abbat de telle prodigalité, quand s'epanouissant trop, il n'an peut retenir pour sa provision. Dont Galen disoit,
„ La vertu des animaus ne sort pas de
„ si grand violance ou ardeur par la
„ joye, comme par le courrous: ains au
„ contraire, si elle ha eu au-parauant
„ quelque viuacité, pour lors elle se

d Gelasin, de mot à mot signifie riãt. On surnõme de maime les dans de deuant, parce qu'elles se moustret an riãt.

e Il et plus vray-samblable certainemant, car si c'etoit pour aller audevãt, le cœur ne seroit seulemant vne partie, ains vn animal raisonnable & ciuil.

Liu. 2. des caus. des sympt. ch. 5.

„ perd du tout : vù que lachee d'vne
„ extreme liesse, abandonnãt le cœur
„ elle se dissipe & evanouït. Pource
„ (dit-il) quelques vns trop pusillani-
„ mes, & de peu de courage, sõt mors
„ de grande rejouïssance. Luy maime
interprete ce defaut de courage, an
„ autre lieu, disant. Aucuns meuret
„ de foiblesse & evanouïssemãt, pro-
„ cedant de la bouche de l'estomac
„ malade : les autres d'apre douleur,
„ d'etrange peur, ou plaisir excessif.
„ Car l'ame et aisemãt dissipee, an ceus
„ qui n'ont pas grand vigueur, & qui
„ etans ignorans ne savet resister,
„ mitiguer & derõpre les vehemãtes
„ affecciõs de l'esprit. De tels person-
„ nages aucũs meuret de tristesse, mais
„ non-pas tout soudain, comme des
„ autres choses. Le magnanime n'et
„ iamais accablé d'annuy, ou autre
„ trouble d'esprit plus fort que la tri-
„ stesse : pource qu'il ha les forces de sõ
„ ame, puissantes & assurees, & ses pas-
„ sions n'ont grande vehemance, &c.
La fasson du cœur importe de beau-

Liu. 5. des lieus afflig. chap. 1.

coup an ce fait. car le cœur rare, lache & fort ample, n'et pas si convenable à retenir ses espris, quād il y ha du trouble. dont il avient, que ceus qui l'ont tel, sont volontiers coüars. Au cōtraire, les hardis & valhans ont le cœur petit, epais, nerueus, serré & amassé, qui facilemāt contregarde anfermés ses espris. Tels sont le chien, le lion, & autres animaus courageus. C'et l'opinion d'Aristote qui dit: Les bestes peureuses, sont celles qui ont grand cœur: les hardies & assurees, qui l'ont mediocre ou petit. Car l'affeccion q̄ par accidāt viēt de crainte, et naturellemant au cœur enorme: vù qu'il, pour sa grādeur, n'aassés de [f] chaleur & ce peu devient froid an si ample vaisseau. Il et donc vray-samblable, que tels furet les cœurs de ceus qu'on affirme, etre mors d'vne soudaine & inopinee joye: comme ecrit Pline de Chilon Lacedemonien, qui mourut de liesse, voyant venir son fis des Olympiques jeus, où il auoit triomphé. Sophocle & Denys le tyran de Sicile, moururet aussi de joye, ayans ouy

Liu. 3. des part. des animaus. ch. 4.

f Il faut supposer, que la chaleur naturelle soit petite, comme aus animaus melācoliqs. Car l'hōme qui ha fort grand chaleur naturelle tempereee, ha aussi plus grād cœur que autre animal de sa talhe.

Liu. 7. cha. 32. & 53.

nouvelles de leur victoire an tragedies. Vne mere voyant ſon fis apres la batalhe de Cannes, revenir ſain, cõtre le faus rapport qu'on luy an auoit fait, expira de grand joye. De nottre tams, la Iugeſſe de Vic-fezenſac, an la conté d'Armagnac, agee de ſoixante ans, à laquelle on auoit dit (pour la retirer de quelque companie) que ſa filhe ſe mouroit, etãt arriuee, & la trouvant ſaine & galharde, mourut ſoudain. On dit auſſi que Polycrite, noble fame, treſpaſſa d'vn plaiſir inopiné: & Phillipide faiſeur de comedies, pour avoir outre ſon pretãdu, gagné le pris an vn jeu poëtique. Aule Gelle raconte, qu'vn nommé Diagore, randit l'ame deuant les yeus, & és mains de ſes fis, ayant trois iouvãceaus, l'vn pugil, l'autre pancratiaſte, & le dernier luyteur, les voyant tous trois victorieus, & etre couronnés vn maime iour Olympique. Le grand Valere ecrit, que deus fames moururet, la chacune ayant vù ſon fis contre toute eſperance, revenir ſauf d'vne batalhe. Mais il n'et pas fort admirable, qu'on perde

Li.3.cha.6

Li.9.ch.13.

la vie pour vn samblable cōtantemāt, puis qu'on void tous les jours d'vne assés petite liesse evanouïr sans fort [g] delicas: car cet evanouïr et vne demy-mort. Ie panse auoir suffisammāt prouvé, q̄ par la joye on dissipe grand' quantité d'espris & du sang plus sutil, qui font au visage moutrer l'affeccion du cœur. Si on demāde, d'où proviēt tel accord: nous repondrons, que c'et de la mollesse, rarité ou delicatesse du visage, qui souffre aisemant toute mutacion: auec ce qu'il ha grand diversité de parties, esquelles se font divers changemans: & pource les indices & marques de l'affeccion, y sont plus apparantes qu'alheurs. I'accorde bien q̄ les espris verset de tous coutés parmy le cors: mais la plus grand' partie mōte à la face par sa legiereté. Là retenus quelque tams de la peau, ils l'amboutisset, retiret joliemāt les laivres, font les yeus etincelās, les jouës rougissantes, & autres accidans qui represantet evidammant la joye.

g C'et delicatesse et mollesse propremāt, dont les fames y sōt beaucoup plus subiettes que les hommes.

Ce qui

Ce qui a'vient de la tristesse particulieremant.

CHAP. XII.

Tout le contraire de ce que nous avons deduit provenir de la joye, sinifie tristesse: laquelle chasse les espris, & les amasse au dedans, là où se retiret aussi ceus qui etoint epars aus yeus, & par tout le visage. Dont il avient, que le visage [h] s'ettressit & retire (côme s'il s'anfuyoit) & devient pale: le nes samble alongir, la bouche et avâcee des laivres qui angrossisset, s'anflet, & ravalet, à cause de l'absance des matieres qui râplissoit les muscles, lequels aiancet, & tienet les laivres an leur point. Le front et tout ridé, le sourcil pesant, gros & epais, par la maime raison. Les yeus abbatus & tenebreus, ont perdu leur lueur & gaye vivacité, demeurans fermes & arretés d'vne grande pesanteur, ayans perdu ce qui les randoit [i] luisans & remüans. Ce changemant et cause de la retraite des espris vers le cœur, où ils s'amasset comme pour le recô-

h Sines de tristesse, imprimés au visage.

i Ce sont les espris & la chaleur naturelle, qui randet le cors fretilhant, côme en l'embompoint.

forter & aſſurer : ou plus-tot ils ont an dedain & horreur, haïſſet & fuyet l'occaſion de l'annuy. Et pour-ce tout ainſi que de la joye, pluſieurs meuret ſoudain d'vne grand' marriſſon, quād leur [k] amette, de ſoy-maime debile, preſſee de forte paſſion, et à vn coup etainte & ſuffoquee . car l'extinction propremant ditte, imite le naturel de cette affeccion, provenante de froid: la ſuffocation vient de l'affluance du ſang, qui recourt au principe de vie. Ces deus manieres de mouvemant ſe treuvet aucunemant an la joye, auſſi biē qu'an la triſteſſe: car la chaleur naturelle pour etre antretenuë, ha beſoin de toujours prandre & randre l'air, duquel iouyt le cœur, ores s'elargiſſant, ores ſe retirant. Si le cœur et par trop dilaté, il ne ſe peut retraiſſir à tams: dont il garde longuemāt ſon epeſſe fumee, laquelle etouffe la chaleur. Quand il ſe ſerre outre meſure, il ne peut aſſés tot ſe reouvrir pour attirer le frais, & ainſi la chaleur s'etaind. Car il ne ſuffit pas de ietter l'echauffé, ou de prandre le frais, il faut

[k] Amette, diminutif d'ame, cō-me on dit an Latin Animula, pour ſignifier ſa delicateſſe & foibleſſe,

aussi que ces deus accions succedet l'vne à l'autre. Si l'vne occupe trop de tams, il s'an ansuit evanouïssemant: & si ancor d'avantage, la mort. A ces effais de joye & de tristesse, aide beaucoup la substãce du cœur. car le cœur mol, tandre & lache, quand survient vn grand plaisir, il s'ouvre demesuremant, parce qu'il praite facilemant. & tel syncopise plutot de la ioye, d'vn bain, ou de l'air chaud. Au contraire le cœur bien dur et amassé, evanouïra moins de liesse. mais de facherie prõptemant. Car la dureté (maimemant jointe à pesanteur) resiste au lacher, & favorise à l'excessif retraindre.

An quoy con'vienet la liesse & le Ris.
CHAP. XIII.

LEs effais de joye & de tristesse sont bien tant evidãs, qu'ils n'ont besoin que d'etre recités, sans autre preuve. Aussi nous n'avons eu peine, qu'à randre les raisons de leurs principaus accidans: qui sont les notes de ces affeccions, marquees au visage.

Maintenant il faut ſavoir, commant le Ris et formé : quel propre mouvemant il ha, repondant à ſon propre objet: qu'et ce qu'il tient de lieſſe, & quoy de triſteſſe: s'il et vray qu'il participe des deus, comme nous avons predit. Quant au changemant de la face, le Ris [1] exprime mieus les trais de joyeuſeté, que la ioye maime: tellemãt qu'on pourroit dire, qu'il moutre plus grand' affecciõ & ſine de cõtantemant, qne ne fait pas la ſimple joye. Car il ne retire pas tant ſeulemãt la bouche, ains decouvre les dans, & fait ouvrir la gorge: elargit, anfle & rougit extrememant la face, profondant les Gelaſins (qui ſont les creus des jouës) bien autremãt que la joye: & rãplit ſi fort les yeus d'eſpris, qu'ils etincellet parfaitemant, & an pleuret. Dequoy nous pouvons comprandre, que par le Ris le cœur et fort emù, beaucoup plus qu'an lieſſe, & toutefois de la maime faſſon. On le ſant treſ-evidãmant debattre an riant: & q̃ ce ſoit an s'elargiſſant, comme par la joye, les effais ſamblables le temo-

[1] Car les accidans du Ris ſont plus notables & vehemans.

gnet assés:car tous procedet des espris &vapeurs sanguines, qui du cœur montet au visage. La grãdeur des accidans, qui s'an ansuivet, moutre bien manifestemant, que l'agitacion et fort vite & vehemante, puis que outre les dessu-dis (qui sont plus insignes au Ris, que an la joye) le Ris an ha de peculiers à soy, excités de grãd' violance: comme la vois antrerõpuë, la poitrine agitee, les muscles du vantre extrememant tandus: les bras, iãbes, & tout le cors demenés, secous, & tampetés, avec autres effais etranges, que nous reciterons apres. Si dõc l'ouverture du cœur par le Ris et si notable, qu'il y ha demesuree perte d'espris, commant ne meurt-on plus du Ris, que d'vne soudaine liesse? A la moindre risee on consume plus d'espris, que an la plus grand' rejouïssance: s'il et ainsi, que les indices [m] marqués au visage, qui signifiet & l'vn & l'autre, prouienet du cœur elargy, d'où sort leur cause materielle. Mais quoy? ceus qui meuret de joye perdet tous leurs espris, ce neãtmoins on ne

Obiection.

m S'il y ha plus d'elargissemant il y ha plus grand perte d'espris. dõt il s'ansuiura qu'õ mourra plustost de rire q̃ de la simple joye.

les void pas rire. Il n'y ha pas faute de matiere, qui puisse imprimer an la face les grans characteres du Ris. Donques si on ne meurt de rire longuemant, & ceus qui meuret de plaisir ne vienet pas à rire, combien que leur cœur se dilate an toute extremité, & perd tous ses espris: il faut qu'il auiẽne autre chose pour emouvoir le Ris, outre ces deus occasions: lequelles etant seules, font plutost randre l'ame qu'vne risee. Cecy no⁹ guidera à l'autre differãce, laquelle separe l'essance du Ris, de la joye pure & simple. La premiere et de l'objet, comme nous avons demoutré: la segonde sera du mouvemant, qui ansuit la diversité des matieres, & et tant propre au Ris, que ie l'estime la principale antre ses differances. Il nait de deus contraires, dequels l'vn ampesche l'autre d'etre excessif, & font [n] cause que l'on ne meurt facilemãt du Ris. Mais ce propos merite biẽ d'etre mieus anfoncé, à cause de sa difficulté: ce que nous reservons au chapitre suivant.

m Pourquoy on ne meurt facilemant du Ris.

Que le Ris et fait de contraires mouvemans, ampruntés de joye & de tristesse.

CHAP. XIIII.

L'Affeccion du Ris, comme nous avons remoutré, provient d'vne liesse vaine & follatre: dequoy nous avons conclu, que le cœur et emù des choses ridicules, d'vn autre mouvemant qu'an la vraye & simple joye. Car an cette-cy, il n'y ha qu'vn dilater, auec grande perte d'espris: an la risee, ce mouvemant et retenu d'vn autre, lequel ampeche que tous les espris ne se vuidet incontinant. Ces deus mouvemans ansamble, feront celuy que nous voulõs etre la propre differance du Ris: pource que etant ioint aus condicions de sa matiere, & aus accidans, il parfait son essance. Il faut bien que ce mouvemant soit cõposé, puis qu'il procede de double affeccion, ° tout ainsi que la cause an et double. Car la chose ridicule nous donne plaisir & tristesse: plaisir, de ce qu'on la trouve indigne de pitié, &

n Il faut bien que l'affeccion soit double ou melee, tout ainsi que son obiet.

qu'il n'y ha point de dommage, ne mal qu'on estime d'importance. Dõt le cœur s'an rejouït, & s'elargit comme an la vraye joye. Il y ha aussi de la tristesse, pour ce que tout ridicule provient de laideur & messeance: le cœur marry de telle vilainie, comme santãt douleur, s'etressit & resserre. Ce deplaisir et fort leger: car nous ne sommes gueres faches de ce qu'aviẽt aus autres, quand l'occasion et petite. La joye que nous avons, sachans qu'il n'y ha dequoy plaindre (sinon d'vne fausse apparance) ha plus de force au cœur, que n'a la legiere tristesse. Si cela maimes, ou moindre cas nous auenoit, nous an serions beaucoup plus marris, & pourtant ne saurions pas rire (car il faut que au Ris, le plaisir surmonte la tristesse) mais pour vn autre nous an soucions moins. Voila commant le Ris et fait, de la cõtrarieté ou debat de [p] deus affeccions, tenant le milieu antre joye & tristesse, qui peuvet de leur extremité faire perdre la vie. Le Ris dõc peut etre dit, vne fausse liesse, auec faus deplaisir, cõme par-

[p] La chacune de ces deus passiõs ioye & tristesse à-part etans extremes font perdre la vie.

ticipant de deus,&ne retenant le naïf [q] ne de l'vn,ne de l'autre. De cela il recree l'homme, luy etant donné pour grande volupté: parce qu'il et loing des extremes, & nature se plait an mediocrité. Pour cela maime on ne meurt pas [r] de rire. car il n'y ha pas tel elargissemant au Ris, que an l'extreme liesse (ne par consequant, telle perte d'espris) parce qu'il et surpris tout soudain de l'etraississemant. Ces emocions contraires, qui asseuret le cœur de la foiblesse & dissipaciõ trop grande, succedet promptemant l'vne à l'autre: & s'antretienet an cet etat, autãt que dure la matiere du Ris, soit dit, soit fait, soit pansee. ainsi le rire cõtinue. Nottre sans ne distingue pas ces mouvemans contraires, pource qu'ils s'antresuivet d'vne telle vitesse, qu'on ne les peut comprãdre que par seule raison: de laquelle aussi nous apprenons, [s] que le Ris dure tant, que l'objet presanté ha ses deus cõdiciõs: & cesse, quãd ce qui etoit au premier ridicule, change de qualité. Car si la laideur passe, & il nous an reste quel-

[q] L'ho[mme] et le plus tamperé de te[us] animaus & cõme au milieu de toutes extremités. dont aussi il falhoit, qu'il s'emut seul d'vne passiõ lointaine de toutes extremités.

[r] Il dit ceci comme an passant, ou cõme chose plus vulgaire. Car à la fin du troisieme liure il moutrera q̃ quelques vns an soit mors.

[s] La raison nous apprãd que deus cõtraires mouvemans ne peuver etre fais ansãble: ains il faut que l'vn cesse auant que l'autre commance.

que compaſſion, le cœur n'aura plus que le mouvemant appartenant au deul, qui et la ſeule contraccion.

Il faut maintenant voir commant le cœur ſe meut, & fait de ſon mouvemant les cas ſi etranges que nous voyons au Ris. Ce ſera le commancemant de l'explicacion des cauſes que nous allons cherchant.

De quel mouvemant le cœur ſe meut au Ris.

CHAP. XV.

NOus avons rompu la nois, comme on dit an proverbe: nous attaignons le noyau, etans ſur le traitté du plus beau de nottre matiere. Nous avons declaré tout ce qui precede l'acte du Ris: c'et la matiere ridicule, portee au cœur par les tuyaus des sãs, & qui premier le touche: lequel emù d'icelle, et agité alternativemãt de cõtraires & ſoudains mouvemãs. Maintenãt il faut dire ce qui an provient, cõmant nous an rions, quels inſtrumans formet le Ris, qui et la cauſe de

tous ces accidans, maimes du changemant an la face, plus grand que par les autres affecciõs. Car toutes y ont leur marque. la peur & la tristesse vne paleur: le courrous, la joye, & la hõte, vne rougeur: & ainsi des autres. Le Ris l'ha si euidante, qu'on ne la peut dissimuler, tant pour la grandeur notable des indices, que par la vehemance de son emocion. Mais venons à l'occasion. Quand vn objet plaisant de facecie, & triste de laideur, à vn instant se presante, le cœur se meut fort vite & inegalemãt: pource qu'il veut ansamble faire deus mouvemans cõtraires, celuy de joye particulieremãt, & l'autre de tristesse. Le chacun et court, pour etre soudain rompu de son contraire, qui luy couppe chemin: toutefois la dilatacion passe la contraction, comme an tout ridicule y ha plus de plaisir, que d'annuy. L'vn suit l'autre autant de pres, qu'il et possible au cœur se remuër soudain. & pour autãt qu'à peine ils se veulet attandre, ains se debattet qui ira le plus vite, ou qui sera maitre du lieu, an pri-

Il se rõpet reciproquemant & se melet ansãble, comme au melange des elemãs, par maniere de dire.

vant ſon adverſaire (dont il avient, qu'ils ſe confondet anſamble) on ne les ſauroit dicerner, ſi la raiſon n'y mettoit diſtinction. Car deus contraires ne peuvet etre anſamble, an tams & lieu, retenans leurs forces & qualités antieres. Quant au ſans, il n'y apperſoit qu'vn grand ebranlemant qui pourmeine le cœur. Il ne peut auſſi voir l'emocion du Pericarde, qui et agité outre ſa coutume. C'et l'etuy ou couverture du cœur, qui l'antourne de tous coutés, ſans le preſſer; ou luy etre adherant: ſi ample & ſi large, que le cœur ſe remuë à ſon aiſe dedãs, faiſant ſon ordinaire ſyſtole[n] & diaſtole. Mais quand il et fort emù, il ne peut epargner ſon etuy, qu'il ne ſoit battu & agité de maimes, cõme il et vrayſamblable. Qui le voudra eprouver, il ne faut que ouvrir la poitrine à vne beſte viue. là on pourra ſoudain voir, commant il ſe travalhe. Car ce n'et pas le cœur, qui premier ſe preſãte aus yeus: il et caché dedãs ſon pericarde, [x] lequel ſeul nous voyõs pour lors ſe mouvoir, ebranlé du dedans.

n Siſtole et le reſſerremant, diaſtole la dilatation du cœur, tout ainſi que aus pous des arteres.

x Pericarde vaut autant à dire, que autour le cœur, c'et ſon etuy ou capſule & boite.

Paravanture aussi, que naturellemant & sans contrainte, le cœur & sa boitelette võt ainsi: mais la vuë n'an peut juger. Nous comprenons seulemant par raison & discours, que le cœur ha son pericarde assés ample, sans luy etre attaché, afin qu'il s'y remuë dedás an pleine liberté. quãd il et fort emù, comme an la baite à qui on ouure la poitrine, tout et an branle. [y] N'et-il pas raisonnable, qu'il an avienne autant d'vne affeccion, qui ttouble le mouvemant du cœur, d'vne contrarieté que cause le Ris? Donques le pericarde sera mù & secous, d'vn mouvemant du cœur inegal & frequant. Voila d'où commance tout le trouble qu'õ voit an la risee: c'et, du cœur debauché & sautelant, qui comme chef fait santir aus autres parties sa follatre passion.

y Tout et an branle, sauoir et le cœur & sõ etuy.

Commant le diaphragme et ebrãlé par le Ris.
CHAP. XVI.

LE pericarde mù du cœur, tire le diaphragme, où il et attaché d'vne

grande largeur aus hommes, bien autremant qu'aus [z] betes, comme on voit par l'anatonie. Et c'et (à mon avis) la raison pourquoy le seul homme et risible, au moins l'vne des principales. Il et donc tres-facile au cœur de forcer le diaphragme, & le contraindre à son affeccion, puis qu'il luy et tant conjoint par le moyen du pericarde. Ce diaphragme et l'instrumát de la respiration libre, qui iamais ne cesse, non-pas maimes quand les autres se reposet. Sa matiere, figure & situacion demoutret, commbien il et cõvenable & promt aus mouvemans: dont facilemant il se laisse tirer, consant & obeït au cœur. Aussi cela etoit necessaire au cœur, qu'il ne fut lié si fort à aucune partie, sinon que lache & suspanduë, accommodee au mouvemant, & qui pretat aisemant, pour n'ampecher ou retenir le cœur tant soit peu, an ces grãs troubles & mouvemans. Nature ha bien mis la raison au dessus, qui commande aus passiõs: toutesfois ell'ha voulu, que le cœur n'eut aucune contrainte dans la poi-

z Principal instrumant du Rìs, duquel sont frustrés les autres animaus: d'autant qu'ils n'an auoint besoin, etãs aussi frustrés de la faculté risifique.

trine. Il falloit donques le mettre an liberté, ou l'attacher à d'autres parties qui peusset vitemant suivre son mouvemant, quand besoin an seroit. A quoy elle ha bien pro vu, fassonnāt le diaphragme de fasson qu'il se meut au plaisir du cœur, mais non-pas de maime sorte. Pour mieus attandre ce point, il faut savoir l'vsage du diaphragme, lequel nous apprādrõs des manieres & especes de la respiracion. Galē an met deus: l'vne et l'inspiraciō & expiratiō libres, ou sās effort: & l'autre et violante. La violāte proviēt des muscles antrecoutaus (dequels les internes expiret, & les exterieurs inspiret) auec autres ordonnés pour la poitrine, & le vantre inferieur. L'aisee inspiraciō et causee du seul diaphragme, qui peut assés elargir la poitrine pour recevoir de l'air, quand il n'an et grande necessité. La facile expiraciō n'ha besoin d'aucũs muscles: elle aviēt quād tous cesset, & la pesanteur [a] seule rabaisse la poitrine. C'et l'opinion de Galen, qui toutefois an vn autre ieu dit, que les muscles de l'epigastre

[a] Ce n'et pas à dire, que l'expiracion ne soit que decidāce, ou que la poitrine se remet comme elle etoit: mais le mouuemant volontaire et fort aidé de la pesanteur du cors elargy.

y besognet.mais cela nous sert de biẽ peu maintenãt:on l'epluchera mieus cy apres. Pour le presant nous contantons de savoir, que durant l'expiration le diaphragme se repose, & ne fait rien de son propre mouvemant. Lors il devient beaucoup plus lache: car pour elargir la poitrine, & faire l'inspiracion (qui et son propre office) il s'etand de tous coutés, & devient fort tandu. Quant il ne le peut d'aaãtage, il commãce à se retirer, & serrer an soy-maime, pour an apres s'etãdre de rechef. Le retraississemant avient an l'expiracion, pour le rabbais de la poitrine, ou de l'accion des [b] muscles epigastrins. Le diaphragme se trouvant ainsi lache, ne peut pas resister au mouvemant du cœur, qu'il ne soit aussi ebranlé. Quand il et bien tandu, le cœur n'an peut jouïr, ou difficillemant: maimes faisant le diaphragme vne besogne tant necessaire à tout le cors, comme et l'inspiracion: & et vray-sambable qu'il y resiste de grande vehemance. Dõques si le Ris nait de ces mouuemans, il ne sera iamais formé

[b] Ce sõt les muscles que õn appelle de l'abdonẽ & sont an nombre 8. ou 10. ils seruet à la respiracion, & au rejet des excremans. Dont il aviẽt, que aucunefois on pisse & fiãte de rire.

formé qu'an expirant. Auſſi l'experiãce confirme ce diſcours: car nous ne rions iamais qu'au reſſerrer de la poitrine: & quand on ha tout vuydé l'air qui ſe depand au Ris, on ſe hate pour an inſpirer d'autre. Durant ce tams il n'et poſſible de rire, ſi ce n'et an peine, & comme par trõſons: ains il faut attandre l'expiracion incontinãt ſuivante, an laquelle continuë le Ris. Et ainſi d'vne ſuitte, ez inſpiracions le diaphragme ne cede point au cœur: an toutes expiracions, il et à ſon commandemant. Le cœur donc agité de contrarieté, cauſee de la follatre joye, conceuë des ridicules, comme il peut mouvoir le diaphragme detandu & lache, il le ſecout. c'et, quand le diaphragme peu à peu ſe retire, & ramaſſe vers ſon milieu. Lors la tramblante emocion du cœur, pourmeine le diaphragme: de ſorte qu'il et contraint de tirer apres ſoy la poitrine de maime [c] alure (combien qu'elle retombe ainſi qu'ainſi, deualãt de ſon gré) pour luy etre attachee tout à l'antour. De là auſſi procede, q̃ le poumon et preſ-

c De maime alure, c'et qu'il l'a fait aler demaime, & marcher ſon train.

ſé de ſamblable faſſon, laquelle il exprime du ſon de l'air, qui an et vuidé: comme nous voulons declarer par quelques familiers examples.

Que le Ris peut etre declaré à l'example des ſoufflets, & des parties tramblantes.

CHAP. XVII.

POurce que les examples declairet facilemãt ce qu'on veut, & q̃ d'vn ſamblable [d] on vient mieus à la counoiſſance de l'autre, afin que nous cõtinuõs cet ouvrage, du melheur moyẽ d'anſeigner, qui nous ſera poſſible, & expliquions bien nottre avis: ie m'anhardiray de moutrer par familiers examples, ce que i'ay propoſé. On vſe des ſoufflets pour allumer le feu, an elargiſſant leurs coutés, y laiſſant vn vuide antre deus, lequel par neceſſité naturelle ſe ramplit d'air. Il y vient par certains pertuis fais à vn androit, lequel ha contre & par dedans vne peau lache, luy refuſant l'iſſuë, apres qu'il et vne fois angouffré. Quand il

[d] L'argumãt du ſamblable ne preſſe pas, mais il anſeigne familieremant: & rãd idoine l'auditeur à mieus cõprandre le principal.

nous plait de vuider l'air, an pressant les deus flans du soufflet,nous le contraignons à sortir par vn seul trou, de telle violance qu'il fait vãt. Et si nous voulons que cet air soit pressé par secousses, comme l'antrebrisant, il an sortira decoupé, & rendra vn son de maime.Les soufflets sont fais à la sãblance de la poitrine: & tout ainsi qu'elle ne bouge,si ce n'et par le moyẽ des muscles:aussi les soufflets ne peuuet rien sans nos mains, qui les elargisset & presset. An l'aisee inspiraciõ, le diaphragme repond aus mains: an la violante, les autres muscles qui s'y aidet. Parquoy, comme les mains tramblantes à leur eciant, [e] antrerõpet le presser des soufflets, d'où proviẽt vn sõ decoupé,ainsi le diaphragme agité du tramblement du cœur, comprime les poumons & la poitrine.C'et ce que ie disois au precedant chapitre,que l'example nous declaireroit. Mais puis que par cy-deuant nous avõs parlé de tremeur,à laquelle on pourroit comparer l'affeccion du diaphragme, il faut expliquer cõ-

[e] C'et à leur eciant,quãd le font expressemant.

mant nous l'antandons. Le tramble-mant viét, par la foiblesse du pouvoir qui fait le mouvemant : [f] la faculté hausse le mambre tant qu'elle peut, mais le grand fais l'amporte etant foible. Ce debat et le ttamblemant, auquel le plus souvant la puissance [g] domine. De fasson presque samblable nousd sons, que le mouvemant du cœur sautelant, ampeche le diaphragme de se retirer libremãt: & an telle retraitte, il et comme trãmblant. Car le cœur s'efforce, de retenir le diaphragme an tel mouvemãt qu'et le sien, l'autre pretãd achever son-antreprise, qui et d'etraissir la poitrine. Finalemant la victoire an demeure au diaphragme, duquel la vertu comprimante ha vn plus grand pouvoir : vù que non-obstãt le travalque luy dõne le cœur, il se retire de peu à peu. An l'elargissemant, le cœur n'a aucune puissance de le flechir, tant et l'inspirer necessaire.

f La faculté, vertu ou puissance mouvãte, ampechée de la pesanteur, qu'elle ne peut re gir libremant.

g La puissãce ou faculté domine, quand cõme que ce soit, e'le remuë le mãbre sà & là.

Nous avons beaucoup avancé & proufité, d'avoir trouvé le siege de la faculté risifique: moutrant par raisons

evidantes commant le cœur et meu de telle affeccion, agitãt le diaphragme quãt & ſoy. Car ce ſont les principaus inſtrumans de l'acte nommé Ris, ou riſee. toutesfois le cœur ſant mieus à ſon maitre faiſeur, & auteur de tous les accidans: le diaphragme et coadjuteur, ou l'organe par le moyen duquel ils ſe font: comme je declaireray deſormais par le menu, de l'ordre qu'ils ſont produis: ayant cet egard de mettre les premiers ceus qui ſont de l'eſſance, & qu'on trouve an tout Ris, comme ordinaires, plus ſimples & facils. Depuis nous pourſuivrons de point an point les autres, qui provienet de plus grand' violance, & ne ſe treuvet qu'au rire diſſolu. Car il faut toujours commancer aus choſes plus communes, & de-là paſſer outre aus moins frequantes, & qui avienet raremant.

Commant par le Ris et agitée la poitrine, & d'où vient la vois antrerompue.

CHAP. XVIII.

Liu. 2. GAlen au traité du mouvemãt des muscles dit, que la poitrine de sa pesanteur seule, & sans etre tiree, s'abbaisse, etraissit, & remet au premier point, quand le diaphragme (apres l'avoir dilatee, pour succer doucemãt l'air) se retire peu à peu. An vn autre lieu il anseigne, que les muscles du vantre gouvernet ce fait, vù qu'on les sant evidammant retirer an toute expiracion. Le dernier avis samble melheur. mais quoy qu'il an soit, il n'y ha que les muscles epigastrins qui y besognet, quãd le cœur n'a rien de nouveau, qui augmante la necessité, ou mette ampechemant aus libres mouvemans de la respiracion : ce qu'aviét an la risee. Car le diaphragme tiré du cœur, perd sa liberté & pouvoir de s'amasser bellemãt, quãd la poitrine devalle: & agité d'vn mouvemãt dereiglé, bõ-gré mau-gré retire aussi la poi-

Liu. de l'vsage de la respiracion.

trine à ſecouſſes. Il ne ſe faut pas ebahir, de ce que le diaphragme (qu'on ſant pour lors anfoncé plus que de coutume) forcé du cœur, violante de maime la poitrine, qui luy obeït. Car ſans cela il ſeroit an grand danger, ou de rõpre, ou de trop s'etirer. Parquoy outre les muſcles du vantre, les antre-coutaus interieurs ſervet à ce beſoin: & font tant pour le diaphragme, que la poitrine ſuit bien facilemant, & ne luy donne aucun facheus ampechemant de reſiſtance. Au moindre Ris, où le diaphragme n'et guieres ſecous, & peu de retrainte ſuffit à la poitrine; peu de muſcles s'an melet auſſi. mais quant aus epigaſtrins, ils ne ceſſet jamais, pour petit que ſoit le Ris. Donques il et certain, que le beſoin de reſpirer augmante par le Ris, & par conſequant il faut que la poitrine ſoit plꝰ emuë. De là viẽt, que la vois an et trẽblante: à ſauoir quand le poumon cede, preſſé des coutés qui ſe reſſerret. car an toute contraccion, le poumon vuide l'air qu'il avoit pris. Si la com-

preſſion et continuë, & ſans repriſe, on n'an oyt riẽ,ou ce n'et qu'vne vois fort bien antretenuë. Si elle et antrerõpuë,le ſon ou la vois ſeront de maime decoupés : comme nous avõs de moutré par l'example de noz ſoufflets. Vn petit Ris ſeulemãt de demy-ſecouſſe,ne fait pas ouvrir la bouche, ne randre vois dechiquetee. il n'y ha que quelque ſon paſſant par les narilles:qui et cauſé de la roideur & impetuoſité, qui pouſſe l'air plus preſſé qu'an la cõmune expiracion. Cet accidant et vn des principaus, auſſi biẽ que le precedant: car comme le Ris n'et iamais ſans agitacion de poitrine, auſſi ne peut-il etre qu'on n'oye ſortir de la bouche(ou pour le moins du nez)l'air faiſant vn bruit decoupé. Voila que luy fait avoir l'epithete de tramblant, treſconvenable à ſa naturelle condicion.

D'où procede l'ouverture de bouche, l'allongissemant des laivres, & l'elargissemant du manton.

CHAP. XIX.

LE troisieme des accidás inseparables du Ris, et l'allongissemãt des laivres aplaties, avec elargissemant du manton: qui ne manquet jamais, jusques à la moindre risee. La plus grande, ou plus cõtinuëe, ha outre ce l'ouverture de bouche. car aussi quant aus causes, elles n'ont autre differáce, q̃ de plꝰ ou de moins. Elles ne sont pas fort aisees à trouver: & voicy le plus difficil de nottre affaire. mais nous avõs quelques principes, qui serviront de fondemant à nos probacions. Ce sõt les conclusions prises, apres avoir biẽ debatu de l'applatissemant des bouches, qui proviẽt de la joye. car cõme ces deus [h] affecciõs ont grãd' affinité ansamble, aussi elles cõvienet an cela. Or nous avõs prouvé, que la joye fait vn mediocre allongissemant des laivres, à cause des espris & vapeurs sanguines, qui verset du cœur, & vienet à

h Ces deus affeccions s'antand la ioye & le Ris.

ſe repandre aus muſcles du viſage. An la riſee, outre cet allongiſſemant, il y ha du rechigner : qui neceſſairemant temogne vne occaſion plus efficace, comme il et an ſon mouvemant de plus grand' vehemance. A l'ouvrir du cœur pour le Ris, il ſe perd grād' quātité de matiere ſutile, qui gagnant le haut, rēplit les muſcles de nos jouës, & y fait certaine convulſion, de laquelle parle Galen, an diſant: Comme

Li. 2. des cauſ. des ſympt. ch. 2.

„ le mouvemant volontaire ſe fait, „ quelquefois par les muſcles tandus „ & retirés vers leur ſource, quel„ quefois etans pleins des eſpris qui „ y accouret : ainſi la convulſion „ vient ordinairemant. Car il s'y peut „ angeādrer air, vapeur, ou eſprit, qui „ les anfle, &c. Ces paroles nous ſinifiet biē manifeſtemāt, que les muſcles ramplis d'eſpris, peuvet avoir cōvulſion.

Queſtion.

Mais d'où ſe rampliront-ils au Ris, quand la ſoudaine contraccion ampeche l'effuſion des eſpris: an quoy git la grand' aſſeurance, que no⁹ avons predit?

Reponſe.

Ce que la dilatacion ſurpriſe de compreſſion ne peut à vne

fois,par frequante reïteracion elle accomplit an plusieurs : & paravanture il ne se fait moïdre perte d'espris pour le Ris,que pour la liesse : vray-et,que[i] venant[i] ainsi,ne lasse pas tãt le cœur cõme fait an la joye, où ils se perdet tous à-coup. Mais cette raison ne suffit point,à prouver ce que nous pretandons: ains plutot sera suspette, & samblera contraire à ce qu'avons deja moutré. Il an faut avoir d'autres prises de l'anatomie, puis que ces mines sont ouvrage de muscles,qui se meuvet dũrãt le Ris à nottre desceu,maugré nous, sans que volonté le commande : car ils suivet l'impetuosité d'vne affeccion qui et naturelle,& nõ pas volontaire. Les jouës ont leur mouvemãt de quatre muscles à chaque lais. Le premier et formé de la membrane charnuë, tant garnie de filamans,qu'elle an deivẽt musculeuse. Sa principale source et au deuant du cou, de l'os qu'õ appelle clauettes, & de la haute jointe du bras, d'où il s'etand jusques aus pommettes du visage. C'et le maitre gouverneur des

[i] Venãt ainsi par moyẽ autrerõpu, car cela soulage beaucoup.

mouvemãs qui se font aus jouës, aus laivres,&an l'anterieure peau du cou. C'et luy qui peut aplatir le manton, & le tirer ambas (où il et de sa pesanteur asses anclin) quand la poitrine agitee du Ris, l'ebrãle & fait mouvoir. Ou s'il n'a le pouvoir d'ouvrir de tout la bouche, au moins fera-il applatir quelque peu les bolievres par sa contraccion. Mais quoy? dira quelqu'vn : an la moindre risee, où la poitrine n'et si fort demenee, qu'elle puisse ravir ce muscle, il y ha du rechignemãt, lequel ne sauroit avenir par le moyen dudit muscle, sans notable attracciõ. [k] Dauantage aus fievres continuës, pleuresies, asthmes, & plusieurs autres maus, où et requise grande respiracion, il faut que la poitrine se meuve de tout son pouvoir. Aussi nous la voyons adonc lever & abaisser evidammant, secousse de penible violance, avec les epaules & bras, qui anduret peine & ahan. Or il et vray-samblable, que le muscle sudit naissant du haut de la poitrine, et aussi attiré. ce neantmoins on n'y voit point de ce rechignemãt

Obiection.

k Notable attraccion, dit il, que ce muscle fut violãtemãt attiré, & nõ seulemant ramply de vapeurs.

Reponce.

Si les malades tienet la bouche ouverte, le plus souvant c'et de leur gré, pour halener mieus à leur aise : nompas sans y panser, comme violante le Ris. Toutesfois nous pouvõs affirmer, que ledit muscle large a cela de bon & propre, qu'etant vn coup tiré pour rire, il demeure an tel etat (comme an convulsiõ) tãt que l'actiõ dure, [l] pour quelque necessité. C'et, qu'il faut toujours respirer: & pource que au Ris l'air et poussé roidemant, & depuis fort vite repris, il valoit mieus pour nottre aisance, que la bouche se tint ouverte. Car par l'etroit passage des narilhes, ne peut commodemãt sortir à-coup tant de matiere, & an revenir soudain provisiõ de nouvelle. Voilà pourquoy ce muscle antretient la bouche beante, comme balhante iusqu'à la fin du Ris: & il et emù tiré de la poitrine, ou rampli d'espris & vapeurs, ou par ces deus causes ansamble. Ce premier [m] muscle mouvãt les jouës, ne suffiroit à tel office, sans etre secouru des autres. Le segond vient de la haute machoire sur les pommettes, & s'attache

[l] Le Ris cõtraint de tenir la bouche ouuerte assés lõg tãs: & pourquoy.

[m] Enumeracion des muscles des laivres & des jouës.

à la haute bolievre. Le troisieme pro-
III. vient de la machoire basse, & se rand
à la basse laivre, par le moyen duquel
le manton et fort applati. Le quatrie-
IIII. me se trouve aus jouës, an la partie
que nous anflons, rãforcé d'vne porcion du muscle qui tire le nez an dehors. Il faut bien que l'ouverture de la bouche, & des laivres, proviene de ces muscles, qui les meuvet quand il nous plait hors du Ris: & an cetuy-cy maugré nous, quelquefois la machoire abaissee, & quelquefois serree. Au grãd Ris & dissolu, qu'on appelle Cachin, la gorge et deployee tant qu'elle se peut etandre: au mediocre, il y ha moyenne ouverture: au plus petit les dans se touchet, & ne sont que decouvertes, ou les laivres bien applaties sont par dessus. Tout celà proviẽt d'vne musculeuse contraccion grande ou petite, à laquelle repondet les essais: & de là procede le Gelasin, biẽ seant aus iouës des modestes rieurs. On appelle Gelasin, ce ioly petit creus duquel Martial dit:

n Gelan an Grec, signifie rire. de la viẽt Gelasin, qui et marque du Ris.

Le visage et moins gracieus,
Qui n'ha le Gelasin ioyeus.

Par maime moyen se fait l'elargissemant du manton, ou à quelques vns il s'y voit grand' anfonsure. Outre les sudittes raisons, les causes de balher nous moutret, que l'affluance des espris & vapeurs, ez parties d'antour la bouche, peut non seulemant retirer les bolievres, ains les ouvrir bien amplemant, dilatant les machoires. Car on balhe (comme dit Galen) quand il y ha continuëlle distansion avec ouverture, pour certain esprit vaporeus & epais, retenu dans les muscles. Si donq nous sommes cōtrains d'avoir la bouche ouverte an balhant, jusqu'à la dissipacion de telle vapeur: au Ris, qui fait maime accidant, conviendra bien la maime cause: sinon que les espris qui ramplisset les muscles aus rieurs sont plus sutils, que les vapeurs, faisant balher. dont viédra cette differance, que le moindre bâlher ouvrira bien autant de bouche, que la plus grand' risee. Outre les sudittes

Li.3. de diff. respiracion.

causes, on an peut amener vne prise de l'experiance, qui moutre bien evidammant d'où provient ce minois. Quand on s'efforce vn peu d'aller à selle, ou si on ha douleur de vãtre, pour ce que le diaphragme se retire tout cõtre les boyaus (qui sont aussi pressés de part dess⁹ des muscles epigastrins) on rechigne tout ainsi qu'an riãt. D'où vient celà? du retiremãt diaphragmique. car quand il s'amasse pour mieus pousser cõtre les boyaus, & an vuider ce qui nuit & deplait, la poitrine demeure basse & contrainte, la respiracion vague, & il se fait vn grincemant aus dans, avec etanduë de laivres, comme si on rioit. Il an avient autãt par les autres douleurs, an quelle partie que ce soit, si on ne veut crier, ains andurer patiammant l'asperité du mal. Lors on fait de maime, que par les douleurs intestines : car le diaphragme s'etraissit, retenant la respiracion, [p] comme s'il pansoit de sa constriccion repousser ce qui no⁹ fait mal. Le pleur excessif de quelque grand deplaisir, fait pareilhe contenãce,

[p] Pourquoy ayant quelque douleur, on retient son haleine, voyés Aristote, prou. 9. du liu. 27.

ce:tellemãt que qui verroit ſeulemãt &n'orroit,à peine ſauroit-il diſtinguer ſi on pleure,ou ſi on rit. Voyés deus hommes an peinture,deſquels l'vn rie ſi fort,qu'il ſe defaſſonne tout:l'autre ſe debate etrangemant, ſe plaigne,& pleure à groſſes larmes:pour peu que l'ouvrage ſoit groſſier,vous ne ſaurés auquel aſſigner le plaiſir, & auquel la triſteſſe,tant ſe reſſamblet les viſages an ces deus paſſions. De ce propos nous colligeons premieremãt, que la riſee participe d'annuy(comme nous avons toujours dit) puis que le rechigner ſert à l'vn & à l'autre. Secondemant,que la grieve douleur & la triſteſſe fõt retirer le diaphragme,etraiſſir la poitrine, anfoncer le vantre, & ſuſpandre la reſpiracion : qui ſont les ordinaires accidans du Ris.Ces effais ſont notoires,mais leurs cauſes bien fort obſcures. On peut dire, que le diafragme emù du cœur(car c'et l'autheur q des mouvemans, qui ſuivet quelque affeccion) fait accorder à sõ branle pluſieurs autres muſcles, qui ont amitié ou intelligeance auec luy.

q L'auteur c'et le cœur, ſon miniſtre et le diaphragme.

L'anatomie no⁹ anseigne, que les parties amprumtet les vnes des autres, & celles qui sont antretenuës ou cōjointes de commune liaison, ont mutuël consantemát.[r] Car toutes les parties de notre cors se ressantet du bien & du mal qui et au foye, au cœur, & au cerveau, par le moyen des veines, arteres & ners, qui an procedet: mais an particulier, la bouche de l'estomac compatit au cerveau, plus que mãbres hors de la teste: & le cerveau à elle, pour cause des grãs & fort sansibles ners qui la couronnet. Or les ners qui meuvet le diaphragme, sortet tous du cou, & sont la plus part de la quatrieme couple (augmãtee & rãforcee de la sisieme) d'où procedet aussi ceus qui meuvet la machoire.[f] Voilà pourquoy le diaphragme etant blessé, communiquant soudain le spasme aus ners du quatrieme pareil, fait retirer les laivres, & ouvrir la bouche an couvulsion, moutrant vn faus samblãt de rire, qu'on appelle Canin. Par maime moyẽ nous prouvõs, que les bras sont secous au Ris demesuré:

r Il y ha double cõsantemant, commun & particulier.

f La machoire basse s'ãtand. car la haute et immobile presq̃ an tous animaus, excepté le Crocodil.

pour autant que le settieme pair des ners de la nuque,leur et tout dispâsé, hors-mis quelques filamans qui s'etandet jusques à la teste,au cou, & au diaphragme.Donques par vn accord de la copulacion faite des ners motifs, le diaphragme agité & emù, peut mouvoir d'autres muscles à son consantemant , & faire le rechigner qu'on voit tant au pleur, que au Ris. C'et l'accidant plus meruelheus qu'y soit,& duquel la cause et pl⁹ obscure: mais nous an avons tant allegué, que si l'vne ou l'autre ne suffit , toutes ansamble pourront bien faire vn si grãd mouvemant.

Nous avons trouvé la cause de tout ce qui ansuit le mediocre Ris,choses inseparables , & communs accidans:savoir et, l'agitacion du diaphragme tité du cœur,le demenemãt de la poitrine,la compression pulmonique,la vois ou son antre-rõpus, qui an dependet. Finalemant l'etanduë des laivres, & l'ouverture de bouche, quand le Ris continuë plus que petit.Le Ris ne peut etre aucunemant

ſans tous ces accidans: car ils ſont de ſon eſſance, propres, l'accompagnans toujours, & augmantans an grandeur evidante, comme la riſee et plus diſſoluë, approchant du Cachin. Outre les ſudis an ſurvienet pluſieurs, qui procedet de plus grand' vehemance, dequels nous traiterons deſormais.

Commant par le Ris ſe font des rides au Viſage, maimemant à l'antour des yeus.

CHAP. XX.

QVand le Ris et modeſte, né de legiere occaſion, les bolievres s'etandet an moyenne ouverture: quãd il et diſſolu, ou de lõgue duree, la gorge ouverte, les laivres ſe retiret an toute extremité. Car l'agitacion du cœur, ſuit an grãdeur la force de l'objet: [t] & tous les accidans du Ris ſont plus notables, quand il dure biẽ lõguemant. Auſſi le Ris an devient laid, deſ-honnete, & laſcif, lachant trop & laſſanr les muſcles, qui ne peuvet ſerrer la bouche, & la remettre an ſon

[t] Sans grãd objet quelques vns ſõt diſſolus au Ris: ce que proviẽt d'vne impuiſſance & imbecillité.

point: dont elle demeure indeſſamant ouverte. Celà anſuït vrayemant le Cachin, non-moins que les plis au viſage, maimemãt à l'antour des yeus. Car ils vienet communemãt an ceus & celles qui riet volõtiers graſſemãt: quãd les muſcles du deſſus de la bouche, ſe retiret an haut, & les autres an bas: tellemant que pour rire, on moutre qui ha plus belles dans. Par ce retiremant, il faut que la peau froncisse aus jouës, & aus deus coins des yeus. Car les muſcles (qui ſont aſſés epais, & an grand nombre) preſſés & reſſerrés an pluſieurs androis, tirans tous vers le haut, font diuers plis, dequels et le beau Gelaſin. Au coin des yeus exterieur, les rides ſont plus communes & aiſees qu'alheurs, pour la minceté & molleſſe du cuir: outre ce que la froncisſure des jouës termine là, au rancontre de celle du front, quand ſa peau ſe rabaiſſe pour le randre mieus etandu. An cet androit ſe joignant toutes deus, fõt vne infinité de rides bien fort voyables, & (moyennant la ſiccité) perdurables: dont ceus qui

anvielhisset, y marquet les premieres. De ce discours nous pouvons antandre, pourquoy on avertit les jeunes filhes, de ne rire follatremant, les menassant qu'elles an seront plutot vielhes. C'et pour autant que le Ris dissolu & trop continué, cause vne laide mine de telle ouverture de bouche, d'où se font mains plis au visage. Aus anfans pour la tandreur, ils sont aussi tot perdus que fais: ils ne duret point: mais à la longue, comme la peau se deseche, la continuacion du plier an maime lieu, retient imprimees les rides. Dont il avient que les personnes grasses devienet plus ridees an la vielhesse que les autres: non seulemant pource q̃ la graisse perdue, leur peau se retire, ains aussi pour avoir ry plus volontiers & demesuremãt. Car les gras sont fort sanguins (si l'ambompoint comme nous croyons, vient d'abondance de sang) & tels [u] sont de nature joyeus, follatres & rians. Parquoy il n'et pas etrange, que ceus qui vienet plus aisemant aus rides, par trop

Pourquoy on defand aus filhes de trop rire.

[u] Il demontrera cecy au troisieme liu. cha. 4.

rire y accouret plutot,&an rapportet melheur part.

D'où procede que les yeus etincellet & pleuret.

CHAP. XXI.

LEs yeus etincellet an joye (cōme nous avons dit cy-dessus) parce qu'ils sont plains d'espris clairs & luysans, lequels fretilhet de s'an voler, cherchans l'yssuë de tous coutés, cōme vn oiseau an cage. Au petit Ris il an avient de maime,&par maime raison.car les espris emeus d'agilité, randet aus yeus rians vne splandeur joyeuse:mais non-pas si decouverte,que à la lōgue ou lascive risee: pource que la grandeur des causes aggrandit les effais. Cette lueur et le principal sine de joye & liesse.car on peut bien feindre d'etre joyeus,an fassonnāt sa bouche,& tout le visage,an mine de contantemant, par l'vsage des muscles qui l'ajancet,seruans à nottre volōté. mais l'etinceler des yeus ne peut etre bonnemāt imité à nottre veul,pour

x Bõnemãt dit il, car il y ha notable differãce de la joye feinte, à la vraye.

ce qu'il suit l'elargissemant du cœur, & l'effusion des espris, qui ne giset à notre pouvoir, si l'occasion n'et presante. Partant ie l'ay nommé principale note de joye, comme ne pouvant etre dissimulee, ne falsifiee, etant plus de nature que d'artifice. Maimes quelques vns ont les yeus fort luisás, gays & lascifs naturellemant, qui sont tant pleins d'espris, que la tristesse ne les peut obscurcir. Donq l'eul etincelant, n'infere pas toujours le cœur joyeus, puis qu'il peut etre tel d'ordinaire: toutesfois il arguë bien (ce me samble) que l'ame et galharde, joyeuse & ancline à plaisir, aimant toute recreation. Et de fait, ces persones qui ont l'eul gay & vif, sont volõtiers plaisantes, ebaudies, Ioviales, & qui n'angendret melancholie d'eus-maimes. Touchant aus larmes que jettet les rieurs, il faut savoir qu'on pleure de marrisson, quand la douleur presse de contrainte les yeus, & les parties circunvoisines, epraignant [y] leur humidité. Au contraire, la joye dilate & ouvre leurs pores, d'où peuvet cou-

y Voyés les raisons d'Alexandre Aphrodosien, probl. 29. li. 1. pourquoy on pleure, & de joye, & de tristesse.

ler & choir les humeurs an maniere de pleur. Ou(qui et la principale raison) les larmes ſangeandret des vapeurs & eſpris, que ce lieu par ſa molleſſe reſſoit abōdāmant, & depuis les epaiſſit an eau par ſa froideur, tout ainſi q̄ le cerveau fait ſes diſtillaciōs. car les yeus ſont evidammant [z] frois. Toutes ces cauſes anſamble font larmoyer les rians, ſi nous avons bien demoutré, qu'ils participet de plaiſir & d'annuy. Il y an ha qui pleuret de la moindre riſee, comme ie fais: & tels ont la teſte fort aiſée à ſuër, avec grād' municion d'humeur aus yeus. Les autres y ſōt tardifs & mal aiſés, ne pleurās ſi tot du Ris, de plaiſir ou de triſteſſe: toutesfois on n'an voit guieres, qui ne iettet quelques larmes apres vne longue riſee.

z L'auteur ha change d'auis, car il tiēt aujourd'huy, que le cerueau & les yeus ſont chaus, cōme toute autre partie ſpermatique & que l'eau s'y angeādre comme la graiſſe aleūrs, par la danſité des mābranes.

Pourquoy le viſage an rougit, avec anflure des veines du front & du coû.

CHAP. XXII.

POur vne ou deus riſees, on ne chāge pas de couleur, ſinō qu'on rou-

gisse facilemant : mais quand le Ris dure long tams, les plus pales devienet rouges, à raison de la quantité des espris & vapeurs sanguines, qui montet peu à peu an-haut. Les parties du visage emuës, augmantet sa teinture de leur agitaciō. Outre ce, la peine du respirer, lequel samble ampeché, & fort antre-rompu, fait rougir le visage: comme chacun peut eprouver an retenant son halaine. Ces maimes causes sōt, que les veines s'āflet au frōt & au cou, plus que de coutume, an ceus qui les ont apparantes & riet longuemant. Car les vapeurs & les espris, ramplissans les tuyaus [a] qui leur donnet passage, les elargisset fort, si de grand' presse ils s'y trouvet ampeschés. La difficile respiració le cause aussi evidammant: dōt à quelques vns tout le cou angrossit mervelheusemant, & à cause du Ris & de la peine d'halener.

[a] Ces tuyaus sont les veines, où le sang pressé fait cette tansion.

Commant le Ris meut la tous, & fait sortir par le nez ce qui etoit dans la bouche.

CHAP. XXIII.

BIen-souuant on rit si long tams, & de si grande vehemance, que les poumons echauffés fondet leur pituite: laquelle depuis les chatoulhe, pique, irrite, & contraint à toussir pour la rejetter. D'autrefois celà provient de quelque goutte, qui tombe d'an-haut aus poumons, lors que la teste se ressant de la chaleur, & qu'il y ha quantité d'humeur nouvellemant angeandré des vapeurs, & que ceus qui y etoint deja, devienet plus sutils. C'et par maime raison qu'on toussit de rire, ayant quelque chose dans la bouche, laquelle par ce desordre chet au tuyau pulmonique. La tous an viēt fort annuyeuse, & dure tant que celà soit[b] hors du passage de la respiraciō. Cependant elle traualhe la poitrine, ebranle tout le cors, secoüant le cerveau, & l'emouvant de sorte, que la racine des yeus an deul, ils pleuret,

La canne du poumon nommee trachee artere, ne peut andurer qu'aucune chose occupe sō canal.

s'anflet,& ſamblet qu'ils doivet ſortir de la teſte. Si l'eſtomach et plein de viande, pour peu qu'on ſoit promt à vomir, ce grand trouble met tout dehors. Tels accidás vienet communemant à ceus,qui an humát ou beuvant,ſont cõtrains de rire: parce qu'il et bien aiſé aus choſes liquides, de couler dans le gargamelle. Outre les ſudis accidans, il y an ha vn fort familier(ſi non propre) [c] à ce fait, qui et de randre par les narilhes ce qu'on boit: [d] ou ſi la bouche n'a rien ancores pris,le ſeul excremant du nez. La raiſon de cecy et,qu'on hume an ſuſſant & tirant à ſoy l'humeur: lequel paſſant par la bouche, va droit à l'eſtomac du long de l'œſophage. Durãt cet acte, l'inſpiraciõ ſe fait par les naſeaus, & tant qu'on peut avoir d'haleine,le trait de boire cõtinuë: car on ne peut ſouffler ou expirer, & ſuſſer tout anſamble,comme dit le proverbe. [e] Dõques ſi ce pandãt le Ris nous preſſe,il faut ceſſer l'inſpiracion tout court: vù que le Ris n'avient jamais qu'an expirant, comme nous avons

[c] Il n'et propre au Ris, mais à la to[9] qui an et emuë de la premiere ſecouſſe. dont la tous ſe fait immediatemant.

[d] On appelle celà du vin de nezareth, d'autãt qu'il viẽt du nez.

[e] Nemo poteſt ſimul flare & ſorbere, dit le Latin.

suffisammant prouvé. Il faut dōc soudain randre l'air, & à grand tas. S'il trouve la bouche ampechée, il saute an haut contre le nez, qui et le plus prochain passage: & sort de telle impetuosité, à raison de l'etroitesse du lieu, que tout ce qu'il rancontre an et vuidé. Au chap. 16.

D'où vient que les bras, les epaules, cuisses, piés, & tout le cors peuvet etre emeus à force de rire.

CHAP. XXIIII.

AV dis-&-neuvieme chapitre no⁹ disions, que les bras sont agités & secous au Ris demesuré, pour ce que le settieme pareil des ners de la nuque, leur et tout dispansé, hors-mis quelques filets qui s'etandet jusqu'à la teste, au cou, & au diaphragme. Telle communicacion peut asses faire consantir les bras, & les epaules (qui s'antretienet fort etroitemant) à l'emocion diaphragmique. Mais il y ha d'abondant d'autres occasiōs, qui ne sont an riē moindres: c'et des mus-

Muscles mouvans le bras, qui naisset de la poitrine.

cles mouvans les bras, qui vienet de la poitrine. Le premier nait du sterne & de la moitié de la clavette qui le touche. Le segond procede de l'autre moitié, & de la teste du bras, & de l'epine de l'epaule. Le quatrieme sort de la pointe des vertebres pectorales, depuis la sisieme an-bas. Les epaules sáblablemant, desquelles pádet les bras. ont certains muscles venans de la poitrine. Il et donq aisé d'antandre, commant la poitrine etant ebranlee par le Ris dissolu, on voit branler de maimes bras & epaules: voire branler de sorte, qu'on ne les peut retenir. Et quoy? les cuisses an anduret bien secousse, les piés an trepignet, & le cors s'amoncelle tout, par le consantemát des muscles de toutes pars forcés & retirés. Car aussi tout s'antretient, & et lié ansamble par ners, ligamans, & tandons.

De la douleur qu'on ſant au vantre par trop rire.

CHAP. XXV.

L'Agitacion du diaphragme, & le traual des muſcles epigaſtrins, qui s'etiret fort & drù, cauſe ſouvant qu'àpres vne lõgue riſee on ſant douleur au vantre, comme de grans cous de baton. Car le diaphragme preſque tout nerveus, et delicatemant ſanſible, ayant de treſ-notables ners du ſiſieme pareil, qui le font ſi tandremant ſantir, qu'etant malade il ha les maimes accidans que le [f] cerveau. Outre le diaphragme, il y ha pluſieurs membranes & peaus au vãtre, qui ont ſantimant exquis. Tout celà s'antretient & et tandu par vne maime cauſe au Ris, d'vne tanſion ſi grande, qu'elle approche du dechiremant. Le foye pand du diaphragme, & de ſa lourde peſanteur traualhe beaucoup an telle emocion, & dõne peine à l'autre. [g] De douleur le foye n'an ha gueres, non plus que de ſantimant. La ratte, les boyaus, & ſamblables antralhes de la

[f] Auſsi les anciens Grecs ont appellé le diaphragme *Phrenes*, c'et à dire, pãſce & antandemant.

[h] Le foye donne peine au diaphragme, de ſa lourde peſanteur.

cuiſine du cors,anduret les ſecouſſes des parties voiſines.Brief, tout et an grand branle,demené ſi vivemãt, que le vantre cuide crever, & s'an deult bien fort.Mais le principal de la douleur, et à l'androit de la ceinture, au lieu du diaphragme, lequel ſouffre plus de tourmant,& le ſant beaucoup mieus que les autres parties. Voilà pourquoy,contre cette douleur,nous preſſons des deus mains le vantre,cõme pour retenir l'agitacion du diaphragme,cauſe de tel deſordre. Et de fait,celà y ſert:car il arrete les boyaus, ampechant qu'ils ne cedet ainſi facilemant au diaphragme qui les pouſſe. Il bat contre eus an ſe ſerrant, & s'ils ne preſtet,à faute de place il et contraint d'amoindrir ſon mouvemant. Ainſi nous eprouvõs que le rire s'appaiſe,aumoins que la douleur du vãtre(provenant de la continuacion du Ris) diminue & ſe paſſe, quand on y preſſe fort : car celà donne grand repos à toutes les antralhes. Samblable douleur,& par ſamblable cauſe, vient à ceus qui couret longuemant à pié ou à

ou à cheval : lequels n'ont aussi melheur remede, que d'vser de bandage, & serrer fort le vantre.

D'où vient qu'on pisse, fiante, & suë à force de rire.

CHAP. XXVI.

AV cou de la vessie il y ha vn muscle rond, qui le ceint à l'antour comme vn anneau, serrant le passage à l'vrine quand il et retiré : dont il et nômé [c] Sphinctere. Le boyau culier an ha vn samblable, & de maime appellacion, qui defand l'yssuë aus matieres fecales, tant qu'il nous plait les retenir. Pour vuider ces excremans, il faut côtraindre tels muscles à s'ouvrir, par le moyen d'autres qui ayet plus de force, & obeïsset à nottre volonté. Ce sont les epigastrins, an nôbre [d] huit, outre le diaphragme : qui tous ansamble, de tous coutés presset & pousset contre les boyaus, & la vessie, de telle vehemance, que les Sphincteres lachet, ne pouvans ampecher de leur contraccion, que les

[c] Sphinctere signifie côprimant, serrât & restraignant.

[d] Quelquefois on an trouve dix, avec les deus petis, qu'onnôme appandices des drois.

vaiſſeaus ordonnés à receuoir & garder par quelque tams ces ſuperfluites, ne ſ'an deſchargét (ſi nous y voulons cõſantir) auſſi tot qu'ils ſ'an [a] fachet. Car il git an notre volonté, de faire que les Sphyncteres ceſſet leur cõtraccion: qui et leur vnique office, inſtitué pour la retancion: & l'expulſion des excremans et faite, par la vertu naturelle de la veſſie & des boyaus, favoriſée toutesfois de la cõpreſſion que font les muſcles epigaſtrins, aveq le diaphragme. Il et donq vray-ſamblable, que quand ceus-cy preſſet long tams d'vne grand' violance, ſollicitãs les boyaus & la veſſie de randre leur contenu (comme il avient par le Ris) ſ'il y ha quantité de matiere liquide, tout nous echappe vilainement. Car leur agitacion & ſecouſſe et tant forte, que les Sphyncteres n'y peuvet reſiſter: maimes quand d'vne longue duree, ils an deviennet laches & vains, comme tout le reſte du cors, perdant toute ſa force. Quãt à la ſueur (troiſieme eſpece des excremãs, que le Ris provoque à ſortir)

[a] Ils s'an fachet, quand les excremans commãcet à deplaire par leur qualité quãtité, ou tout deus.

elle et plus aiſee à mouvoir que les ſudis : toutesfois je la mets, derniere, pour venir comme par degrez, juſques à la foibleſſe d'evanouïſſemant, & à la mort, ſi elle peut avenir de rire. Car ces accidans ſuivet communemant vne inſigne evacuacion. Or la ſueur vient apres vne longue riſee, ou par tout le cors, ou an la face tant ſeulemant, aus vns plus-tot & aiſémant, aus autres tard & dificilemant. Elle et cauſee de l'agitacion & ebranlemant vniverſel, qui échauffe les humeurs, & dilate les pores du cuir, ne plus ne moins que le traual. Mais ſur tout, le viſage ſuë [b] fort d'vne grande riſee, pour la moiteur de ce lieu là, qui et fort voiſin du cerveau, & pour la molle rarité de ſa peau, avec l'affluance des eſpris & vapeurs du ſang qui y montet, & peuvet beaucoup à faire d'eau, ou de ſoy ou des humeurs.

[b] Pourquoy on ſuë plus du viſage, cõbien que ſoit partie mince & peu charnuë, Ariſtote le debat au 2. probl. du 36. liure.

Qu'on peut e'vanoüir de rire, & si on an pourroit mourir.

CHAP. XXVII.

AVCVNESFOIS le Ris dure si longuemãt, que de grand' emocion & peine, il samble que le poumon se doive rõpre, & qu'il ne puisse baster à la respiracion : par ce qu'il ne peut aller si vite que le cœur. Le diaphragme aussi ne peut bonnemant fournir à l'attraccion de l'air, & tous les muscles de la poitrine sont deja bien lassés. Vous diriés que tout et brisé, fracassé, dechiré : les coutés & le vantre se deulet. Dont il aviẽt souvant, que les muscles ainsi troublés, perdans leur vigueur, & laches du lõg traval, ne peuvet soutenir le cors : tellemant que de tant rire on et contraint de s'appuyer, craignãt de choir à terre, ou de tõber à l'anvers : car on n'a plus de force : le Ris deplait, & on creve. An celà y a bien assés dequoy evanouïr, avec la perte des espris, & la faute de respirer. Car de telle emocion, le cœur s'echauffe outre mesu-

re: & le poumõ ne ſuffit au rafraichiſſemant, quand il et ſans comparaiſon plus tardif que [a] l'autre à ſ'emouvoir: de ſorte qu'on et pres d'etouffer, ſi le Ris continue. Et voila d'où provient la mort, ſi elle peut anſuyure le Ris. Ce que ie n'ay voulu ancores accorder: combien que i'aye demoutré, cõmãt il et poſſible mourir de joye, par la dilatacion du cœur, & vn gaſt d'eſpris ſi grãd, qu'il n'an reſte aſſes pour maintenir la vie. Mais par le Ris la contraccion ſurprenant de viteſſe la dilataciõ, fait au cœur diſpanſer plus bellemant (nompas tout à coup) ſes eſpris & vapeurs: an quoy conſiſte la [b] ſauveté. Mais ne peut-il ainſi quelquefois avenir, que augmantees les cauſes de l'evanouyr par vne vehemance du Ris continué, la mort ſ'an anſuive tout à fait? Avec la peine de reſpirer, n'y aura-il pas grande perte d'eſpris, ſi elle dure long tams, ſans que le cœur ait loiſir de les renouveler? Ce qu'à vne fois ſe diſſipe par l'extreme rejouyſſance, devroit etre perdu an pluſieurs ſouvant reïterees

a Plus que l'autre, c'et à dire, le cœur Auſsi ſon etre an perpandicule, le rand plus mobile ſans cõparaiſon. Chap. 11.

b La ſauveté cõſiſte à la perte qui ſe fait bellemãt. Car de quoy que ce ſoit, nature ne peut andurer ſoudaine evacuacion.

dilatacions.lequelles nonobſtant les ſuccedantes compreſſions alternatives,gatet beaucoup d'eſpris & de chaleur naturelle: qui cauſe le ſoudain trepas, à ceus qui ont le lien de l'ame bien fort aiſé à rompre. Toutesfois nous ne voiõs guieres,qu'on [c] meure d'vne grand' riſee, ſi ce n'et pour le chatoulher. I'ay ouy parler d'vn jeune homme,que deus garſes chatoulherent importunemant, juſqu'à tant qu'il ne dit plus mot. Elles panſoint qu'il fut evanouy,quãd ebahies le cõnuret mort etouffé. Mais je ne veus pas ancor admettre,que du chatoulhemant procede vn vray Ris, tel que nous l'avons decrit: & moins celuy qui provient de la bleſſure du diaphragme,comme temoignet Hippocras, Ariſtote, Pline, & autres bons auteurs.TelsRis ſont d'vne autre faſſon, que nous declairerons (ſi plait à Dieu)au ſegond livre, où nous moutrerons toutes ſes differãces. Ce premier et aſſes long, auquel ſans courir ſa ne là, d'vn fil continué nous avons moutré la matiere, faculté, forme, &

c Voyés ce qu'auons dit en la 3. annotaciõ, ſur le 14. chap.

Hiſtoire.

Cha. 4. & 5.

tous les accidans du Ris, expliqués par leurs causes. Ie panse n'avoir rien omis de ce qui touche à son essance. Mais pour la comprandre mieus, & an peu de termes, je suis d'avis de recapituler & remettre an memoire pour la fin de ce livre, tout ce que no° y avons dit. Car de là nous prãdrons le sujet de la definiciõ du Ris, laquelle donnera commancemãt au livre qui s'ansuit: auquel nous repondrons à plusieurs obieccions ou reprehensiõs, qu'on pourroit faire sur ce qu'avons mis an-avant, le tout de nottre invancion. Là aussi nous traiterons amplemant du chatoulher, & s'il et propre à l'homme comme le Ris: où nous expliquerons sis problemes du chatoulhemant. Et antre autres divers propos dignes d'annotacion, nous dirons commant le saffran peut faire mourir an riant. Puis au troisieme i'epelucheray plusieurs difficultés, & fort belles questions: comme, pourquoy le seul homme peut rire: d'où vient que les vns riet plus que les autres, & quelques vns an

Ce qu'il traitera aus deus liures suyvans.

Chap.2.&3.

Chap.1.

Chap. 4.

dormant: que les plus gras riet plus volontiers: pourquoy le Ris n'avient
Chap.10. devant le quarãtieme jour de nottre
Chap.14. natiuité : où nous parlerõs aussi, d'vn
Chap.9. qui naquit an riant, d'autres qui ne
Chap.4. riret jamais, & de ceus qu'on dit etre
Chap.17. mors de rire sans qu'on les touchat.
Chap.17.
Chap.8. Là nous verrons, pourquoy on dit, la rate fait rire, & plusieurs autres jantils propos qui seront fort aggreables.

Recapitulacion, concluant le premier liVre.

Cha.1.2.&3. DOnques le Ris et meu des fais ou dis, qui ont apparance de laideur, & ne sont pitoyables, sinon (peut etre) de prime face. Il faut qu'õ y pre-
Chap. 4. ne garde, & qu'ils soint counus: autremant les ridicules n'ont pas leur efficace: & ne peuvet toucher à l'ame, s'ils
Chap. 9. ne penetret au sans commun. Là ils ne sont recounus pour tels, ains seulemant ressus comme tous les autres objets. Car les sans ne sont que portes ou fenetres, par lequelles on antre

vers l'ame,cachee au dedans. L'ame et toute d'vne faſſon, ſimple, indiuiſible,& ſans diſtinccion de parties:dõt les objets l'emeuvet toute.mais pour autãt qu'elle peut faire diverſes choſes,on luy attribue pluſieurs facultés ou puiſſãces,qu'elle pratique & exerce de fait,aus inſtrumans cǫvenables à la chacune. Et de-là vient,que les Philoſophes aſſignet à tel mambre tel pouvoir:cõme s'ils vouloint dire, que l'ame touchee, tantee, ou emuë des objets(parvenus à elle par les fenetres du cors) demoutre sà & là an diverſes parties, ce qu'elle ha puiſſance de faire, operant diverſemant par divers inſtrumans, ainſi qu'il avient mieus au chacũ. Elle donques emuë de la matiere ridicule, agite le mambre plus accommodé à exprimer ſa paſſion:qui et le cœur, vray ſiege des affeccions. Cettuy-cy peu ſouvant obeït à raiſon,ains ordinairemant cõtre la volonté,& notre jugemant, il ſe trouble comme vne beſte. La faculté qui y preſide, et nommee deſir ſanſuël privé d'attouchemãt, lequel n'et

Chap. 9.

Chap. 6.

du cerveau, ja-ſoit que le cerveau reſ-
Chap.10. ſoive ſon objet. L'affeccion riſiſique
approche fort de la joye: toutesfois
il y ha differance, tant an leur matiere
que an l'emocion du cœur: parce q̃ la
joye vient d'vne choſe ſerieuſe, & ne
fait que dilatacion: le Ris nait de fol-
latrerie, dont il y ajoute conſtriccion.
Chap.14. De ſorte que le Ris ha deus mouve-
mans contraires: l'vn et fait de lieſſe,
& l'autre de triſteſſe. mais toujours la
dilatacion ſurmonte au Ris, comme
le fait et plus plaiſant, que miſerable.
Le cœur ebranlé de telle ſorte, l'ame
ſantant paſſion aggreable, ne peut
(à-peine) diſſiper tant d'eſpris, que la
mort s'an anſuive: ce que par joye
ſouvãt et avenu. La coutume du cœur
et, de decouvrir toutes affeccions par
Chap.11. quelque changemant au viſage. Du-
rant la joye il an balhe de fort voya-
bles & apparans indices: car des eſ-
pris & ſanguines vapeurs qui gaignet
le haut, la part qui ramplit les yeus, y
Chap.11. 21. & 22. rand vne claire lueur: le ſurplus de-
meure an la peau, amboutiſſant &
coulourant la face. Les bolievres s'e-

tandet joliemant,par les muscles retirés quasi de convulsion,faite d'abõdance d'espris.Le Ris ha tous ces accidans communs aveques joye. Ses propres sont,les maimes augmantés, ja-soit qu'il n'y ha pas plus grand' dissipacion des matieres sutiles: mais d'autres choses y aydet. Car le cœur riant,mù impetueusemant d'alternative contrarieté,agite sa couverture, nõmee Pericarde. Cettuy-cy ne faud pas à tirer brusquemant le diaphragme,auquel il et attaché d'vn fort lien. Le diaphragme vacillant & emù, secout de maimes la poitrine: dequoy s'ansuit vne samblable compression de poumon,qui rand la vois antrerõpuë.Tout celà n'avient guieres,qu'an l'expiracion, etant pour-lors le diaphragme detandu.Par le Ris la bouche et bâlhante des muscles retirés d'vne replecion de vapeurs ou espris, tout ainsi qu'au vray bâlher.C'et aussi pour le grand besoin de frequante respiracion, qui fait tenir la bouche ouverte:& pour l'agitacion de la poitrine,laquelle tire à soy le muscle lar-

Chap.13.

Chap.14. & 15.

Chap.16.

Chap.18.

Chap.19.

ge,abbatant la machoire. Quelquefois on ne fait que decouvrir les dás, & comme rechigner:ce que provient desdites causes plus legieres, & de la contraccion du diaphragme, qui rãd toujours cet effet an diverses occasions.

Chap.20. Le Ris fait rider le visage (mais sur tout au coin des yeus) à cause des plis que ses muscles reïteret souvant.

Chap.21. Les yeus pleuret de rire,pource qu'ils sont pleins de vapeurs, & les pores sont adonc fort ouvers, cõme par la liesse: ansamble pour l'epraint e des humeurs,causee de tristesse. car nous disons, que le Ris tient de ces deus affeccions.

Chap.22. Les veines s'anflet au frõt & au cou, de ce qu'amboutit le visage.

Chap.23. La tous vient à force de rire,quãd les poumons sont irrités de leur humeur sutil,ou d'vn autre tõbat d'anhaut.La tous viẽt aussi,de rire an mãgeant ou beuvãt,parce que de la bouche quelque brisette ou goute va dedans la gargamelle. Quelquefois on rand par le nez, quand la bouche et ampechee, & le Ris nous contraint d'expirer.

Chap.24. Les bras,les jambes & tout

le cors s'emeut, quand la poitrine et tourmantee: parce que d'elle sortet des muscles qui võt à tous quartiers. Le vantre deult biẽ fort de la frequã- Chap.25.
te, vehemante, & longue concussion ou batterie qu'anduret les antralhes, peaus, & mẽbranes, que le diaphragme tourmante, luy etant ancor plus tourmanté. On pisse & fiante de rire, Chap.26.
pource que la vessie & le boyau culier, sont pressés des muscles epigastrins, & du diaphragme, à la force dequels ne peuvet resister les deus Sphincteres : lequels pour lors sont autremant bien laches de telle agitacion, cõme tout le reste du cors. La sueur vient de peine d'halener, & du traual qui echauffe. Elle sort plus abõdammãt au visage, pour la rarité de sa peau, pour la mollesse & humidité de ses parties, voisines du cerveau. La notable perte d'espris, avec telle Chap. 27.
difficulté de respiracion, qu'on an et pres d'etouffer, peuvet assés causer l'evanouïssemant, an ceus qui riet de trop grand' vehemãce. Quant à mourir de tel excés, il n'et pas fort aisé:

car la contraccion ampeche la prodigue dissipacion d'espris. toutesfois quelques vns an sont mors, comme l'on dit: mais nous verrons si ceRis et d'vne autre fasson, aus livres qui s'ansuivet.

LE SEGOND LIVRE DV RIS, CONTENANT sa definicion, ses especes, differances, & divers epithetes.

PREFACE.

AV batimãt du cors humain, plusieurs choses se presantet dignes de singuliere admiraciõ: lequelles si on vouloit expliquer & poursuivre curieusemant, à-peine an viendroit-on a-bout. Car ce qui et de cõmun avec les bestes, ha la fasson de tãt plus exquise au cors humain, que celuy à bon droit sera iugé impie, qui

pesera d'vn'injuste balãce, la tref-excellante sagesse de leur ouvrier. Ie ne considere pas maintenant, de quel angin & de combien notable commodité & convenance, noz cors sont affermis des os, attachés ansamble d'vne lieson nerveuse & forte, neantmoins tres-aisee à tout mouvemant, soit pour courir an avant, ou pour se cõtourner, marcher de tous coutés, ramper & se trainer sur le vãtre: avec maime facilité de monter & dessandre habilemant par des degrés & echelles, grimper ou gravir, sauter, voltiger de mille sortes: & tout celà avec telle dexterité, qu'il n'y ha comme point de peine. Ie laisse à-part ceus qui de meruelheuse, & preque incroyable agilité passet & repasset le cors dans vn cerceau, se plians comme vn osier an tant de sortes, que la cire n'et pas plus maniable. Mais quelle et cette loüange à l'ouvrier, que an la face de l'homme on reconnoisse telle varieté, que antre tant de milliaces d'hommes, ils ne se treuvet deus visages, qui n'ayet quelque differan-

ce:ou celà et bien fort rare, & estimé antre les grans meruelhes? Que dira l'on de la grand' diversité du parler, quant à la vois seulemant, tellemant differante l'vne de l'autre, que sans voir la personne, on la peut cóme deviner & recounoitre au son de la parole, pour peu qu'on l'aye frequãtée? Quant au langage si divers, que dans vn pays, voire dans vne ville, le maternel & vulgaire se trouvera differãt l'vn de l'autre (ja-soit que au commãcemant du monde, & jusques à l'antreprise de la tour de Babel, il n'y eut qu'vne langue par tout) celà et d'vne autre consideracion. Mais il n'y ha riẽ de plus mervelheus que le Ris, lequel Dieu a dõné au seul homme, d'antre tous les animaus, comme etant le pl' admirable. Car si le Ris etoit moins frequant, il sambleroit vn miracle, quand on voit tout le cors emù si soudain, & avec telle impetuosité, pour ouïr ou voir quelque chose deneant, & du tout ridicule. Or il faut bien que celà avienne, de la puissance que l'ame ha sur le cors. duquel argumant

gumant et ranforcee la ſantance des plus doctes & pies perſonnages, que l'ame raiſonnable (la plus excellante des formes)peut etre ſeparee du cors, & ſubſiſter an ſoy, n'ayant par tout beſoin d'adminicule etrangier , & de quelque ſujet. dont l'ame et declaree de nature immortelle. Car il et trop evidant , que la forme qui ha exiſtance par le cors, ne peut avoir ſur luy ſi notable pouvoir . Il y ha beaucoup de choſes qui anſeignet, combien le cors humain et anclin & promt à ſuivre les mouvemans de l'ame : voire qu'il an et quelquefois reſolu & deffait, comme quand l'eſprit et tranſporté de grand'impetuoſité. Ariſtote au premier de ſes grandes Morales anſeigne,que les parties ou puiſſances de nottre ame , ſont deus principales:ſavoir et, la raiſonnable,& celle qui n'vſe de raiſon . De la raiſonnable procedet la prudance, habilité d'eſprit,ſapiance, memoire, invancion,diſcours , & ſamblables. Celle qui n'et raiſonnable,ſediviſe an deus:l'vne,qui nullemant obeït à rai-

Commant du Ris on peut comprãdre, que l'ame et immortelle.

ſon, comme et la vegetative : l'autre qui obeït quelquefois, comme celle du courrous & de la concupiſſance: toutes deus fort commodes à l'homme. Car la concupiſſance maintient la vie,& conſerve l'eſpece : d'autant que au moyẽ d'icelle nous mangeõs, beuvons & faiſons des anfans. Le courrous ou dedain,& l'indignacion luy et balhé pour compagne (neantmoins etant ſon contraire) à celle fin de reprimer la trop grand cupidité. Car comme le froid & le chaud melés anſamble, font vne bõne trampe, ainſi la cõvoitiſe & le dedain ou courrous, s'antrerompãs l'vn l'autre, font vn treſ-bon melinge de modeſtie & vertu. La couvoiteuſe puiſſance de l'ame, et an plaiſir ou volupté, & deplaiſir, qu'on nomme auſſi douleur. Ces deus paſſiõs ſont precedees, volupté d'vn deſir, & douleur d'vne crainte. Dont les affeccions qui ſuivẽt la phantaſie & l'imaginaciõ, ſont an nombre de quatre: ſavoir et, deſir ou appetit, volupté, crainte, & deplaiſir. lequelles quelquefois exceſſives,

Theodorit li. 5. de cura. pathem.

non ſeulemant emeuvet leur cors propre,ains auſſi l'etrangier. On ſant bien manifeſtemãt le trouble & l'impetueus mouvemant, que la boulhãte colere fait au cœur : & de quel chatoulhemant la charnelle concupiſſance emeut le foye, outre la chaleur & rougeur qu'elle excite aus orelhes: je ne dis rien de ce qu'elle remuë aus parties honteuſes. Voire maime le deſir amoureus altere le mouvemant naturel des arteres : cõme nous liſons qu'Eraſiſtrate(treſ-ingenieus medecin) aperſut du pous elancé & tramblant, l'ardante amour du Roy Antioche à l'androit de Stratonice ſa maratre, comme Appian le recite. Vn ſamblable conte fait meſſire Iean Boccace an ſon Decamerõ, qui et la huitieme nouvelle de la ſegonde journee. Que dirons nous,de ceus auquels la ſemance genitale etãt copieuſe & chaude, ſe polluet & corrompet an dormãt, pour ſonger ſeulemãt,& avoir l'eſprit attantif à quelque fame qu'ils auront veuë de jour? Ne croit on pas, que l'ſeul du ſourcier

regardant ferme, avec vn desir d'offanser & nuyre, peut ansorceler le cors tandre d'vn anfant? Duquel ansorcelemant le betal maime n'et pas examt: comme tresbien annote Virgile, an disant,

Eglog. 3. *Ie ne say pas quel regard mal veulhant,*
Va mes agneaus tandres ansorcelant.

Mais qu'y ha-il plus evidant, que les appetis des fames grosses, à raison dequels bien souvant le cors de l'anfant porté au vantre et taché, & luy et tandremant imprimee la marque de ce que la maire ha desiré? Quoy? l'imaginacion de l'homme ou de la fame, durant leur copulacion, n'et elle pas cause de la sambláce à la plus part des anfans? Pour cette raison (dit Pline) il y ha plus grand' diversité an la seule espece des hommes, qu'an tous les autres animaus. Car la vitesse & legereté de l'esprit & des pansees, imprime diverses notes. Mais les espris des autres animaus sont immobiles (ou tardifs & pesans) & samblables an tous, chacun an son espece. Dont Ciceron

Liu. 7. cha. 12.

Liure 1. Tuscul.

„ dit bien, que la ſamblance appert
„ mieus aus beſtes, qui ont l'eſprit ſás
„ raiſon. Ce neantmoins on obſerve, que certains animaus naiſſet blancs, de leurs paires & maires qui ont imaginé le blanc : cõme nous ſavons etre fait des paons, & des counils, qui ſont anfermés an lieu fort blanc. Iacob auſſi mit des verges de diverſe couleur, au devant des brebis de Laban, dedans les auges és decours des eaus, là où s'aſſambloint les troupeaus pour boire: afin que s'echauffant au regard deſdites verges, elles fiſſet leurs agneaus tachettés & grivelés: Geneſ.30. Verſ.38.
dequoy Moyſe et treſ-fidele auteur. Nous liſons auſſi, celà avoir eté fait an Eſpagne, ez haraz des jumans. Outre pluſieurs autres graves auteurs, Quintilien preuve telle etre la force de nature, an la controverſe & procés, où il s'agiſſoit de la matrone Romaine, qui avoit anfanté vn More. Et nottre Hippocras delivra vne fame du ſupplice, qui etoit accuſee d'adultere, de ce qu'elle avoit fait vn fort bel anfant, qui ne reſſambloit à ſes

parans:Hippocras ayant donné avis, que l'on regarda ſi dans la chambre y avoit quelque telle peinture · ce que ayant eté trouvé, il n'y eut plus de doute & ſuſpicion. Ie me tais de ceus-là, qui ſont ſi addonnés & aſſervis à leur vantre, que bien ſouvant de la ſeule imaginacion & conception de quelque friandiſe,il leur ſamble qu'ils an manget : dont la ſalive & ſaveur leur anviét à la bouche. Pluſieurs ayás an treſgrand horreur les medecines, comme on les leur preſante(maimes avant qu'ils les flairet,ou goutet) ont mal de cœur, & appetit de vomir: voire avant qu'ils ayet taté l'amertume,ils la ſantet à la bouche. Il y an ha qui vont à la ſelle, d'avoir ſeulemant vù prandre medecine à vn autre, ou l'apoticaire qui l'apporte. ce que fait la forte imaginacion. Car il y an ha de ſi delicas & mous,que de voir ſeulemant, ou d'ouyr parler d'vne choſe puante ou ſale,randet leur gorge, ou an ont mal de cœur. Or toutes ces choſes appartienet à l'ame, & non au cors, ainſi que tres-veritablemant

tienet les Philosophes : vù que c'et l'ame qui exerce toutes les funcciōs de la vie. L'ame void & oyt, dit Epicharme : le reste et sourd & muët. Ce que pourra facilemant antandre, celuy qui contamplera vn cors fraichemant mort. car tous les instrumans y sont antiers, & il n'y a rien d'oté, ou de changé, le cors et parfait : toutesfois il git oisif, denué de toutte acciō & euvre, sans aucun pouvoir, dez l'instant que l'ame (ouvriere de toutes les precedantes funcciōs) an et separee. Donques à bon droit se font tant d'impressions, changemans & alteracions au cors, par les affeccions ou mouvemans de l'ame. Combien d'evenemans divers ansuivet la joye? Combien de jans dit on etre mors de telle occasion, comme nous avōs touché au premier livre? Il y an ha aussi Chap.II. qui sont gueris d'vne grand' maladie, survenant vne soudaine & non esperee joye. Par maime raison, à quelques vns les dans s'agacet, de voir ou d'ouïr seulemant certaines choses. Les autres, s'ils voyet saigner qu'el-

qu'vn, ou s'ils regardet vne grande playe, l'esprit etant surpris, & comme retranché d'vne admiracion ou cõmiseracion, tombet an pamaison. Et la peur, de quelle efficace là void-on quelquefois ? D'vne soudaine peur, le trãblemant froid court par le profond des os, le poil se herissonne, & la vois s'arrete au gosier : on se compisse, on se conchie : quelquefois on an meurt, ou on tombe an tres-grieves & lõgues maladies. Il y ha des jans si craintifs, & qui se defiet tant de leurs forces naturelles, qu'ils se laisset gagner au mal : tellemant qu'on ne les peut guerir an aucune fasson, & meuret pour leur opinion comme a credit. Il y an ha d'autres, qui se faignet des maladies : & demeurãs long tams an cette persuasion, an ayant grand doute & peur, ils y tombet de fait. Au contraire on void par experiãce, que de peur quelques maladies cesset : comme le hocquet, & la fievre
Liure 18. du Contin. quarte (cõme dit Rasis) d'vne frayeur grande & soudaine. Herodote ecrit, & plusieurs apres luy, que le fis de

Crœſus, etant muët d'vn ampechemant naturel, voyant ſon paire an dãgier de mort, ſoudain vint à parler, & cria, *Homme, ne tuë pas le Roy*: & que la reſte de ſa vie il parla bien diſtinctemant. C'et, que à la tres-grãd' frayeur ſurvenant vn tres-grand deſir de parler, il put produire ſi grand effet. Et l'eſperance maime ſouvant proffite aus malades: tellemant que le medecin fort deſiré, appaiſe de ſon arrivee, la cruauté du mal. De là et ce propos vulgaire (qu'il ne faut eſtimer ne faus, ne vain) que celuy guerit plus de janſ, auquel pluſieurs ſe fiet. Car la force de l'ame, qui au paravant ſuccôboit au mal, et excitee & relevee de l'eſpoir: dont maintenant elle aſſaut la maladie avec telle confiance, que an fin il la ſurmonte. Que dira on, de ce que l'imaginacion ou convoitiſe fermemant imprimee, peut emouvoir le cors, non ſeulemant des vifs, ains auſſi des mors, comme par vn miracle? Il et confirmé par le temognage de pluſieurs, & reſſu des plus ſages Iuriſconſultes, que les cors de ceus qui

Plures curat, in quo plures confidunt.

ont eté tués, si le meurtrier et presant saignet: combien que la mort soit extinctiō de la chaleur naturelle, & que de sa froideur elle fige & arrete le sang. Dirons nous avec certains Philosophes, que quelques forces de l'ame sansitive (savoir et, la cupidité de vangeance) subsistet ancores apres la mort dans le sang, jusques à ce qu'il pourrisse ? Lucrece poëte & Philosophe Epicurien, samble etre de cet avis, quand il dit:

Liure 4.

C'et bien alors que la semance abonde
Dās ses vaisseaus, quād l'eguilhō les sonde.
Puis et plaisir, quand icelle on reduit
Droit *à l'objet que le desir poursuit.*
L'esprit na vré meut les lieus de semance,
Les chatoulhant: & d'où il ha l'outrance,
Il vise tout, & s'efforce d'aller.
Car nous voyons le sang aussi couler,
Droit à la part qui ha ressu blessure,
Et s'y moutrer. Dont si para vanture
De pres y vient l'auteur de ce forfait,
Sur luy s'elance & noueau cours il fait.

Comme s'il disoit, tout ainsi que la palharde affeccion de l'esprit, desire verser la semence contre son amie,

l'amour de laquelle ha irrité & navré cet eſprit,ainſi la chair bleſſee deſire anſanglanter ſon annemy preſant. Quant à moy,pour l'autorité de ceus qui l'affirmet,je ſuis contant de croire, que ſi le meurtrier ſurvient dans ſet heures,ou anviron,le ſang peut etre elancé contre luy.Dequoy aucuns randet cette raiſon: que celuy qu'on meurtrit, lors qu'on le tue, il et tout attantif au meurtrier: il ſe voudroit revanger,& ne panſe qu'à la vangeāce an treſ-grand marriſſon. Adonc la colere s'inflamme, de laquelle ſoudain et echauffé le ſang, qui hativemant de toutte ſa puiſſance accourt à la playe,comme pour la defandre. Les eſpris anſamble y volet de toutes pars,& de leur naturelle legiereté incontinant ſe jettet à l'antour du meurtrier, de la chaleur duquel ils perſeveret & s'antretienet quelque tams.Dont ſi ce pādant le meurtrier regarde de pres la bleſſure, le ſang ſe verſe contre luy:parce que la chaleur n'et ancores eteinte, & que l'agitacion interieure n'ha pas ceſſé: &

auſſi d'autant qu'il s'etoit auparavant avancé au dehors. Mais faudroit-il point, que pour ce faire, reſta dans le cors quelque intelligeance, à pouvoir recounoitre le meurtrier? cóme il aviendra bien aiſemant à celuy qui n'et du tout mort: ja-ſoit qu'on le tiene pour tel, d'autant qu'il et à l'extremité. Autremant il ne ſe peut faire naturellemant, que la playe ayt telle diſcrecion, qu'elle ne rejette du ſang de là à quelques heures, contre qui que ce ſoit: à quoy revienet les ſudites raiſons. Aucuns des Theologiens ſcholaſtiques, ſuivans les precedans diſcours, veulet que les eſpris ſortans de la playe (comme dit et) cauſet l'effluxion du ſang: quand il les rappelle, & puis ils repetet le ſang. Ce qu'aviét par la volonté expreſſe de Dieu, pour plus grand horreur & deteſtacion du peché. Dont au Geneſe Dieu dit à
Cha.4. Cain, Le ſang de tó frere crie à moy. M. Papon, treſ-docte & prudant Iuriſconſulte, lumiere de ce tams, ha traité fort elegammant cette queſtió
Liure 4. titr. 9. arr. 5. an ſon livre des Arreſts. Nous pour-

rions icy apporter plusieurs autres essais mervelheus de la raison naturelle, par lequels (nō sans ebayssemāt) et amplemant expliquee l'indicible force de l'ame sur noz cors: n'etoit que cecy peut suffire abondammant. Toutesfois il nous samble etre biē vtile, de produire ancor quelques histoires mervelheuses, & la plus-part prodigieuses. Avicenne escrit, d'vn qui se randoit paralytique quand il vouloit: & qui n'etoit mors ou piqué des bestes venimeuses, sinon qu'il les y contraignit, lequelles (pour l'accōplissemāt de cette mervelhe) an mouroint sur le chāp. On cōte de l'admirable cōdiciō du naturel d'vn praitre, nōmé Restitut, lequel toutes & quātesfois il vouloit (& il etoit souvant prié de ce faire) s'exātoit de tout santimant, & gisoit cōme mort: de sorte qu'il ne santoit ceus qui le pinsoint ou pognoint, nompas maimes si on le bruloit: ains persistoit sans aucune douleur, sauf an apres, de la playe qui luy an demeuroit. Et que ce ne fut de se contraindre, ains que son cors de-

meuroit immobile, d'autant qu'il ne ſantoit rien, on le prouvoit de cet argumant, que on ne trouvoit point qu'il halenat. ce neantmoins il diſoit apres, d'avoir oüy la vois des hommes, comme de fort loin, pourvù que ils euſſet parlé haut & clair. S. Auguſtin ecrit, avoir counu vn qui ſuoit quand il vouloit. On ſait bien auſſi qu'il y an ha qui pleuret quand ils veulet, & maimes qui verſet grand quantité de larmes: ce qu'on attribuë communémant aus fames. Mais voicy que ſurpaſſe toute merveilhe. On ha vù aucũs, qui ayans avallé incroyable quantité & diverſité de choſes, an remuant bellemant l'androit de l'eſtomac, ſortoint comme d'vn ſac, ce qu'ils euſſet voulu, & celà bien antier. Quelques'vns font des pets ſans puanteur, autant qu'ils veulet, & de divers ſon: tellemant qu'ils ſamblet chanter du cu. Je ſay biẽ que pluſieurs refuſerõt d'adjouter foy à ces hiſtoires: mais (pour retourner an fin à notre beſogne) quãd je cõſidere la force & puiſſance de l'ame raiſonnable ſi

jantile, ſur ce cors terrien & lourd, certainemant rien ne me ſamble incroyable, moins difficile, que à tous ces mouvemans le cors ſoit notablemant emù. Car l'homme et premieremant composé de l'ame & du cors: cettuy-cy doit obeyr, & l'autre commander. Puis nous diſtinguons l'eſprit & l'antandemant, où nous recõnoiſſons double cõmandemant, l'vn maitriſant, & l'autre politique. Leſprit exerce ſur le cors, la dominatiõ maitreſſe: dont le noble hiſtorien ha parlé fort propremant, quãd il ha dit, „ Nous vſons du commandemant „ de l'eſprit, & ſeruice du cors. L'antandemant exerce ſon commandemant politique, civil & royal, ſur la concupiſſance. Or donc, eu egard à l'excellance de l'ame celeſte & divine, il falhoit bien que ſon receptacle fut aſſés mou & delicat, à fin qu'elle n'an fut rien ampechee, ains an vſa facillemant, cõme d'vn inſtrumãt ployable. Qu'ainſi ſoit, les jans de grand eſprit, le plus ſouvãt ſont mous de charnure, fort maigres, debiles & mala-

difs. Ce que ha bien noté le ſage Caton, an ſes diſtiches morals, diſant?

Celuy ha grand eſprit, comme pour recompanſe,
Auquel vn cors valhant nature ne diſpanſe.

„ Sur ce propos diſoit Platon an
„ ſon Timee: Dieu pouvoit former
„ le cors de l'homme tant maſſif, qu'il
„ eut eté moins ſubjet aus maus qui
„ par dehors luy avienet: mais il ha
„ mieus aimé le faire mou, à fin qu'il
„ fut mieus preparé à cōtemplacion.
On ecrit qu'vn barbare etāt interrogé, qu'et-ce qu'il jugeoit etre plus admirable an ce theatre du monde, repondit (non an barbare, ains an ſavant perſonnage) que l'homme excede antieremant toute capacité d'admiration. Car il et non ſeulemāt prince des animaus, & d'vne ſplandeur divine de raiſon & antandemant, interprete de toute la nature: ains auſſi an mode de Prothee, ou d'vn chamaleon, de puiſſance legiere & inconſtante, il ſe trāsforme an tout ce qu'il veut coup à coup. On trouve celà tres-

tres-veritable, quãd on obſerve, que les mouvemans de l'eſprit vehemans reſolvet & defont le cors : & que les plus legieres affeccions, cauſet de fort diverſes tranſmutacions : tout ainſi, que ez poupes ou polypes, qui à tout propos changet de diverſe couleur, ſelõ le ſujet du terroir. Ainſi les poulles d'Inde coup à coup teignet de diverſes couleurs, ſelon leurs phantaſies & paſſiõs, la peau charnuë qui pand a leur goſier. Praique ſamblable et, ce que journellemãt on obſerve aus filhes, qui ont le teint delié, net & luyſant : c'et, qu'elles changet ſouvant de viſage. Dont on les nomme journalieres, parce qu'elles ſont quelque fois plus, & quelque fois moins belles. Et celà leur avient, ſelõ les paſſions de leur eſprit, joye, triſteſſe, eſpoir, deſeſpoir, crainte, ſoucy, amour, haine, colere, malice, vergogne, anvie, pitié, jalouſie, & autres qui emeuvet facilemãt les cœurs tandres & mous des femelles, & exprimet au viſage les ſignes de leurs affeccions. Celles qui ont la peau groſſiere, epeſ-

ſe & ombrageuſe,ſont quaſi toujours d'vn maime etat : ſinō qu'il leur avienet de grieves affecciōs,qui les puiſſet amaigrir. Or antre les choſes qui emeuvet fort & ſoudain le cors,pour avoir touché ou emù l'eſprit,les ridicules n'ont pas le dernier lieu: car on void de ſi ſoudains,ſi divers,& remarquables mouvemans contrains du Ris, qu'à-peine on apperſoit autre choſe an l'hōme,digne de plus grād' admiraciō. Des autres paſſions, il n'y ha guieres de notes qui ſe preſantet au viſage:mais du Ris, combien grādes & an grād nombre avienet elles, non ſeulemāt au viſage,ains auſſi an tout le cors? Car il an et tout emù:vù que cecy accompagne le Ris, grand fante de bouche, retiremant inſigne des laivres,la vois ou ſon antrerompu & chancelant:la rougeur du viſage, & la ſueur qui aucunefois an ſort par tout le cors: l'etincellemant des yeus, avec effuſion de larmes : l'anfleure des veines au front & au cou: la tous,la rejecciō de ce qu'on ha dās la bouche & au nez:l'ebranlemant de

la poitrine, des epaules, bras, cuiſſes, jambes, & de tout le cors, comme vn trepignemant: la grand douleur des coutés, des flancs, & du vantre: le vuidange des boyaus & de la veſſie: la defalhāce de cœur à faute d'haleine, & quelques autres accidans. Ce qui augmante plus la mervelhe et, qu'vne choſe de-neant, du tout vaine & legiere, emeuve l'eſprit de ſi grand agitacion. D'avātage que ſi promptemant & à coup le Ris echappe, & moins que toute autre affeccion obeyſſe à la raiſon & à la volōté: ja-ſoit qu'il excite ſes geſtes, par le moyen des muſcles qui ſervet à la volonté. Certainemant cette affeccion ſe rād admirable de toutes ſortes: dōt maime pour ce reſpet, le Ris ha deu etre peculier à l'homme, afin que etant doüé de l'ame la plus digne, il ſantit la plus excellante, admirable, & plaiſante affeccion qui ſoit. Nous avons au premier livre cherché, & trouvé par vne diligeante & penible (ie ne veus pas dire, ingenieuſe) anquete, la matiere ou l'objet du Ris, ſon ſiege,

& praique toutes les causes de ces accidans. Ayant fourny à celà (qu'il falhoit mettre an auāt, & an premier lieu, comme pour fondemant) an cettuy second livre nous antreprandrõs premieremant, de comprandre an brief (que nous appellons definir) l'essance du Ris, puis nous decrirons ses differances ou especes, & deduirons ses epithetes. Ainsi on an aura parfaite counoissance, & il ne restera plus de cette besogne, que de reciter quelques admirables vertus du Ris, & traiter divers problemes qui apartienet à ce fait. Ce que nous remettrons au troisieme livre, pour expliquer tout plus distinctemant. La methode que no⁹ observerõs, sera, d'inferer an ces deus prochains livres, nouvelles conclusions de ce que no⁹ avons demoutré au premier. Car ainsi ils l'illustreront & eclarciront, duquel par cõtre ceus-cy amprunterõt la certitude de leurs conclusions & le fondemant de leurs discours. Mais venons au point, & reprenõs le fil de nottre ouvrage.

Quelle et la vraye definicion du Ris.

CHAP. I.

ISAAC Iſraëlite, fort celebre antre les medecins Arabes, ha eté le premier, de tous ceus qui ont antreprins de definir la nature du Ris. car des auteurs Grecs, nompas vn: comme ceus qui de cette matiere à-peine an ont tãt ſoit-il peu traité. Voicy la definicion donnee par Iſaac: Le Ris et vn „ tramblemant & ſon des muſcles de „ la poitrine, d'vn ſang boulhant, qui „ monte an ces parties là par agitaciõ „ de nature, cõcitee d'vn mouvemãt „ d'eſprit, quãd ce que la joye appor- „ te, tombe an l'eſprit. Mais combien abſurde et cette definicion, M. François Valeriole, treſ-diſert, treſ-humain & treſ-docte perſonage, l'ha bien remoutré. Car le Ris n'et propremant ny tramblemant, ny ſon des muſcles de la poitrine: d'autant que ces muſcles ne ſont vocals, dediés au ſon & à la vois, ains à la reſpiracion pour la plus-part, & quelques vns au mouvemãt du bras. Et le ſon qui et apperſu

Definition du Ris par Iſaac.

Enarrat. 9. liu. 3.

au Ris, doit etre rapporté aus muſcles du goſier, qu'on nomme *Larynx*, organe de la vois. Quant et du tramblemant, le Ris y reſſamble aucunemant, de ce que les parties emuës du Ris, ont quelque paſſion, qui les fait repreſanter celles qui trãblet vrayemant, ainſi que nous avons anſegné
Chap.17. au livre precedant. Mais le Ris et fort improprement appellé tramblemãt : vù que cettuy-cy et toujours contre nature, & procedant de maladie : le Ris au contraire et naturel, & ne ſinifie aucun mal. Ie laiſſe à mon eciant, la pourſuite des autres parties de la definicion, qui contienet les cauſes efficiante & materielle: parce qu'elles ſont aſſés reprouvees, de ce que i'ay
Quæſt.4. declaré an mon premier livre. La de-
Definicion du Ris par Gab. de Tarrega. finicion balhee par Gabriel de Tarrega, me ſamble plus convenable, quãd „ il dit: Le Ris et vn mouvemant ſonnant, des mãbres ſpirituëls de l'hõme, fait avec ſituacion des parties du viſage, pour avoir obtenu ce que l'hõme veut de joye & de lieſſe, &c. Mais il y a ſamblablemant pluſieurs

choses dignes de reprehansion. Hieronymo Fracastorio, tresdocte Philosophe & medecin, definit ainsi le „ Ris: C'et (dit-il) vn mouvemant cō„ posé d'admiracion & de liesse: par„ quoy aussi il y ha au Ris quelque cō„ traire effort. Car l'admiracion tiēt „ aucunemant l'esprit an suspand, & „ la liesse l'epanit: dequoy il avient que quand le Ris et continué, ce n'et „ sans facherie. Laquelle definicion le sudit Valeriole refute aussi, par vives & fermes raisons. car il et faus, que le Ris conste d'admiracion, vù qu'elle ne fait ne constituë aucunemant le Ris, ja-soit que aucunefois elle s'y rancontre. Il eut approché plus pres (à mon avis) de l'essance du Ris, s'il eut mis au lieu d'admiracion, tristesse legiere & fausse. car elle fait certain resserremant, & comme suspansion an l'esprit, laquelle antrecoupe & arrete l'epanissemant & de„ ploy, qui et fait de liesse. Melet „ de l'opinion des autres, definit le „ Ris, vn mouvemant qui etand les

De symp. & antipat. cap. 20.

Definition du Ris par Fracastorio

Li. de la nature de l'hōme.

Definiō du Ris par Melet.

„ muſcles de la face:ou bien,vn mou-
„ vemant de la dilatacion muſculai-
„ re,qui et pouſſé des intimes antral-
„ hes,par agitacion de l'eſprit.Ce qui
et auſſi à bon droit reprouvé. Apres tous ceus-là, le bon Valeriole a tiſſu ſa definicion, de telle ſorte que i'y trouve peu à redire. Il la balhe ainſi:

Definicion du Ris par M. Valeriole.

„ Le Ris et certain mouvemant hatif
„ de l'eſprit,d'vne choſe plaiſâte,pour
„ expliquer la joye conceuë interieu-
„ remāt: duquel les muſcles de la poi-
„ trine,& de la bouche, ſont emûs de
„ quelque impetuoſité. Ou : le Ris et
„ elargiſſemant des parties de la bou-
„ che,& du viſage: de l'eſprit epandu,
„ qui agite les parties pectorales, de
„ quelque ſon & impetuoſité. An ces
definicions il ha ſagemāt prins *Mouvemant*,pour geanre:d'autant que à la verité,le Ris et quelque emocion, & de la claſſe des choſes qu'on appelle *Succedantes*.car ſon eſſance et toute an accion,& au faire, ainſi que diſet les Philoſophes:cōme ſont auſſi la vois, le ſon,l'accion & la paſſion, qui n'ont aucune permanance ou ſtabilité, ains

ſont tandis que ſe font ſeulemant. Or le Ris et effait d'vne paſſion qu'il denote, ainſi que nous avõs demoutré au premier livre. Dõt à bon droit il et definy par mouvemant & acciõ. Quant aus autres parties de la definicion, on verra aſſes lequelles ne me plaiſet guieres, ſi on compare ma definicion avec la ſienne, & des autres. Ie la fais de cette ſorte, la plus accõplie de toutes, à mon avis. Le Ris et vn mouvemant, fait de l'eſprit epandu, & inegale agitacion du cœur, qui epanit la bouche ou les laivres, ſecoüant le diaphragme & les parties pectorales, avec impetuoſité & ſon antrerompu: par lequel et exprimée vne affeccion de choſe laide, indigne de pitié. Par ces mots je comprans ſuffiſammant (ſi je ne m'abuſe) l'antiere nature du Ris. car toutes les choſes qu'on obſerve au Ris, & par cõſequãt ſont dittes accidans inſeparables d'iceluy (comme nous avons anſegné au premier livre) d'autant qu'elles conſtituet ſon eſſance, y ſont compriſes. La premiere qu'on y obſerve, c'et

Definicion du Ris par M. Ioubert.

l'ouverture de bouche, & le retiremãt des laivres, comme d'vne cõvulsion. Ce qui et fait principalemant à cause d'vne effusiõ d'espris: mais cette cause et aidee de quelques autres, qui depandet toutes de l'agitacion du diaphragme, & de la poitrine. Lequelles parties sont agitées de l'inegal mouvemant du cœur, qui et resserré, & tour-à-tour dilaté, mais [c] plus cecy que celà. Il y ha de l'impetuosité au Ris, parce que les espris & vapeurs sanguines, sont les principaus instrumans de telles emocions. Et d'autant que la poitrine bat le poumon de maime inegalité, il an procede vn sõ antrecoupé qui sort par la bouche ou par le nez seulemãt. La chose ansamblemant triste & joyeuse, laquelle suit la laide indigne de pitié, emeut tellemant le siege des affeccions, qu'il et contraint d'exprimer an la sudite fasson le confu ridicule. Or nous avons demoutré au livre precedant, que telle et la matiere du Ris, & q̃ telle et apperfuë du cœur: comme aussi toutes

C'et à dire, qu'il et plus dilaté que resserré.

les autres parties de cette definicion y ont eté amplemant agitees. Dont cette definicion et abſoluë & parfaite,contenant l'eſſance du Ris: Ce que i'expliqueray ancores d'vne autre faſſon, pour plus grande confirmacion. Toute definicion et accomplie de ſon geanre, & de ſes differances: lequelles volontiers comprenet les cauſes de ce qu'on definit. Mouvemant tient icy lieu de geanre:tout le reſte ſont differances propres, lequelles diſtinguet le Ris de toute autre agitacion du cors. Y ſont auſſi praique touttes les cauſes qui font le Ris. Car la choſe laide indigne de pitié, et la cauſe materiele: l'efficiante et, l'effuſion des eſpris: l'inſtrumantale, l'emocion inegalle du cœur, dont le diaphragme et ebranlé, & toutte la poitrine: la formelle et l'extanſion de la bouche & des laivres, accommpagnee du sō antrerompu & comme chancelant: la finale et,declaracion de l'affeccion plaiſante d'vne choſe pl'joyeuſe q̃ triſte. Or il faut bien q̃ la matiere du Ris

ſoit conſuë ou aperſuë de l'eſprit : ce que perſonne peut ignorer, ancor qu'on n'an dit rien. car il ne ſe fait aucune accion, que an choſe diſpoſee. Parquoy i'ay ſciãmant & volontairemant omis an ma definicion, l'attancion de l'eſprit:& n'y ay pas mis auſſi, que la conception de l'eſprit ſoit expliquee du Ris: d'autant qu'il ſamble etre aſſés, de l'avoir remoutré aus ridicules.

Liure 1. Nous avons reſſerré an peu, toute la nature du Ris, colligeans an vne deſcriptiõ, toutes les choſes demoutrees au premier livre. S'anſuit que nous recherchions & expliquions toutes ſes eſpeces & differances, ſynonimes, & diverſes appellacions, aumoins les principales & dequelles et faite mancion ez bons auteurs.

Des eſpeces & differances du Ris.

CHAP. II.

LES plus ſavans nous font antandre, que tout Ris n'et d'vne ſorte,

ains qu'il y an a vn procedant de nature,lequel on nōme naturel : & l'autre fait contre nature, que nous pouvons dire mal-ſain. La premiere eſpece ſe fait, de la ſeule conduite de nature,ez cors qui ſont an bon point, & non occupés d'aucune affeccion mal-ſaine. Tel et celuy que nous avõs decrit au premier livre, auquel convient nottre definicion. Car il ha toujours pour ſujet ou matiere, vne choſe laide indigne de pitié : laquelle conceüe an l'eſprit, emeut le cœur (anſamble les eſpris & la chaleur naturelle, qui y ſont anclos) à declarer l'affeccion riſoliere : etans anſamblemant agités par ce mouvemant, le diaphragme, la poitrine, & les muſcles du viſage : d'où il faut neceſſairemant, que la vois ſoit antrecoupee, & que la bouche ſ'etande de certaine faſſon. L'autre eſpece de Ris et, vn qui n'ha ledittes cauſes, & n'et de l'inſtinct de nature, ains et excité de quelque cauſe malefique : cõme celuy qui avient ſouvant par reverie: 3, duquel Hippocras ha dit, les reve-

Aphor.53. liure 6. „ ries ou folies qui ſont avec Ris, ont
„ moins de dangier. Item, celuy qui
„ provient d'avoir beu de la Geloto-
„ phylle (ſi ie ne me faus) de laquelle
Liure 24. chap.17. „ Pline ecrit ainſi: Gelotophylle et
„ vne plante ez Bactres, & à l'antour
„ du Boryſthene. Si on an boit avec
„ de la myrrhe & du vin, elle fait voir
„ ou concevoir divers objets: dont
„ on ne ceſſe de rire, juſques à tant
„ qu'on ayt beu des pignons cuis an
„ vin de palmier, avecque du miel, &
„ du poivre. Ie panſe que cette eſpece de riſee approche fort de la folle ou maniacle: d'autant que la manie n'excite pas à rire, ſinon quand fauſſes images ou repreſantacions de ridicules, ſont an l'eſprit: ce que Pline dit avenir, par le ſudit breuvage. Or la folie qui rand l'hõme anclin à rire, et ſanguine. dont Aëce dit: Si la ma-
„ nie ou folie et du ſang ſeulemant,
„ voicy que ſ'an anſuit. ils ſont emus
„ à rire demeſuremant: par ce qu'ils
„ voyet ſouvant devant leurs yeus,
„ quelques petites images ou repre-
„ ſantacions ridicules: leur viſage et

„ ioyeus, & chantet ordinairemant. Il avient, preque par maime raiſon, bien ſouvant aus ſanguins, que ſans an avoir occaſion externe ou evidã-te, il leur echappe de rire. ce qu'on impute auſſi à folie: comme pour la plus-part ſont fats, ceus qui abondet trop an humeur dous. Et parce on dit bien, *Le Ris ſans cauſe, et ſine de ſotie.* Toutes ces differances de Ris, ja-ſoit que nous les diſions cõtre nature, ce neãmoins elles ſont formees de toute telle faſſon, que le naturel et ſalubre. Il n'y ha que l'abuſemant, qui rand ce Ris mal-ſain: car quát au mouvemãt du cœur, & du diaphragme, & tout ce qui anſuit la vraye affeccion riſifique, il et trouvé an ce Ris maladif du cerveau abuſé. Il y ha vne autre eſpece, de celuy que j'appelle batard, ou non legitime: qui et, vn Ris ſeulemãt equivoque: d'autant qu'il n'exprime que le geſte & maintien externe des rieurs, ſans avoir les acciõs qui precedet le vray Ris. Car il n'y ha ne cœur, ne poitrine agités, moins des eſpris verſés & epandus: ains il y ha ſeule-

Riſus ſine re, ſignũ eſt ſtultitiæ.

mant vne ſimple retraccion des muſcles de la bouche, ſamblable au Ris, lequel on peut aiſemant contrefaire. De cette eſpece de maladie fut attaint Cleomenes, fis d'Anaxandride, qui(comme l'on ecrit) etant devenu fou, ſe dechiqueta tout avec vn petit couteau, depuis les talons juſques aus parties vitales, toujours an riant, & mourut ainſi, la bouche vn peu retiree. Tel Ris n'et nomplus Ris, qu'vn homme paint et homme: ains il aviẽt par quelques manieres de convulſiõ, comme celuy qu'on nomme Ris de chien: & et pour la plus-part mortel. Ses cauſes ſont diverſes, externes & internes: car il ſurvient aus fievres ardãtes, aus phreneſies, playe de taite, maraſmes, &c. Il avient auſſi de l'etorſe du nerf qui parvient aus teſticules: & par l'atouchemant, morſure, ou piqueure de certaine eſpece d'araigne. On croit auſſi, que l'vſage de l'herbe Sardonie le fait, & le mãger ou boire trop de ſaffran. Mais il vaut mieus traiter à part de cecy, vn peu plus amplemant.

Du Ris mal-sain, & batard.

CHAP. III.

LA contraccion des muscles, qui meuvet les jouës & les laivres, fait la morgue & contenance, qu'on appelle propremant Ris, comme nous avons ansegné au premier livre. Or ces muscles sont retirés, etans pleins d'espris & vapeurs de sang, comme s'ils anduroint convulsion. Ce que audit livre nous avons expliqué (suyvant la doctrine de Galen) accompatans le rire au bâlher : d'autant que cettuy-cy et fait des vapeurs qui ráplisset les muscles, & par ce moyen les retiret. On peut aussi prouver par Aëce, que le Ris et fait comme d'vne convulsion des muscles maxillaires, quand an depeignant la ladrerie Satyriase, il dit: Les jouës an iceus sont relevees & rouges, & les muscles maxillaires etans cōme an cōvulsiō, le manton et elargy, tout ainsi qu'il avient aussi aus rieurs. Doncques si le crotaphite ou le massetere (qui sont muscles tirans an haut la machoire

Chap. 19.

Liure 3. de diffic. resp.

Tetra 4. serm. 1. cha. 120.

basses, servans à macher) ou ceus qui gouvernet les joues, ou la machoire basse, sont convuls & retirés, soit de replecion, ou d'inanicion (ou d'vne cause neutre, comme je [a] soutiens) si ce n'et que d'vn coté, il se fait ce qu'on appelle propremant *Torsure*, ou distancion de bouche: si c'et des deus coutés, la trogne sera du tout samblable à ceus qui riet. Nous l'appellons elegammant an mots Grecs, *Spasme cynique*, d'autant que les chiens courroucés & menassans, tienet cette morgue. Ie n'ignore pas, que communemant on prand le spasme cynique, & la torsure de bouche, pour vne maime affeccion: mais ie le veus ainsi distinguer, par ce qu'il y ha autre figure de toute la bouche convulse, & de celle qui ne l'et que d'vn couté. Cette-cy est appellee *Torsure de bouche*, par laquelle la bouche et toute de travers: mal certainemãt assés evidãt s'il et grand & consumé. Quãt au petit ou legier, il ne se descouvre que quand on parle, ou rid. car adonc ancor qu'on ne veulhe, les laivres vont

a C'et an ses opuscules, où il preuve que cõvulsion n'et faite ne de replecion, ne d'inanicion.

de trauers. La paralisie d'icelles fait maime deformité : toutesfois auec cette differance, que si c'et de paralysie, la laivre et tournee à la partie saine : si c'et conuulsion, à la malade. Or ce Ris mal-sain & batard, cõmunemant ansuit les fievres ardantes, les phrenesies, playes de taite, & grandes pertes de sang, conuulsions, marasmes, & toutes causes qui desseichet fort le cerueau. Il et mortel le plus souuant, non à raison de soy-maime, ains pour la grauité de la cause d'où il procede : qui et vn mal vehemant & perilheus, tel signifié par la suitte de tel accidãt. Des causes externes (que les Grecs appellet *Procathartiques*, faisantes le spasme cynic, ou Ris de chiẽ et d'auoir mangé de la grenolhette (ditte an Grec *Batrache*, & an Latin *Ranuncule*) de celle nommemant qui ha les feulhes samblables à l'ache: dequoy ell' et appellé *Apiastre sauvage* an Dioscoride. On la nõme aussi *Sardonia*, par ce qu'ell' et fort copieuse an Li.2.ch.171
„ Sardaigne. Elle et tres-piquante, &
„ (comme ecrit Dioscoride, & apres

Liu.6.ch.14. „ luy Paul Æginete) ote le sás à ceus
Liu.5.ch.51. „ qui an manget, & par certaine tan-
„ sion de ners, contraint & retire les laivres, de sorte qu'elles font vn rechignemant, qui samble au Ris. duquel mal (certainemant mortel) l'adage du Ris Sardonien et venu an vsage, par malancontre. Pline ecrit de laditte herbe sur celà maime, án son euvre de l'histoire naturelle, & Solin an son Polyhistor. Alexandre d'Alexandre an parle de cette fasson: An Sardaigne il nait vn' herbe, samblable à l'ache sauvage; de laquelle si on mange, on meurt la bouche retiree comme an riant. Pausanie aus Phocaïques dit, q̃ l'ile de Sardaigne et immune de toutt' herbe venimeuse, sauf qu'elle an nourrit vne qui fait mourir, samblable à l'ache: & que ceus qui an manget, riet an mourant. Dont Homere, & apres luy plusieurs, ont vsé de ce proverbe, *Rire du ris Sardonien*, de ceus qui riet d'vn Ris mal-sain. Les vulgaires herbiers, pour declarer la forme de cett' herbe, ansamble sa pernicieuse qualité, l'ont

Liu. 20. cha. 11.

Cha. 10.

Genial. li. 5. chap. 15.

nommee *Ache du Ris*. Et que dirons nous du ſaffran, reputé antre les melheurs epiceries, ou drogues aromatiques & cordiales? Il fait vn ſamblable mal (ſi nous croyons Dioſcoride) & autant dangereus, an certaine quantité: comme ſi on an boit trois dragmes, detrampees an eau. Il et certain que le ſaffran ramplit fort le cerveau de vapeurs, & de ſon odeur ſeule fait peſante douleur de taite. Dont Galē an la compoſition de l'hiëre picre, diminuë le ſaffrã, pour ceus à qui ſon odeur fait mal de taite: & nous conſelhons de l'oter antieremant, ſur tout pour les vertigineus. Car il et fort vapoureus: ce que les muletiers voituriers ſavet bien, cõme j'antans: car les mulets qui portet du ſaffran, ils les font aller tous derniers, pour n'antaiter les autres: & jamais ils ne chargeront vn mulet tout de ſaffran, ains s'ils an ont à porter vne balle, ils la departet à pluſieurs. Dõt puis qu'il ramplit ainſi, & elourdit la taite, il peut bien faire convulſion, & exciter le Ris canin, qui ſoit

Liure 1. chap. 25.

Liure 2. des medic. cõp. ſelon les lieus.

mortel. comme auſſi tout ce qui angeandre vapeur & flatuoſité au cors,
Liu.3.ch.20. laquelle puiſſe penetrer aus ners : s'il et vray ce que Paul Æginette raconte, de l'avis de Pelops, que la convulſion ſe fait, les muſcles etans ramplis d'eſpris & d'aïr gros & nubileus : lequel il affirme etre fort froid & gelé, & partant inepte à faire mouvemãt. Autresfois c'et vn petit vant, qu'on ſant monter le long du cors depuis vn arteil, qui cauſera la convulſion vniverſelle, an Grec ditte *Epilepſie*, & an vulgaire *Mal caduc*, *mal S. Iean*, *haut mal*, & *mal de terre*. Antre les cauſes externes, on fait bien d'annombrer l'etorſe des ners qui parvienet aus teſticules. car pour telle occaſion, ceus qu'on [b] chatre, quelquefois vienet an la convulſiõ du Ris canin : & c'et pour le conſantemant qu'ont les teſticules avec le diaphragme, qui et le principal inſtrumant du ris, comme i'ay
Chap 16. demoutré au premier livre. La raiſon de leur conſantemant et par le moyen des ners, qui de la ſiſieme cõjugacion du cerveau vienet aus teſti-

[b] Le chatrer fait que la cauſe et externe.

cules, dequels le diaphragme ha vne grand'porcion. A raiſon de ceus-là maimes, on fait quelque grimace de bouche an l'acte veneric (lequel auſſi et comparé d'Hippocras à vne legiere Epilepſie) quand an rejettant la ſemance, les parties genitales ſantet vn tref-agreable chatoulhemant. De là auſſi procede an partie, que apres la caſtracion la vois et plus graile: d'autant que les teſticules n'echauffet pl⁹. (& par conſequant ne fortifiet) les ners & muſcles vocals, par l'alliance qu'ils avoint anſamble, au moyen de leurs ners: & par le contraire, la vois angroſſit dés auſſi tot, que le garſon ſe ruë an jeu d'amours. Ie panſe qu'on peut bien rapporter à ce RIS convulſif & batard, celuy qui ſe fait par attouchemant, morſure, ou piqueure de baite venimeuſe. Strabo ecrit, que anCambyſene, ſur la riviere d'Alazonie, nait vne ſorte d'aragnes, qui font mourir les vns an riant, & les autres an pleurant leurs parans. Aucuns l'appellet (à mon avis) Tarcotelle, les autres Tarantule, du lieu où il s'an trou- Geogr. liur. 2.

ve le plus : qui et Tarante, ville de la Poulhe ou Apulie, au royaume de Naples. Les jans du pays temognet, que de ceus qui an sont offancés, les vns chantet toujours, les autres riet, les autres pleuret, les autres criet, les autres ne font que dormir, & les autres que velher : il y an ha qui sautet toujours, la plus part vomisset, les autres suët, les autres tramblet, & les autres ont toujours peur. Il y an ha qui ont d'autres accidans: mais tous samblet des fous, maniacles & insansés. Telle diversité d'effais leur peut avenir, pour la diverse complexion de leurs personnes (comme nous dirons du vin, au livre qui s'ansuit) ou pour la diverse disposicion de cette baite, laquelle on dit changer tous les jours (voire toutes les heures) de venin. Leur principal remede git aus instrumans de musique. car tandis qu'ils les oyet sonner, ils danset : si l'instrumant cesse, ils cheet à terre tous eperdus, avec renouvellemãt de lãgueurs. Dont il faut qu'ils danset incessammant, tant que ou par sueur, ou par

insanſible tranſpiracion,la matiere & qualité du venin ſoit reſoluë & etainte. Outre ces eſpeces de Ris, il y an ha vn'autre, qui et contenuë ſous le RIRE mal-ſain: toutesfois il n'et pas ſeulemant ſpaſme cynic, & n'ha la forme antiere du vray RIS. C'et celuy qu'on ha obſervé an quelques vns, à raiſon d'vne bleſſure au diaphragme, duquel je veus traiter à-part: auſſi biẽ ce chapitre et aſſés long.

Du Ris qui accompagne le diaphragme bleſſé.

CHAP. IIII.

AV premier livre nous avons rapporté aus ners de la quatrieme conjugation, le Ris qui accompagne la bleſſure du diaphragme: mais que ce ſoit vn legitime Ris, je ne l'ay pas accordé là, ne le peus icy confeſſer. Toutesfois il ſurmonte le Ris canin, & celuy qui et du tout feind par dehors ſeulemant, de ce qu'il ſamble emouvoir le diaphragme & la poitrine. Car an celuy qui et pleinemant Chap.19.

convulſif, il n'appert ſinon quelque rechignemant de bouche &retractiõ de laivres, ainſi que peu auparavant nous avons remoutré. Donques le diaphragme bleſſé et ſecous, & tellemant agité, qu'il emeut la poitrine & le poumon de maime mouvemant. d'où il peut avenir, non ſeulemant fante de bouche, & comme vne convulſion, ains auſſi antreruptiõ de vois durant l'expiracion, qui ſont tenus pour accidans propres du vray Ris. Or qu'ils s'anſuivet au diaphragme bleſſé, Hippocras le ſignifie, appellãt ce Ris *Torybode*, c'et à dire tumultueus. Car il dit: Tychon au ſiege de Dat, fut bleſſé d'vne catapulte an la poitrine. Et vn peu apres: Le Ris etoit „ an luy torybode. Puis an randant la „ raiſon de ce Ris tumultueus, il dit: „ Il me ſambloit que le Medecin (ou „ Chirurgien) an retirãt le bois, avoit „ laiſſé le fer au diaphragme, & c. An cetuy-cy le Ris fut dez le commancemant, mais non ja convulſoire. car il tomba an convulſion, ſeulemãt le troiſieme iour (comme puis apres

Au li. 7. des epid. à la fin.

ecrit Hippocras) & an mourut. Ari- Li.3.des par. des anim. cha.10.
„ ſtote auſſi dit: On racōte que ez ba-
„ talhes le diaphragme percé d'vn
„ coup, le Ris ſ'an et anſuyvi. Quant à
la raiſon, il pāſe que ce ſoit de la chaleur, que la playe emeut. Car au paravant il avoit anſegné, que le diaphragme echauffé, bien-toſt ouvre le ſans: & que nous rions, quand le mouvemant paruiet hativemāt au diaphragme: lequel ja ſoit que legieremant ſ'echauffe, neantmoins il ouvre & emeut le ſans contre la volonté: & il panſe que telle ſoit la cauſe du chatoulhemant. Mais de cettuy-cy nous an traiterons an ſon lieu bien-tot, &
„ plus amplemant. Pline ſamble ex-
„ primer la ſantance d'Ariſtote quād
„ il dit: Au diaphragme et le princi-
„ pal ſiege de la joye. Ce que on an-
„ tand, ſur tout par le chatoulhemant
„ des eſſelles, auquelles il monte: la
„ peau de l'hōme n'etant alheurs plus
„ mince, & parce etant là prochain
„ le plaiſir de ſe gratter. Dont ez ba-
„ talhes & ez jeus publics des eſcrimeurs, la bleceure du diaphragme ha

ha causé la mort an riãt. Il et biẽ plus aisé à moutrer, d'où viẽt que la playe du diaphragme soit mortelle, que par quelle raisõ elle meut le RIS. Toutesfois nous tacherons d'expliquer l'vn & l'autre. Et premieremant la playe y et incurable, d'autãt qu'elle ne peut etre agglutinee, à raison du cõtinuël mouvemant de ladite partie, comme
Aphor. 18. liure. 6. Galen l'interprete sur Hippocras: lequel ha pronõcé la vessie percee, ou „ le cerveau, ou le cœur, ou le dia- „ phragme, etre cous mortels. Le mal et pire, de ce q̃ telle partie ha si grãde alliance avec le cerveau, que soudain la phrenesie ou la cõvulsion an aviẽt au blessé, non autremant que si les tayes du cerveau etoint navrees. Ajoutés-y le tres-grand besoin de respiracion, de laquelle ils jouyssẽt malaisemant, quand l'instrumant de la respiracion libre et blecé. Mais le Ris an provient (qui certainemant deplait, & ameine grand' douleur) comme si le diaphragme etoit chatoulhé. Car il et de si mou & delicat santimant, qu'il ne peut andurer d'etre

touché. Partant il s'ebranle, comme an refuyant l'attouchemant d'autruy : & etant blessé, il s'efforce (quoy que an vain) de rejetter par son mouvemant, le mal qui le traualhe; & et plus ancor secous, lors que le Chirurgien le panse : autremant il ha moins de mal. Or le diaphragme agité, tire quant & soy la poitrine, à laquelle il et attaché de toutes pars. Icelle etant emeuë par fois & par concussion antre-rompuë, s'ansuivet toutes les choses que nous avons ansegné au premier livre, signifier le vray Ris: savoir et, l'ouverture de bouche, la vois branlante ou chancelante, &c. Neantmoins ce n'et pas vn vray ou legitime Ris, vù que il ne procede des choses que nous disons y etre principales: comme l'agitacion du cœur, qui ravisse le diaphragme : & la matiere ridicule, qui excite le cœur d'vne peculiere affeccion, & ce d'vn appetit solicité sans attouchemant. Car ce sont les deus principaus an la nature du Ris, que l'objet ridicule, & le cœur

ſiege des affeccions : comme nous avons anſegné au premier livre. Puis donc que le diaphragme etant blecé, le Ris n'an et emù que par ſon attouchemant, & qu'il n'y a aucune matiere de rire, & que le cœur n'an et premieremant touché, comme il faudroit (car ce n'et aſſés qu'il an ſoit depuis emù) cela ne doit etre dit propremant Ris. C'et bien vn mouvemant du diaphragme chancelant: d'autant que ſon office de reſpiracion l'invite à s'epanir, & la facherie ou douleur y contredit. Parquoy il s'y fait, tout ainſi que par le Ris, vn ebranlemant de poitrine & de poumon. Mais il faut que le mouvemant commance du cœur, & que il y ayt matiere ridicule. D'avantage il faut que ce ſoit ſans attouchemant, pour etre dit vray Ris. car il anſuit totalemant l'aprehanſion & appetit ſanſuel, comme nous avons moutré an ſon lieu. Le páſe auſſi que de ces argumans on comprand aſſés que le Ris avenant de la playe du diaphragme, n'et abſoluëmant convulſif, comme

Li.1.chap.8.

celuy qu'on dit Canin, ains que outre le rechignemant, il ha plusieurs accidans du Ris legitime.

Reste ancore la derniere espece du Ris, qui et fait du chatoulhemant, & samble fort approcher de cettecy. Car ce que apporte le diaphragme offancé, le maime avient de chatoulher, lequel on definit d'vn legier maniemant. Outre ce, la mine que cause le chatoulhemant, samble qu'elle procede du consantemant ou voisinage du diaphragme. Car on chatoulhe principalemant sous les esselles, d'autant que la peau y et fort rare, & son santimant et aisémant communiqué au cœur, ce disent quelques vns. Mais il convient rechercher plus diligeammant la verité du fait.

Asauoir si c'et vn vray Ris, celuy du chatoulhemant.

CHAP. V.

NOus avons eu beaucoup à faire au premier livre, de parvenir à la

hauteur & difficulté de cette propo-
sition, commant et emù le Ris d'vn
simple objet ridicule. Mais il me sam-
ble ancor pl⁹ difficile & penible, d'ave-
nir à cette-cy, commant le Ris et e-
mù par le chatoulhemant. Moyse,
medecin Arabe, ha bien comprins,
qu'il etoit plus mal-aisé, quãd appuyé
sur l'auctorité de Galen, il dit: On ne
„ sauroit rãdre la raison du Ris, qui et
„ excité par vn objet de choses vaines
„ & sottes, ny de quelconque autre
„ Ris: moins de celuy qui et fait par
„ le chatoulhemant des esselles, &
„ plantes des pies. Toutesfois la dif-
ficulté ne nous doit aucunemant re-
tirer de l'antreprise, ains plutost nous
exciter & hausser le courage, no⁹ sou-
venans du vieus proverbe, *Les choses difficiles sont les belles*, ou autremant, *les belles sont difficiles*. Aussi y sommes nous
angagés de nottre promesse faite au
precedãt livre, ayans promis de trai-
ter cette question, laquelle vient icy
mieus à propos. Car nous estimans,
que le Ris prouvenant du chatoul-
hemant, soit batard & non legitime,
l'avons

Aphor. der. & penult. sect. 7. de son liure.

l'avons ancor laiſſé an doute. Maintenãt apres avoir jugé de ce qui peut exciter le faus RIS, nous prononcerons plus hardimant nottre ſantance contre cettuy-cy. Ie ſay bien, que à pluſieurs elle ſamblera abſurde, & aus autres ſeulemant paradoxe: toutesfois nottre avis ſera confirmé de l'autorité des plus grans philoſophes & medecins. Premieremant Hieronymo Fracaſtorio, & avãt luy Nicolo Florẽtino, tous deus perſonages cõſumés an ſavoir, ont eſtimé le RIS, qui provient du chatoulhemant, etre quelque ſamblant & apparance de Ris, ſans avoir ſon vray titre & naturel. Franſois Valeriole, treſdocte & humain, les reprand: & s'ebahit qu'ils ſe ſoint an cet androit devoyés de la ſantance d'Ariſtote. Car (dit-il) vù qu'au Ris qui provient du chatoulhemant, l'eſprit et emù d'avoir cõprins vne choſe plaiſante (ſavoir et le dous attouchemant, & maniemant de ces parties-là) & que les muſcles de la poitrine echauffés, ſont pouſſés de quelque impetuoſi- Li.3. enar. 9.

„té qui fait le ſon, & que de ce „mouvemant beaucoup d'eſprit ſe- „pand & verſe, lequel gagnant le „haut, fait l'elargiſſemant de la bou- „che, & du viſage: & que celà et la „vraye nature du Ris, par nous com- „prinſe an la definicion, qu'an avõs „donnee: je ne vois aucun ampeche- „mant, que la legitime nature du Ris „ne luy conviene fort bien. Voilà ce que dit le bon Valeriole: mais je feray qu'il ceſſera de ſ'an ebahir, & que luy-maime (paravanture) changera d'opinion: vù que ny Ariſtote ha dit, que ce ſoit vn vray Ris, ny par ſa vraye definicion (laquelle certainemant ha eté par nous propoſee) celà peut etre inferé. Car quant à Ariſtote, il n'ha point exprimé, que le Ris fait du chatoulhemãt, ſoit vray, ou faus: & nous concevons aiſemant de ſes paroles, que tel RIS et ſamblable à celuy, qu'on dit etre avenu par les playes penetrãtes du diaphragme, comme luy-maime ajoute. Car (comme ie demoutreray incontinant) l'vn & l'autre et facheus & deplaiſant. Mais quoy? Vale-

riole maime prononce evidammãt, que le Ris causé desdittes playes n'et ,, legitime, quand il dit: Ce Ris n'et ,, vray, ne excité de la cõduite de na- ,, ture, ains an ha quelques trais gros- ,, siers, & vne ressamblance. Puis dõc que sans y ajouter aucune differance, ou limitacion de vray ou faus, Aristote attribue le Ris à ceus qui sont chatoulhés, & à ceus qui ont le diaphragme blecé, & que l'vn d'iceus et ressu indubitablemãt pour batard, pourquoy n'an dira-on autãt de l'autre qui luy et cõparé? Or que le chatoulhemant soit facheus, deplaisant & non agreable, comme et l'occasiõ du vray Ris, plusieurs choses le confirmet: mais cecy principalemãt, que nul veut etre chatoulhé. Dont on dit de ceus qui le sãtet plus delicatemãt, qu'ils le craignet. De laquelle phrase on signifie vulgairemant, choses nuysantes & annemies. car on dit *craindre*, de ce qui et peculieremant odieus ou des-agreable au naturel, & qui luy peut apporter dommage. Comme il y ha quelques vns qui craignet plus

que les autres, le ferain, le froid, le foleil, l'epicerie, les aus, quelques-vns le formage, le vin, la fanteur des pōmes, les odeurs fortes, & (qui et plus rare & admirable) quelques-vns hayffet le pain. Ie me fuis aydé an certain paffa-
Chap. 9. ge du premier livre, de la vulgaire faf-
fon du parler, laq̃lle il ne faut pas meprifer: d'autāt qu'elle ha plus de finificaciō & energie, qu'on ne pāfe communemant. Par la fudite phrafe on fait antādre, que telles chofes deplaifet & nuifet à certaines perfonnes: qui ont ce naturel d'etre offancés, de ce que les autres n'an reffantet aucū mal, ou biē peu, ou fort tard. Le chatoulhemāt et de maime. car il y an ha qui ne le fantet pas, ou ils n'an font riē emus : les autres an font tellemant transportés, qu'ils andureroint plus volōtiers toute autre chofe, q̃ d'etre chatoulhés. Certainemant je fuis fi tandre an celà, & le crains tellemant, que je l'eftime à grand' injure & tort, que je vāgerois volontiers, fi ce pouvoit faire honetemant. Mais on n'et chatoulhé que de perfonnes amies, &

an jeu, & le plus souvant sans savoir que l'on y prenne deplaisir. C'et toutesfois vn grief mal, quand on et cōtraint de l'andurer longuemant: dont il n'et fort etrange ce qu'on m'ha dit, d'vn jantil-homme qui voulut donner vn coup de pognard à vn sien familier, qui le chatoulhoit trop : mais il n'eut pas la force, etant rompuë de ce ris, & vn autre luy ota le pognard. Or que quelques-vns soint grãdemãt offancés du chatoulhemãt, il et moutré assés evidammant, de ce qu'ils an peuvet etre reduis à telle extremité de tourmant, que la mort s'an ansuyvra (dequoy i'an ay donné histoire au premier livre) non moins que du diaphragme blecé. Car on veut & accorde, que le chatoulhemant appartienne au diaphragme: & il samble que la mort qui survient de tous deus, avec vn faus Ris, aviene par maime raison: savoir et, parce que l'homme an et etouffé, à faute de respiracion: laquelle et toujours ampechee, quand le diaphragme et blecé, ou qu'il et alheurs distrait par force. Qu'et-ce donc que Chap. 27.

nous ordonnerons du chatoulhemant ? Certainemant cetre queſtion merite plus ample diſcours, à laquelle me preparant, je reprãdray vn peu plus haut ce que i'ay anſegné au premier livre, où j'ay recherché le propre ſiege du vray Ris, & le nom de la faculté qui le produit. Car il ſamble que nous y avons laiſſé la porciõ, qui appartient au chatoulhemant. Donques rebroüons de là le chemin, pour y prandre le fondemant de cette anquete, cõprenant le tout brievemant, comme s'anſuit.

Chap. 8. An expliquant les vertus ou puiſſances de l'ame, nous avõs poſé double appetit ſâſitif, dequels l'vn et fait par attouchemant, l'autre ſans iceluy. Le premier et ſuivy de plaiſir, ou deplaiſir & douleur. ce qui et accomply par le benefice des ners: & il n'ha ſource d'aucune panſee ou cogitaciõ, cõme auſſi il ne ceſſe par le commandemant de la raiſon. Le ſegõd et neceſſairemant accompagné de counoiſſance. & tel appetit et vn mouvemãt du cœur, à raiſon duquel nous pour-

chaſſons ou refuyons l'objet qu'il ha comprins. Nous avons mis an la claſſe de cettuy-cy, l'affeccion qui excite le vray & legitime Ris. Ce ſeroit vne grand' abſurdité, d'y loger l'eſſance du Ris batard (comme celuy qui procede de la playe du diaphragme) vù que tel Ris n'ha beſoin de cogitaciõ, ou d'y panſer & etre attantif. Samblablemant celuy qui aviẽt du chatoulher, ne peut depãdre de l'appetit ſanſuël ſans attouchemant : ains plutot de l'autre, ſous lequel on loge douleur, & plaiſir ou volupté. Car le chatoulher ſe fait par attouchemant, & cauſe douleur ou plaiſir, ou tous les deus anſamble: comme au gratter quand il demange fort, & au ſcarifier des jãcives an l'anragee douleur des dans. Et qu'et-ce qui ampeche que la partie chatoulhee, anſamble & à vn coup ne participe des deus: tout ainſi que la matiere du vray Ris propoſe quelque choſe triſte melee avec beaucoup de plaiſante? Car il n'y ha autre eſpece qui approche pl⁹ du vray Ris, que celle qui et excitee du chatoul-

her: d'autant que le chatoulher ſe fait d'vn legier attouchemant, és lieus où la peau et plus mince, laxe & delicate, comme ez laivres, au manton, aus eſſelles, antre les arteils, &c. L'attouchemant etrangier ameine quelque deplaiſir & facherie, aus parties qui ne l'ont accoutumé, mais etant legier il fait quelque eſpece de faus plaiſir: item, de ce qu'il n'offance vrayemãt, & que nature ſe plait à la diverſité. Or il y ha diverſité: car la main du chatoulheur et ſuſpanduë, ores touchãt, ores ſe retirãt. Qu'ainſi ſoit: ſi on preſſe quelqu'vn, ou qu'on le tienne ferme ambraſſé à l'androit qu'on chatoulhe, il ne ſera pas chatoulhé. Chri-
Liu. 2. cha. 1. ſtoffle à Vega, treſ-grand philoſophe & medecin, an ſon Commantaire ſur Galẽ des lieus affligés, apres avoir dit la cauſe du fourmilhemant aus parties angourdies, etre l'eſprit qui y accourt d'vne impetuoſité & vehemance (lequel induit douleur, antremelee de plaiſir) il ajoute, que ſamblable eſpece de mouvemant avient, aus eſpris de ceus qui ſont chatoulhés,

„ quãd(dit-il)ſoudainemant les par-
„ ties caves du cors, eſſelles,aines,&
„ le mãton ſont agitees,aiquelles l'eſ-
„ prit contenu an abondãce, et trou-
„ blé, & fait inondation,à raiſon de
„ l'emocion qui luy ſurvient. Mais
pourquoy et ce,que nous portõs im-
paciammant cette conjonction de
douleur & de plaiſir,excités par vn
mignard attouchemant? Il y ha des
androis an nous,tant delicas & ſanſi-
bles, qu'ils fuyet l'attouchemant de
toute choſe: comme l'eul:mais ancor
plus les parties vlcerees, ou ſimple-
mant ecorchees de leur petite peau.
Il y an ha donc,qui ne peuvet andu-
rer l'inegalité qu'on fait an chatoul-
hant: & pourtant elles ſe retiret, cõ-
biẽ qu'elles n'an ayet vraye douleur:
vù que l'attouchemant de ceus qui
chatoulhet,et benin & ſuſpandu. Il y
ha d'autres parties, qui n'aperſoivet
le ſans inegal de ce maniemant: ou ſi
le ſantet, par ce qu'elles ſont moins
molles, tandres & delicates, ne le
trouvet pas facheus. Le chatoulher
peut auſſi deplaire, par ce que nous

ne pouvons ſupporter deus contraires anſamble, ſinon ez autres ſans, moins an l'attouchemant. Nature andureroit mieus le chacun à-part, ores douleur, & tantot volupté. Que dirés vous, de ce que l'vn ſurvenant à l'autre promptemãt, fait grand mal? On l'experimante aſſés, quand on preſante de bien pres au feu les mains gelees de froid. Combien grãd douleur ſant on an la racine des ongles? Certes ancor moins ſoutiendra nature anſamble deus contraires, ſans facherie. Il y ha pluſieurs autres doutes ſur le chatoulhemant, comme ceuscy: [1] de deus contraires qui ſont au chatoulher, lequel et le ſuperieur, volupté ou douleur? [2] Quelle partie premieremant emeuë du chatoulher, excite ce Ris batard? [3] Pourquoy nul ſe peut chatoulher ſoy-maime (quoy qu'on die communemant, il ſe chatoulhe pour ſe faire rire) & autres queſtions ou demandes, que nous retraindrõs au chapitre ſuyvant le plus ſuccinctemant que faire ſe pourra.

Sis problemes du chatoulhemant.

CHAP. VI.

NOvs avons ansegné, que le chatoulhemant et causé de douleur & volupté ansamble, & qu'il y ha santimant triste & dous: tout ainsi que le vray Ris et fait des choses qui ansamblemant apportet joye & tristesse. Mais n'y ha il pas l'vn des contraires qui surmõte l'autre, de sorte qu'il I.
y ait plus de douleur au chatoulhemát que de volupté? Il sãble qu'ouy, puis que le chatoulhemant deplait. Mais il emut le Ris (quoy que ce Ris ne soit pas legitime) lequel provient de rarefaction & dilatacion de la partie attainte, comme l'on dit. Or volupté et celle qui epanit: la douleur resserre & contraint. Il faut donc necessairemant, q̃ cõme le vray Ris et excité de chose moins triste que joyeuse, ainsi ce Ris batard soit l'effait de la volupté, plus grande que n'et la douleur. Vray et que cette volupté deplait (comme i'ay dit) par ce que

les parties fort delicates, refuyet l'attouchemant etrangier, tant soit il legier & mignard.

11. Qui et le principal siege du Ris fait par le chatoulhemant? c'et à dire, quelle partie faut-il que soit emuë, pour faire ce Ris batard? Il y ha plusieurs androis, où nous sommes chatoulhés, daiquels le principal et aus essellës. Or il faut que ce santimant du plaisir deplaisant, soit apporté au diaphragme, dez toutes les parties qu'on chatoulhe. Car le diaphragme samble etre le principal instrumãt du Ris, par lequel la poitrine et ebrãlee, les poumons randet vn son decoupé, il se fait ouverture de bouche, & retiremant des laivres. Aristote s'accorde bien à cecy. car il rapporte au diaphragme tout chatoulhemãt, quand explicant l'office de cette partie, il dit: Que le diaphragme echauffé prõptemãt ouvre le sans, il et prouvé maime de ce qu'avient par le chatoulhemant. Car ceus qu'on chatoulhe, riet soudain, d'autant que le mouvemant parviẽt

Liu.3. des part. des anim. ch. 10.

„ incontinant à ce lieu, lequel ja-ſoit
„ qu'il s'an echauffe legieremãt, tou-
„ tesfois il ouvre & emeut la panſee
„ contre la volonté. Il ajoute: Et la
„ cauſe pourquoy le ſeul homme an-
„ tre tous animaus ſoit chatoulhé, et
„ la mincetė de ſa peau, & que luy ſeul
„ de tous animaus rit. Car le cha-
„ toulhemant et vn Ris, par le mou-
„ vemant de la partie qui accomplit
„ l'eſſelle.

Pourquoy et ce que nul ſe peut cha-toulher? Et ce d'autãt, que le chatoulhemant et vne ſoudaine emocion de l'ame ſurpriſe, comme quelques vns repondet? Non. car maimes ceus qui ſ'an aviſet, peuvet etre chatoulhés: & ceus qui le ſont longuemant, ne peuvet etre dits ſurpris. Que plus et, il y an ha qui ſeulemant an etans menaceés, & voyans approcher celuy qui les veut chatoulher, treſſalhet autant que ſ'ils l'etoint de fait. Mais la raiſon et, comme au toucher des playes & vlceres. Les malades touchet leurs maus, y appliquet des tantes, quelquefois an retiret des os III.

avec moindre douleur que feroit vn Chirurgien. Car personne et etrâgier à soy: parquoy il an andure moins. toutesfois de nottre attouchemant il an sort ancor quelque tel mouvemant. Aristote repond ainsi à ce pro-

Liure 25. probl. 6.

„ bléme: Nous ne serõs pas chatoul-
„ hés d'vn autre, si nous l'avons pre-
„ veu, ou plus-tot si nous voyons le
„ chatoulheur. Donques nul peut e-
„ tre chatoulhé, si l'attouchemant
„ qu'on y apporte, n'et caché ou in-
„ connu. Or le Ris et vn laps & frau-
„ dacion: d'autant qu'on rit, si on et
„ blecé au diaphragme. De tout lieu
„ nous ne rions pas: & toute chose
„ clandestine, et fraudulante. Dont
„ il avient, que vne chose maime ex-
„ citera & n'excitera pas à rire. Voilà

ce que dit Aristote, duquel nous approuvons plus les premieres raisons, qui samblet affoiblir les segondes. Il y lia vne samblable question: Pourquoy fremissons nous volõtiers plus, si vn autre nous touche de quelque sorte, que si nous maimes le fesons?

Liure 35. probl. 1.

„ Aristote l'explique aussi, disant: Le

„ siege de l'attouchemant, sant plus à
„ plain la chose externe, que la siẽne.
„ car ce qui et naturel & adherãt, n'et
„ pas aperſu du ſans. D'avãtage, ce qui
„ et fait à cachettes & vite, et trouvé
„ pl⁹ terrible : & la crainte et certaine
„ refrigeraciõ. Or l'attouchemãt etrã-
„ gier ha ces deus cõdicions, plus q̃ le
„ propre & familier. Finalemant cha-
„ que choſe et naturellemant emeuë
„ d'vn autre, autant ou plus que du
„ ſien: ce qu'appert auſſi par le cha-
„ toulhemant. De ce que nous avons
juſques icy anſegné, l'eſſance & les
cauſes du chatoulhemant ſont aſſés
heureuſemant expliquees: autremant
fort difficiles & ſcabreuſes. Pourſui-
võs donc le pl⁹ facil qui reſte, de cer-
taines queſtions ſur le maime ſujet.

D'où viẽt que des parties de nottre IIII.
cors, les vnes ſont emuës du chatoul-
her, les autres nõ, ia-ſoit que le ſans de
l'attouchemant s'etand par tout? Et-
çe pour la minceté de la peau, qui n'et
par tout de maime? Et ce qu'on cha-
toulhe le pl⁹, ez lieus qu'on ha moins
accoutumé de toucher? Car on ſant

plus le chatoulher aus aisselles, & aus arteils du pié (maimemant an la peau d'antre-deus, qui et tres-molle) que alheurs. Outre ces raisons, Aristote an feind quelque-vnes, qui n'ansegnet pas bien le fait, ou je ne les antans pas.

Liure 35. probl 8.

V. Mais pourquoy et-ce, que des hõmes les vns craignet ou haïsset extrememant le chatoulher, les autres peu ou point? Comme tous ne prenet pas plaisir à maime chose, & ne se fachet de maime, ainsi tous ne craignet, haïsset ou refuyet le maime. Le fremissemant approche fort de la grimace faite du chatoulher. Or il y an ha, qui fremisset & grincet les dans, seulemãt d'ouyr ou voir dechirer du drap, les autres d'ouyr sier ou aguïser vne sie ou lime: les autres d'ouyr couper vne pierre ponce, ou rompre vne pierre sous la meule, ou tirer au rebours vn epy de blé: les autres n'an sont rien emus. Ainsi et-il du chatoulher, que les vns ne peuvet supporter, les autres n'an font point de conte, ne aucun samblant.

On

On demande auſſi, ſi l'homme ſeul ſant le chatoulhemant. Ariſtote l'aſ-ſeure, & dit que c'et à cauſe de la min-ceté de ſa peau, & par ce que le ſeul homme rit. Voire-mais, nous ne pou-vons admettre ces raiſons, vù que n'et pas vray Ris, celuy qui vient du chatoulher. Quelqu'vn dira, qu'Ari-ſtote antand d'iceluy maime: vù que peu apres il exprime, etre tel que fait la playe du diaphragme. Ses paroles „ ſont: il et raiſonnable, que le Ris ne „ ſoit jamais emù aus autres ani-„ maus, pour la bleſſeure du diaphra-„ gme, vù qu'ils ſont privés de la ver-„ tu de Rire. Ces mots confirmet aſ-ſés nottre interpretation, an laquelle nous avons dit, le Ris du chatoulhe-mant etre ſamblable à celuy du dia-phragme blecé: c'et à ſavoir, batard & illegitime. Mais pourquoy n'au-ront les baites la vertu & faculté du Rire faus, par le chatoulhemant? Et ce d'autant que leur peau et plus e-paiſſe, & pour la plus-part couverte de poil? Mais nous trouvons la peau fort mince & delicate an pluſieurs

VI. Liu. 3. des part. des anim. ch. 10.

androis des chiens, des chas, des singes, & autres animaus. Et quoy? L'homme sant bien le catoulher à travers de plusieurs abilhemans gros & epais. La peau nuë des baites plus delicates, et elle plus epaisse que tant d'abilhemans? qui outre ce ne santet rien, & ampechet de santir si exactemãt que l'on fait etant nù. Et ne void on pas, que les chiens etans chatoulhés au vantre, & au dedans des cuisses, où la peau et tres-molle, dresset leur cuë, & font quelque grimace samblable au Ris canin? Certes j'ose bien dire, que comme les baites domestiques & dociles contrefont l'hõme an plusieurs actes, ainsi ont elles quelque rude fasson ou fiction du Ris, quand on les chatoulhe: mais non ja que le diaphragme an soit emù. Dont aussi la poitrine n'an et ebranlee, & ne tand aucun son antrecoupé. Car celà et peculier à l'homme, qui ha autremant figuree la poitrine, & autre connexion du cœur au diaphragme, ainsi que nous avons moutré au premier livre. Item son ame ha

bien autre vertu ſur le cors, pour l'ęmouvoir : lequel cors auſſi et plus mou & ſanſible que nul autre, ayant le ſans de l'attouchemant plus exquis & exacte (quittant l'excellance des autres ſans, aus autres animaus) comme etant l'animal le plus prudant de tous. Dont il devoit juger le mieus des premieres qualités, & de leurs tēperatures: jugemant treſdifficile. Par tant de raiſons je panſe aſſés prouver, que le ſeul hōme et fort emù du chatoulhemant; & qu'il declaire par vn notable ſine, l'inſigne ſantimant qu'il an ha: c'et par vn Ris vrayemant faus, mais qui fait vn grand bruit.

Voilà ce qu'il nous falhoit demoutrer & expliquer du chatoulhemant: an quoy nous avōs etés plus copieus pour la diverſité de la matiere, qui nous y ha contrains, la voulans traitter de bon ordre. Revenons à nottre propos, des eſpeces & differances du Ris, pour voir s'il y an ha plus.

Des autres differances du Ris, & de ses epithetes.

Chap. VII.

AYans commancé à traitter des especes & differances du Ris, nous avons premieremant distingué le batard du legitime : puis nous avōs expliqué le batard an plusieurs sortes. car il y an ha plusieurs especes, daiquelles nous avons dit, le chatoulhemant an etre vne. Celles qui s'ansuivet, on les dira plus vrayemant epithetes, que especes du Ris: ou bien ce sont differances accidantales, qu'on observe an vn maime Ris. Elles peuvet etre infinies: dont je ne m'arreteray qu'aus plus notables, reculhant sommairemant celles qu'on trouve aus plus dignes autheurs, ou qui sont plus frequantes an la commune maniere de parler.

An l'espece des hommes il y ha autant de visages differans, qu'il y ha de figures au monde: autant de diversités, tant au parler, que à la vois, &(s'il vous plait) autāt de divers Ris.

Il y an ha que vous diriés quand ils riet, que ce ſont oyes qui ſifflet : & d'autres q̃ ce ſont des oyſons gromelans, Il y an ha qui rapportet au gemir des pigeons ramiers, ou des tourtorelles an leur viduïté : les autres au chat-huant, & qui au coq d'Inde, qui au paon. Les autres reſonnet vn piou piou, à mode de poulets. Des autres on diroit q̃ c'et vn cheval qui hanit, ou vn ane qui brait, ou vn porc qui grunit, ou vn chien qui jappe ou qui s'etrãgle. Il y an ha qui retiret au ſon des charettes mal ointes, les autres aus calhous qu'on remuë dans vn ſeau, les autres à vne potee de chous qui bout: les autres ont vn' autre raiſonnance, outre le minois & la grimace du viſage, qui et an divers ſi diverſe que rien plus. Parquoy de pourſuyvre toutes ſes differances particulieremant, cõme il ſeroit impoſſible, auſſi ſeroit-il invtile. Neantmoins on peut antandre & ſavoir, que les principales differances procedet de deus ſources: l'vne et, de la vois fort diverſe, à raiſon de la conformacion du

gosier, de la langue, du palais, & des autres parties qui servet à la vois: l'autre et, de la diverse agitació du cœur & du diaphragme. Car à la vois claire, douce, resonante & haute, repond vn samblable Ris: tout ainsi que à la vois obscure, rude & casse, le Ris et proportioné aus-dittes qualités. Ceus font vn long Ris, qui ont longue haleine: les autres court & souvant repeté. Celuy et plus vite, auquel les instrumans de la respiracion sont plus mobiles & souppies: aus autres il et tardif, & comme d'vne contrainte. Mais qu'et-il de besoin expliquer telles choses: Chacun peut à part soy observer infinies sortes & maniere de Ris. Nous n'avons intancion que d'ajouter aus devant-dittes, les differances accidantales, & les principaus epithetes du Ris, qu'on lit ez bôs auteurs: à fin que chacun antande leur sinificacion.

Ris trãblãt. Il et tres-propre & convenable au Ris, d'etre dit tramblant: vù que l'interruption de la vois samblable au tramblemant, et de l'essance du vray

Ris, comme nous avons ansegné au premier livre. Parquoy tout Ris et surnommé, d'vn bien propre & commun epithete *tramblant*. Dont Lucrece dit convenablemant: Chap.18. Liu.2.

D'vn Ris tramblant cachinnet tous emus,
De pleurs moulhans, bouches, jouës & yeus.

Or les premieres differãces du vray Ris, meritet etre le *modeste* & le *cachin*. Le modeste et celuy, que nous avons premieremant decrit au precedant livre: lequel aussi nous avons accoutumé d'appeller simple & petit Ris: Le cachin et immodeste, debordé, insolant & trop long, qui romt les forces, & et accompagné de tous les accidans que nous avons expliqués sur la fin dudit livre. Au cachin et samblable celuy que les Grecs aussi appellet *syncrousien*, de ce qu'il crole & ebranle fort. Car c'et vn Ris excessif & immodeste. Quelques vns panset, que c'et le Ris *Sardonien*: paravanture, d'autant que l'interprete d'Hesiode le tourne Ris Sardonien, & que Ris modeste. Cha.18.& 19. Ris cachin. Ris syncrousien. Ris Sardonien.

ce ſoit à dire, Ris ample, ou plat, & large: comme quand quelqu'vn rit la gorge fort deployee. Mais le Sardonien ſignifie propremãt, vn Ris feint & ſimulé: duquel voyés Eraſme an ſes Adages, & avant luy, des ecrivains modernes, Alexandre d'Alexandre an ſes jours genials, où il dit: On vſe de ce mot, *Ris Sardonien*, à l'androit de ceus qui contrefont les joyeus, ayans martel an taite, outrés de facherie: & qui d'vne careſſe voilet & couvret leur mal-veulhance. Tel RIS et manteur, ſimulé & traitre, plein d'amertume & mal-talãt, ou (pour le moins) de feintiſe: duquel on fait beau-ſamblant, à celuy qu'on n'aime point: cõme le Ris qu'on dit vulgairemant *d'Hotelier*. Auſſi bien anciennemant celuy qu'on nomme aujourdhuy *Hoſpes* an Latin, s'appelloit *Hoſtis* (ſinifiant annemy) d'où les Franſais ont retenu ces mots de *hote* & *hotelier*. Le Ris Sardonien et dit auſſi de quelques vns, pour vn RIS de folie, ou d'arrogance, ou d'injure, ou de moquerie. Or cet epithete du Ris, et trouvé

Centur. 5. chil. 3. ada. 1.

Liu. 5. ch. 15.

Ris d'hotelier.

ecrit de plusieurs sortes ez bons auteurs. An Ciceron & an Lucian nous lisons, *Sardonion*, an Homere *Sardaniō*, an Virgile *Sardoum*, an l'interprete de Lycophron, *Sardion*, an Plutarque *Sardianon*. Etienne le grammerien nous avertit, qu'il se dit aussi *Sardoicon* & *Sardianicon*. Qui veut savoir son origine, plus amplemant que nous n'avōs deduit cy dessus au troisieme chapitre, lise les Adages d'Erasme, sur ce mot de *Ris Sardonien*. Et que l'on puisse feindre la morgue du visage, & plusieurs autres fines ou accidās du vray Ris (comme s'il n'etoit fait à poste) nous l'avons assés remoutré au premier livre. C'et que par le moyen des muscles, tant du visage que de la respiracion, qui servet à nottre volonté, on peut tellemant contrefaire le Ris plein & antier, qu'on ne le sauroit demantir, Ce Ris feint & contrefait, non mal-sain, comme celuy qui concurre avec le *Ris canin*, le plus souvant procede d'vn mauvais courage, & de malice couverte. Tel fut celuy duquel Homere parle, an recitant que Cte-

Chiliad.3. cent.5. adag.1.

Chap.21.

Ris canin.

sippe(l'vn des prochassans l'amour de Penelopé)jetta vn pié de beuf prins d'vne corbelhe, contre Vlysse, qui dans sa maison etoit assis an habit & contenance de mandiant, & que ledit Vlysse declina le coup, an detournant vn peu sa taite, & riant sardoniquemant.

Il se sou-rit d'vn Sardonien Ris,
Ayant troublés grandemant ses espris.

Sur lequel passage, Eustathie son interprete nous avertit, que celuy rit d'vn Ris Sardonien, qui ne fait qu'elargir les laivres, & au reste il et interieuremant traualhé de colere ou de tristesse. Nous avons touché le Ris canin, lequel et ainsi dit, de ce que le rieur decouvre seulemãt les dans. La metaphore ou trãslacion et prise des chiẽs, qui ont celà pour sine de courrous, de moutrer les dans. Car tel et le Ris de ceus, qui ne riet du cœur. De là et le plaisant mot du Parasite de Plaute, se plaignant que les jeunes jans n'avoint ry aucunemant de ses propos, & qu'ils n'avoint pas maimes imité les chiens, qui moutret les dãs.

Cette fasson de rire et decrite an Homere, parlant de Iuno :

Des laiures vn chacun l'apperceuoit bien rire,
Mais son front nubileus on ne voyoit reluyre.

Il an fait mãcion de rechef, quand il attribuë au valhant Ajax, allant cõbatre cors à cors, ou an duël, dont aussi on l'ha appellé depuis an-sa, Ris *Ajacin*, quand on rit de rage, felonie, & mal-talant. Hesiode ecrit de Iupiter, qu'il rit de maime, etant courroucé à l'ancontre de Promethee, pour luy avoir prins furtivemant du feu. On l'estime aussi fatal, quand le dangier et imminant à quelqu'vn, lors qu'il se rit & se jouë, plongé an voluptés ou malefices. Au ris Sardonien feint & simulé, peut etre raporté celuy qu'on nomme autremãt Ris *Megaric*, quand on rit etant marry antieremant. De tous ces propos on peut assés antandre, que tels Ris sont volontaires, & qu'il n'y ha sinon la mine du visage, qu'on appelle *Sou-ris*, dont il et fort differãt de l'autre Sardoniẽ,

Iliad. 8.

Ris Ajacin.

Oeuvre & iours liu. 1.

Ris Megaric.

Soub-ris.

mantionné au troisieme chap. de ce livre, qui et de convulsion, & mouvemant contraint. Au *Cachin*, & *Syncrousien*, et tres-samblable le Ris excessif, qu'on appelle *Catonien*, lequel et fort debordé & ebranlant. Car on dit, que Caton le Sanseur, ne rit jamais de sa vie qu'vne fois, & que lors il rit excessivemant, quand il vit vn ane manger des chardons : & qu'etant tout rompu de rire, il s'ecria, ces laivres ont de samblables laituës. De cet epithete du Ris vse jantilemant Ange Politian „ an ses epitres, disant : O chose face- „ cieuse, & digne d'vn Ris Catonien!

Ris Catonië.

Il y ha aussi vn Ris, qu'on nomme *Ionique*, propre aus mous, delicas & adonnés à leurs plaisirs. car on ha taxé les delices des Ioniens antre les Grecs, comme la pompe, superfluité, mignardise & mollesse des Sybarites antre les Barbares. A maime sans on dit *Ris-chien*, de Chio, Ile de grans delices. Ie trouve vn autre Ris, dit *Agriogele*, du jaseur & bavard, qui se plait an bourdes & toute badinerie, riant temerairemant, sans avoir ou tenir

Ris Ionique.

Ris-Chien.

Agriogele.

contenance. Nous avõs parlé cy dessus du Ris tumultueus, qu'Hippocras appelle *Thorybode*, lequel n'et point legitime, ains de convulsion: comme aussi le Ris *Inepte*, ainsi nommé de Quint Serain, an la curacion de la rate. Ie panse qu'il y ha plusieurs autres nuncupacions, & epithetes du Ris, que ie lairray chercher aus curieus, & de plus grand loisir, an Pollux, & autres auteurs approuvés. Il faut revenir au grãd chemin, & poursuyvre ce que nous reste à faire. C'et (à mon avis) d'expliquer plusieurs demandes, qu'on fait communemãt du Ris: auquelles ie repondray le mieus qu'il me sera possible, an m'appuyant toujours sur les demonstrations faites jusques à presant. Et adõc je panseray avoir mis fin, à tout ce qu'on peut dire de ce bel argumant.

Ris Torybode.

Ris Inepte.

LE TROISIEME LIVRE DV RIS, CONTENANT LES PROBLEMES & DEMANDES PRINCIPALLES QU'ON PEUT FAIRE DU RIS.

PROÆME.

Psal. 17. LE Prophete Royal Dauid ha donné vn bel arret à ses pansees, discours, & souhais, quád il s'et ecrié, parlant à Dieu tout puissant, eternel & incomprehansible, *Ie seray adonc rassasié, quand ta gloire m'apparoitra.* Et c'et d'autant que notre ame, faite à la samblance de son createur, diuine & immortelle, et de si grande capacité, qu'elle peut comprandre an soy tout ce qui et au monde, composé du ciel & de la terre, & de ce qui et an iceus. Car tout celà etant limité & finy, et comprehansible par consequant, au moyen de la Philosophie, qui et sciance des choses diuines &

humaines. Mais quant à l'eſſance de Dieu, elle ne peut etre compriſe de l'eſprit humain, vù qu'elle et infinie, & l'eſprit et finy. Car il faut toujours, que le vaiſſeau ſoit capable, d'autant qu'il doit comprandre. Or l'ame n'et qu'vn point, cōparee à ſon createur immanſe, & qui n'ha point de lieu ou place, etant plus grād que tout. Mais comparee aus autres creatures, ell'et cōme vn petit Dieu, qui cōprand toutes choſes faites pour l'vſage de l'hōme, & n'et compriſe que de ſoy-maime. Voilà pourquoy an ce bas territoire, où elle et comme pelerine, il n'y ha rien qui la contante, ains y demeure inſaciable, quoy que le plus ſouvāt tout luy vienne à ſouhait. Car ou celà n'et de duree, où l'on an paſſe tantot ſa phantaſie, ou l'eſprit ſe tourne à imaginer autre choſe. Celuy qui ha quelque defaut an ſa perſonne, ou qui et detenu de grāde maladie, voudroit etre le plus pauvre homme du monde, ſans parans, ſans amis, ſans honneurs, & avoir le cors à ſon aiſe. Il luy ſamble pour lors, qu'il ne deſi-

seroit plus riẽ, & que son esprit seroit rassasié. Mais ayãt obtenu celà, il souhaite des amis, des honneurs, & des richesses: estimãt que sans telles choses, il vivroit miserablemant. Puis il luy samble, qu'ayant vn tel etat, ou vne telle alliãce, ou vn tel revenu, qu'il ne pourroit desirer davantage. Mais an etant venu à bout, & joüyssant de tous ses plus grans desirs, luy an vienet des autres: & s'il etoit devenu Roy d'vn grand pays, maimes contre toute esperance, il voudroit ancor avoir les autres royaumes de ses voisins: & puis les autres d'alantour, pour n'avoir point de voisin, ains etre paisible monarque de tout le monde. L'esprit ancor ne pourroit etre sou & plein, d'autant qu'il et plus capable que de celà. Car il peut imaginer & comprandre de ce mõde, qui et counu de luy, vn autre monde qui n'et pas: & desirer d'an avoir deus, voire trois ou quatre mondes, & infinis an nombre. car il peut comprãdre celà, & de l'vn venir aus autres. Celuy qui n'ha des anfans, desire infiniemant
d'an

d'an avoir, & dit, ſoit fis ou filhe, qu'il ſan cõtanteroit. Ayãt des filhes, il ne ſouhaite plus qu'vn fis : & ſeroit contant de mourir (dit il) pourvù qu'il eut vn heritier provenu de ſes reins. Ayãt le fis, il antre an panſemant, de le faire grand perſonnage, & ce pandant de vivre tant qu'il le voye bien pourvù. Celà n'et ſi tôt avenu, qu'il ſouhaite avoir d'autres fis, de peur qu'iceluy mourant, il ſe trouve ſans baton de vielheſſe. Quand il an ha pluſieurs, il antre an panſemant de les avancer tous, le mieus qu'il luy ſera poſſible. Et ſi l'vn devient Abbé, il voudroit incontinant le voir Archevaique, & (ce luy ſamble) il ne ſouhaiteroit plus rien, diſant, que ſa maiſon an ſeroit aſſes honoree & rantee pour tous. Et-il parvenu là? il faut monter plus haut, & deſirer juſqu'au Papat. Et le Pape ancor ne ſauroit etre contant, voire il an et beaucoup plus loin, que quand il etoit ſimple praitre. Ainſi celuy qui et fort amoureus, voudroit au reſte n'avoir rien an ce monde, & jouyr de ſes amours. Car la beauté &

grace de ſon amie luy ſamble infinie, & qu'il ne pourroit ſouhaiter plus grand bien. An jouït-il ? Tantot apres vn'autre fame ou filhe luy ſamble plus belle, de melheur grace, ou mieus avenante : & de peu à peu (ſ'il n'et bié inſtitué an la crainte de Dieu, & reformé an ſes meurs) il dreſſe ſes pratiques pour avoir la fruicion de la ſegonde : ſ'eſtimant le plus contant & ſatisfait qui fut jamais, ſ'il an peut venir à bout. Dont ſouvant il met an arriere, & poſtpoſe à cette pourſuitte, tous biens, honneurs & dignités. Qu'an avient il ? Comme à celuy qui chaſſe tout le jour apres vn lievre, travalhant fort ſa perſonne, ſon cheual, & ſes chiens. car, quoy qu'il coute, il le veut avoir: & puis quād il l'ha prins il ne l'eſtime pas cinq ſous : mais il le falhoit prandre, puis que il l'avoit ſouhaité & antreprins. Ainſi cet autre apres vne grande pourſuite, iouyſſant de ſes amours, tantot il s'an reva au change. Il an faut autant dire de toutes choſes, que nottre eſprit ſouhaite, cuidant pour lors d'avoir ſon com-

ble,& etre tout ramply, quand il aura ce que il desire fort. Mais l'esprit et ancor plus capable, & pouvant toujours plus comprandre, il persevere à souhaiter: quoy qu'ō die souvāt, *Ie suis contant, je ne veus plus rien, j'ay tout ce qu'on peut desirer*. Car qui et celuy tant bien appointé, & auquel Dieu ayt departy tant de graces & biens, soit de l'esprit, du cors, ou de fortune, qui ne voulut etre ancor plus savant, plus beau, & plus avancé, qu'il n'et? De ce qui ne peut etre autremant, comme de la talhe du cors, & de la proporcion des mambres, on dira bien, *Ie m'en contante*. si et-ce qu'on voudroit bien etre plus grād, plus beau, plus fort, & plus adroit. Et ne void on pas infinies fames & filhes, qui sont belles, & ont beau teind, ce neātmoins elles se fardet, & ranget autremant leurs cilhes & sorcils, qu'ils ne sōt de nature, chāget de teind & de cheueus praique tous les jours? Si elles pouvoint aussi bien changer la forme de leurs front, nez, bouche, manton & autre parties du visage, voire de tout le cors, ô cō-

bien volōtiers elles ſ'y travalheroint: comm'elles ſe font plus grandes auecque des patins: & le cors graile, an le ſerrant bien fort, & rehauſſant les hâches: le pié petit & menu, avec des ſcarpins biē etrois, qui leur gatet les piés, y faiſant naitre des cornes & verruës? Ce qui et plus ſupportable aus fames (auquelles on attribuë le petit pié, pour vn trait de leur beauté) qu'aus hommes, tres-mal aviſés de ſe tordre ainſi les arteils, & offancer leurs piés an dâgier de la goutte, ditte Podagre, qui an procede bien ſouvant de là à quelque tams. Venōs aus biens de fortune. Qui et celuy tant bien appointé, ranté, ſouvré, & à ſon aiſe, qui refuſa vn heritage, qu'on luy preſenteroit, ou qui luy viendroit de ſucceſſion? diſant, *I'an ay aſſes: je n'an veus plus*? Et toutesfois il dira bien ſouvant, *Ie ne veus plus rien: j'ay aſſes*. Mais c'et durant qu'il ne luy et rien preſanté, & qu'il n'eſpere plus d'avoir autre bien: nompas que le ſouhait luy manque. Ce ſeroit contre le naturel de nottre eſprit, ſ'il feſoit

autremant, comme l'on peut comprandre de ce qu'hà eté dit. A parler propremant & veritablemant, celuy et ſou & plein, ſatisfait & contant, lequel n'accepteroit aucune choſe preſantee, & laquelle il put obtenir, ſoit an biens terriens ou corporels, ſoit an honneurs,faveurs,amitiés,cognoiſſances,intelligeances, & autres commodités humaines. Comme on dit,celuy etre ſou & raſſaſié, qui ha ſon eſtomac plein & ſatisfait,de ſorte que ſi on luy preſantoit toutes ſortes de viandes & de breuvages,il n'an accepteroit rien. Auſſi ſon eſtomac ha ſon complimant, & ne pourroit comprandre davantage, ſans ſe forcer, contraindre & offancer:dequoy il ſe ſantiroit mal, & n'an auroit que deplaiſir. Mais nottre eſprit et ſi ample & capable, que riẽ ne le peut accomplir des choſes mondaines, caduques & tranſitoires. Il y ha toujours place de reſte: d'autant qu'il et plus grand que tout cela anſamble, car il faut bien qu'il ſoit plus grand, que ce qu'il peut comprandre. Don-

ques nottre eſprit ne ſera jamais raſ-ſaſié, que la gloire de Dieu ne luy aparoiſſe : laq̃lle etant infinie, ramplira tellemãt nottre ame de ſa moindre porciõ, qu'elle ne pourra cõprandre autre choſe. Et voilà tout l'arret de ſes diſcours, panſees & ſouhais. Laiquels ce pandant ne ſont du tout à mepriſer, ains pluſieurs ſõt treſ-louables an elle: comme et, le curieus deſir de philoſopher à plein fond. Dequoy elle n'et jamais ſoule, depuis qu'elle an ha taté quelque peu, an le bien ſavourant. Et c'et l'occupacion qui la declare plus divine, que autre de ſes accions: comme auſſi certainemant l'homme philoſophe tiẽt beaucoup de la divinité. Or c'et ce qui m'a fait, ſi avant anfoncer au diſcours de mon argumant, an cette matiere du Ris, la plus jantile & galharde qui ayt eté jamais touchee. Car d'vn propos je ſuis conduit à l'autre, & d'vn curieus deſir je vay toujours recherchant, comme inſatiable, tout ce que j'an peus comprandre. Ie panſe bien

que je n'auray jamais achevé, & qu'il y aura toujours à redire, ou ajouter quelque chose: mais ce pandant, je veus satisfaire aucunemãt à mes samblables (ce sont les curieus, & d'esprit philosophique) an les gratifiant d'vne brieve explicacion de plusieurs problemes ou demandes qu'ils peuvet faire, ayãs leu mes precedãs discours. Ie say bien qu'ils an seront plutot annuyés, que sous ou rassasiés: mais aussi n'antreprans-ie pas d'accomplir leur desir, & satisfaire à leur appetit (chose impossible, suyvãt ce que dessus) mais seulemãt pour etourdir leur faim (comme on dit an proverbe) de quelque viãde grossiere: Car nous ne serons jamais bien resolus, de ce que nottre esprit desire antandre & savoir, pour an etre parfaitemant eclarcis, que nous n'ayons la vision de Dieu, auquel et toute la sapiãce, & parfaite counoissance de pl⁹ que ne nous pouvõs cõprandre ou imaginer. Mais an attandant cette felicité, nous amusons honnaitemant nottre esprit

& paſſons le tams an ce monde, à rechercher les cauſes des effais mervelheus. Et c'et la felicité que le jantil Ovide ha ſi elegammant louëe an ſes Faſtes, diſant,

Bien heureus ſont ceus-là, qui premiers le ſoucy
Ont eu d'aller au ciel pour counoitre cecy.
Ie croy qu'ils ont auſsi, deſſus les mondains vices
Leur taite ſurhauſſé, & deſſus les delices.
Leur magnanime cœur ha tenu à mepris
Venus, le vin, la guerre, & du plaider les cris,
La vaine ambicion, des grans threſors la fain:
Et l'honneur plein de fard, les a preſſés an vain.

Or an cette contamplacion, nous ſommes guidés partie de nos ſans, partie des diſcours que nottre ame peut faire ſur les objets qui luy ſont rapportés. Tellemant qu'on peut dire, celuy etre le plus ſavant, qui et le moins ignorant, ou qui ha quelque vray-ſamblable reponſe, avis & juge-

mant, ez doutes qu'on luy propoſe. Dieu nous face la grace, d'etre toujours contans de la raiſon, & an toutes choſes moderer nos affeccions: auquel ſeul apartiēt toute loüange, honneur & gloire, aus ſiecles des ſiecles. Amen.

Aſauoir-mon ſi le ſeul homme rit, & pourquoy.

CHAP. I.

L'Ecolle des Philoſophes affirme, que le Ris et propre à l'homme: c'et à dire, qu'il convient à tout homme, au ſeul homme, & toujours: s'antand, de pouvoir rire: car (comme ils diſet auſſi) ce qui et mis ez definicions ſignifie puiſſance, & nō pas acte. L'experiance verifie celà. car outre l'homme, nul animal rit, ſinon paravanture d'vn Ris batard, ſimulé ou contrefait, tel que nous appellons Canin & Sardonic. Or la vertu & puiſſance de rire, et à bon droit peculieremant concedee à l'hōme, afin qu'il eut moyen de recreer quelquefois ſon eſprit, tra-

valhé &lassé d'occupacions serieuses, comme de l'etude, contamplacions, composicions, traité d'affaires, administracions publiques, & samblables propres à l'homme. Car de tous les animaus, le seul homme et né apte à l'etude, contamplacion, negociacion, & toute sorte d'affaires: laiquelles occupacions le randet vn peu rude, severe, chagrin, difficile, brusque, facheus & melancholique. Et d'autant qu'il convenoit à l'homme d'etre animal sociable, politic & gracieus, afin que l'vn vequit & cōversat avecques l'autre plaisammant & beninemant, Dieu luy ha ordonné le Ris, pour recreacion parmy ses deportemans: afin de lacher quelque fois cōmodemant les reines de son esprit: tout ainsi qu'il ha donné le vin aus hommes, pour tramper & adoucir la severité & austerité de la vielhesse, comme disoit Platon: etant cette liqueur moyenne, & la plus tamperee de tous les sucs qui peuvet nourrir
Liure 2. des Lois. l'homme. Aussi le Ris nous et tresagreable de ce que il retient certaine

mediocrité antre toutes ſesaffecciõs, ainſi que nous avõs demoutré au premier livre. Et non ſeulemant cette affeccion nous plait, ains auſſi et la plus ſeure de toutes: par ce qu'il n'y ha point d'extreme epanouïſſemant de cœur (qui et fort dangereus) comme il avient de la grand' joye: ny vehemante conſtriccion, comme an la grand' triſteſſe. Dont pluſieurs de petit courage, ſe pamet aiſémant de joye, ou de triſteſſe, & quelques vns an meuret: mais on ne lit pas, que beaucoup de jans ſoint mors de rire. Que diriés vous ayant prins garde, que de grand' lieſſe communemant vient grand' triſteſſe? C'et vne obſervacion vulgaire: d'où et venu le dictõ, De *grande joye, grand deplaiſir*: & de la vielhe ſantance Latine, *Le deul occupe le derrier de la joye*. D'où vient celà? Le cœur etant fort dilaté, il ſe fait grande diſſipacion de ſes eſpris: à raiſon de laquelle (ja-ſoit que ne ſurviene autre occaſion de facherie) on deviẽt triſte. Car lors que au cœur reſtet peu d'eſpris, il ſe reſſerre, pour retenir ce

Extrema gaudij luctus occupat.

peu qu'il y an ha. Or toutes & quantes fois le cœur se contraint ainsi, l'animal se cõtriste & demeure etonné. Ce que le vulgaire antand tres-biẽ, quãd il dit de celuy qui et fort triste, *Il ha le cœur serré.* De ces propos on peut mes-huy comprandre (à mon avis) pourquoy c'et que nature ha donné l'affeccion risoliere à l'homme, occupé & attantif à choses arduës & difficiles (qui le randet melancolique) & comme au plus sage animal. Et d'autant que nature n'antreprand rien temerairemãt, & aussi qu'il n'appert pas qu'elle ayt onques voulu chose qui ne fut consonante à raison, il ha fallu qu'elle ayt accommodé la forme de l'homme, à etre bien ancline au Ris, & ayt fabriqué industrieusemant au cors humain, des instrumans convenables à produire le Ris. Car elle n'ha pas fassonné tous les animaus d'vne maime sorte, & puis donné à cettuycy la puissance de rire, la deniant aus autres. ce que toutesfois nous croyõs piemant, etre au plein pouvoir de Dieu, quand il voudroit vser

de ſa puiſſance abſoluë : mais ſa mageſté vſe le plus ſouvant de l'ordinaire, an triant & choiſiſſant les matieres naturellemãt propres à ſes ouvrages. Ce que Galen, comme ignorant de la divine toute puiſſance, recognoit ſeul an Dieu, ſ'attaquant à Moyſe par trop inſolammant. Donques le Createur ha ainſi formé nottre ame, que antre pluſieurs autres facultés, elle ha pouvoir & aptitude au Ris. Et c'et (je panſe) ce que diſet les Philoſophes, que la puiſſance de rire depand de la forme de l'homme, & qu'elle et cachee an ſon ame, ou qu'elle influë d'icelle immediatemant : comme nous diſons communemant des proprietés de quelque choſe. Or la vertu formatrice, qui preſide an la ſemance (où elle n'et que potentialemant la nature de l'animant, cõme parlet nos Phyſiciens) prepare & batit d'icelle matiere, vn cors tres propre à l'ame qui luy et à venir. Et c'et l'admirable angin de nature, que de fabriquer & conſtruire vn ouvroir, & des outils, tres-commodes aus meurs & condi-

Liure II. de l'vſage des part. ch. 14.

cions de chacune ame. Elle dõques ha faſſonné, baty & composé le cors humain, de telle faſſon, qu'il obeyt facilemant auſſi tôt que l'eſprit et emu de l'objet riſifique, & ſoudain le repreſante d'vn Ris exterieur. Nous a-
Chap.17. vons anſegné au premier livre, que le cœur & le diaphragme an ſõt les pre-
Chap.16. miers inſtrumãs: y ajoutant an outre, que ez hommes le pericarde et attaché au diaphragme (principal ſiege de
Li.11.ch.37. la joyeuſeté, ſelon Pline) d'vne grande largeur, fort differammãt des baites: dequoy auſſi nous colligeõs, que
Liu.6.ch.8. l'homme ſeul peut rire. Veſal, treſ-excellant anatomiſte, ha bien obſervé, que ez hommes toute la pointe du pericarde, & vne bõne partie du couté droit, s'attache treſ-fermemant, & an grande largeur, au cercle nerveus du diaphragme, devers le couté gauche: & que celà et peculier à l'hõme. car aus ſinges, aus chiens, & aus porceaus, le pericarde et fort loin du diaphragme. I'ay anatomiſé pluſieurs tels animaus, & autres, auquels tous je trouve, que le mediaſtin y

antrevient, faiſant le lien de ces deus parties, long de deus ou trois dois. Parquoy le cœur n'ha tel pouvoir aus baites de mouvoir le diaphragme, que aus hommes: aiquels le pericarde et immediatemant attaché au diaphragme, d'vne inſercion large & ferme, & d'vn fort lié. Ariſtote nous fait bien antandre, que le Ris provient d'vne affeccion du diaphragme, mais il n'explique pas aſſés la cauſe. car ce qu'il dit, la cauſe du Ris etre le chatoulhemant, il m'et ſuſpait. Pourtant auſſi ie ne reſſoy point ce qu'il infere, que la cauſe pourquoy le ſeul homme et chatoulhé, ſoit la mincetê de ſa peau, & ce qu'il rid ſeul d'antre tous les animaus. Comme s'il panſoit que le Ris & le chatoulhemant fuſſet convertibles, tellemant que l'vn importa l'autre, ou que l'vn fut cauſe ou dependit de l'autre. Mais nous avons moutré au ſegond livre, que la peau et fort mince an pluſieurs baites, qui neantmoins ne riet pas pour etre chatoulhees. Il y a de grans perſonages, qui côtet au

Liu.3 des part.des anim.ch.ro.

Chap.6.

nõbre des causes du Ris, l'admiraciõ. par lequel moyẽ on pourroit (cõme il samble) aisemãt exclorre du RIS les baites brutes. Mais cette opiniõ ha eté tref-doctemẽt refutee, par le tref-humain Fransois Valeriole : de ce que l'admiration ne fait pas rire, ains seulement tient l'esprit an suspand. D'avantage, le seul homme n'admire pas, si nous croyons Pline, qui l'accorde aus cerfs. Et les palumbes ou pigeons ramiers (cõme aussi les perdris) voyãs de nuit la lumiere du feu faite pour les prandre, sont si etõnees d'admiracion, qu'on les peut prãdre à la main. Et j'antãs que les becasses & becassins sont de maime humeur. Quelqu'vn pourroit icy obijcer : puis que nous disons, que la faculté risifique et cõtenuë, sous l'appetit sansuël privé d'attouchemant, pourquoy, s'il et cõmun aus baites, ne seront elles aussi aptes au Ris? Ou pourquoy ne le rapportons nous plutôt, à l'intelligeãce raisonnable, vù que par ce moyen les baites seroint excluses de la faculté risoliere? La solucion de ces problemes

Livre 3. enarr. 9.

Livre 8. ch. 32.

Obieccion.

mes

mes, depand de ce que nous avons anſegné au premier livre, là où nous avons expliqué les parties ou puiſſances de l'ame. Car pour emouvoir le Ris, outre ledit appetit ſanſuël, il ſamble que ſoit requiſe la cognoiſſance & imaginacion: vù que les affeccions ne peuvet etre emues, ſinon de la choſe conceuë & cognuë. Or Nature n'ha donné aus baites counoiſſance, que des choſes appartenantes aus neceſſités de la vie, à leur nourriture, à la conſervacion de leur eſpece, & defance de leurs cors. Si on allegue quelques vnes, avoir autre intelligeāce que de ces choſes là, comme l'on dit des Elephans, celà et rare & imparfait, ou ſe rapporte aus ſudites counoiſſances. Mais à l'homme etoit deuë la notice de toutes choſes, par les ſans & affecciōs, à ce qu'il n'y eut rien de caché à celuy qui approche plus pres de Dieu. La cauſe pourquoy nous ne ſommes d'avis, qu'on loge la puiſſance de rire, ſous la vertu raiſonnable de l'ame, c'et d'autāt que le Ris bien ſouvant n'obtampere à la

Chap. 6. Reponce.

Chap.8. volonté: ainsi que plus amplemant nous avons declaré au premier livre. Donques il n'y ha pas melheur raison, que la suditte, de laquelle nous puissions antandre, pourquoy le seul homme rid. Toutesfois elle et fort confirmee, de la definicion par nous donnee: laquelle si on examine curieusemant, on comprandra aisemãt, que éz baites ne se peut trouver tout, ce qu'elle requiert.

Sauoir-mon si le seul homme pleure, comme luy seul peut rire.

CHAP. II.

LES Philosophes anseignet, que les contraires hantet vn mesme sujet. Que le Ris soit contraire au pleur, il n'y a aucun cõtredisant. I'antans le pleur, non la seule & simple effusion de larmes, laquelle peut aussi bien avenir par le Ris (comme nous avons dit au premier livre) ou par le mal des yeus: ains aussi tout ce changemant qu'on voit, an ceus qui sont affligés de tristesse, durãt qu'ils pleu-

ret. Il faut icy noter an paſſant, ce dequoy Iſaac nous avertit: que le pleur exprime bien vn mouvemant contraire au Ris, comme il nait d'vne diſſamblable paſſion du cœur: mais qu'il n'et pas contraire actif (ainſi qu'on parle an Phyſique) comme le chaud et contraire au froid. car ceus-cy agiſſet antr' eus mutuellemant, & s'alteret reciproquemant de leur contrarieté. Mais le Ris n'et ſi contraire au pleur, qu'il ne le reſſoiye quelquefois avec ſoy. Car on void pleurer de rire, & quelqu'vn peut rire ayãt douleur (toutesfois, c'et vn Ris batard) comme nous dirons cy apres. Revenons à nottre propos. Si le pouvoir de Rire et peculier à l'homme, pourquoy ne dirõs nous auſſi, que le pleurer luy ſera peculier? Toutesfois les Logiciens n'exprimet pas celà, quãd ils aſſignet le propre de l'homme à la quatrieme mode: comme ſi le pleur n'appartenoit autant bien au ſeul hõme. Mais on le peut tacitemant antandre, ſ'il et vray ce que nous diſiõs vn peu au paravant, que les contrai- Objeccion. Reponce.

res ont vn maime ſujet. Car auſſi l'experiance nous anſegne, qu'il n'y ha aucune baite qui pleure, nulle qui mouche le nez, qui crache, ou qui jette ordure de ſes oreilhes. L'homme antre tous animaus, d'autant qu'il ha tres-grand cerveau, non ſeulemãt an proporcion de la grandeur de ſon cors; ains auſſi à l'eſtimacion du pois (car vn homme ha plus de cerveau, que deus beufs) abonde fort eſdits excremãs, qu'il verſet par les yeus, narilhes, bouche & orelhes. Ce n'et pas que ſon cerveau ſoit froid, cõme l'on dit, ains de ce qu'il ha beſoin de grãd' quantité de ſang, pour angeandrer beaucoup d'eſpris, qui ſont neceſſaires à ſes accions principales. Et d'autant qu'an beaucoup de ſang, il n'y ha guieres de matiere propre à celà, nomplus qu'à la nourriture du cerveau, il y an reſte beaucoup de ſuperflu, que l'on appelle excremãt. Dont il ne faut ſ'ebahir, lors qu'il ſe comprime, ſ'il verſe grand' quãtité de larmes. Vray et que le pleurer et plus aiſé, à ceus qui de leur complexion &

nature, ou à raison de l'age, du sexe, & de la region, sont plus mous & humides. dont nous voyons promptemant larmoyer les phlegmatiques, les anfans, les vielhars, & les fames: voire il y ha des fames si promptes à pleurer, que les larmes leur distillet des yeus, pour peu que leur cerveau se retraigne. de sorte que le vulgaire estime, qu'elles peuvet larmoyer quand il leur plait: & qu'il y ha vn pleur feint, comm' vn Ris. On dit d'auantage an jaserie, que les fames ont des eponges pleines d'eau antre les epaules, & de là vn tuyau au long du cou, qui va aus yeus. Dont si elles veulet pleurer, seulemant an pressant les epaules, elles exprimet abondammant de cette eau, qui mõte aus yeus par son canal. Donques au seul homme conviẽt le pleur : lequel n'ha pù etre donné aus baites, à cause qu'elles à peine comprenet ou consoivet les choses qu'induiset à pleurer. Et si quelquefois les apprehandet, il n'y ha pas an leur cerveau (qui et petit, & sec) matiere de larmes. Quelques baites etant fort

tristes, ont hurlemant, comme sont les chiēs. Et plusieurs d'antr' eus, ont fait grand' preuve de leur tristesse, an divers tams & lieus; ainsi que l'on raconte: comme de mourir sur le tōbeau de leurs maitres, toujours hurlans piteusemant, sans qu'ils an peusset etre chassés, ne voulans manger
Liure 8. chap. 40. ne boire. Pline recite, qu'vn chien ne departit jamais du cors de son maitre (qui avoit eté mis à mort, par autorité de iustice) jettāt de tristes hurlemans, anvironné d'vn grand cerne du peuple Romain. Et quand quelqu'vn luy eut jetté de la viande, que ce chiē la porta à la bouche du mort. Puis quand on eut jetté le cors dedās le Tybre, ledit chien se mit à la nage, essayant de le soulever & soutenir: grād' multitude de jans etāt eparse, à cōtāpler la fidelité de cette baite. Les chats aussi exprimet vn gemissemant samblable à celuy des hommes. Item les pigeōs ramiers, & les tourterelles gemisset: lesquelles contantes d'vn mary, jamais n'an admettet vn autre: iceluy mort, jamais ne perchet sur ra-

meau verdoyãt, ne cessant de gemir, Egl. 1.
Dont Vergile dit,

La tourte sus vn orme haut eleué an l'air,
A tout'heure du jour gemira sans cesser.

On dit aussi du Crocodile, qu'il feind si bien la vois d'vn hõme pleurant, qu'il invite à soy les personnes, & devore les invités. Dont et venu an proverbe de dire, *larmes de crocodile*, pour trahison converte d'vne piteuse mine. Mais nulle baite vrayemant pleure, nonobstãt que quelquesvnes jettet des larmes, cõme l'on dit. Car Plutarque affirme, que les cerfs & les sangliers larmoyet: & que les larmes des cerfs sont salees, & des sangliers douces. Il explique la cause de cette diversité. Les medecins Arabes font merveilheusemant grand cas, d'vne pierre qu'ils nommet *Bezaard*, pour le plus excellant contrevenin & contrepoison qui soit au mõde: & diset q̃ c'et des larmes des cerfs Oriantaus: laiquels ayans mãgé des serpãs, pour rejeunir & devenir plus forts, antret dans vn fleuve: où ils demeuret plõ-

Sympos. 7. cha. 2. & au liur. des causes naturell.

gés fins à la taite, jusques à tant qu'ils santet la vertu du venin separee. Ce pandant ils jettet vne larme, quelque fois grosse comme vne aveline ou noysette, qui se fige & andurcit: tant, qu'elle chet lors que le cerf sort du fleuve, & on la trouve là. Voyés ce
Liu.1.trait.3 chap.6. qu'an ecrit Avenzoar auteur Arabe,
Liure 1. de la veter. & Theomneste grave auteur de la medecine veterinaire ou chevaline,
Liure 8.cha. 27. & Pline an son histoire naturelle.
Chap.163. Scribon Large, tres-ancien medecin Romain, samble an faire manció ancontre les baites venimeuses. Là où il donne l'ordure de mauvaise odeur qu'on trouve au coin de l'eul, qui touche le nez du cerf quand il et prins: & dit, que les chasseurs de Sicile l'amasset diligeammant. Cardan an ses sub-
Liure 7. tilités, repråd Scribon de celà, disant que cette pierre et coutumieremant trouvee an Pely, region de l'Inde Oriantale, & nompas an Sicile. Iule Cesar Scaliger samble an avoir parlé mieus, & plus asseuremant, an l'exercitation 112. contre Cardan. Elle ne se „ trouve au cerf (dit il) avant qu'il ayt

„ ſant ans. Apres cet age elle nait cõ-
„ tre les os, au coin de l'eul, & ſe rand
„ eminante quelquefois juſqu'à la
„ bouche, plus dure que corne. Exte-
„ rieuremant ell'et ronde, fort luy-
„ ſante, de couleur fauve, ayant quel-
„ ques veines plus noires. Ell'et ſi lize,
„ qu'elle echape des dois, & ſe derobe,
„ de ſorte qu'il fable qu'elle ait mou-
„ vemant. C'et vn remede contre ve-
„ nins tref-ſoudain. On an donne aus
„ peſtiferés, avec fort peu de vin: de-
„ quoy ils ſuet tant, que vous diriés
„ que le cors ſe fond tout. Aucũs niet
„ q̃ celà ſoit larme du cerf, ains vraye
„ pierre: mais on peut voir (ſi ell'et an-
„ tiere) l'androit par où ell'ha eté arra-
„ chee de l'os.

Nous avons bien voulu diſcourir vn peu ſur cette pierre, tant à cauſe de ſa reputacion, que d'autant qu'on la tient pour larme de cerf. Mais telles ne ſont vrayes larmes, comme celles que le ſeul homme rand: ains par ſimilitude ſont ainſi appellees, ne plus ne moins que l'hurlemant & le gemiſſemant ſont nommés pleurs, & le

rechignemant ou Ris batard (tel que nous appellons Cynique, ou de chië) et dit Ris par similitude. Donques le pleur et peculier aus hommes, aussi bien que le Ris: nonobstant qu'il y ha ù des personnes, qui jamais ne pleuraret: car aussi s'an et-il trouvé qui ne riret jamais. Pline ecrit, qu'on ne vit onques pleurer ou rire Phocion. Au contraire, Democrite rioit, & Heraclite pleuroit de tout ce qui avenoit. Ce sõt marques & notes d'vne mauvaise nature, comme il dit: tout ainsi qu'an Antoine, fame de Druse, laquelle ne cracha jamais, & an Pomponie poëte consulaire, qui ne routa jamais: lesquelles choses toutefois sãblet etre propres à l'homme. Nous anseignerons cy apres, par quelles raisons celà peut avenir. car il et bienseant d'expliquer, outre les choses frequantes, celles qui avienet raremãt: & maimes leur traité an et vrayemant plus plaisant, d'autant qu'elles approchet des miracles.

Liu. 7. ch. 19.

De ceus qui n'ont jamais ou fort peu souuant ry: & d'où vient cela.

CHAP. III.

S'Il faut ajouter foy aus histoires, plusieurs n'ont jamais ry. Premieremant Crasse, pere-grād de ce Crasse, qui mourut ez guerres contre les Parthes, fut nommé Agelaste (comme on dit) par ce qu'il ne rit jamais. On ecrit aussi, que Phocion ne fut jamais veu pleurer, ne rire, comme no⁹ avons dit vn peu auparavant. L'Empereur Numeriā, & Philippe le jeune, jamais ne furet vus rire. Ange Policiā ecrit, qu'an son païs d'Italie, il y ha vne familhe, qui ha le surnom de ne rire point. Apollonie Tyanee assura que Nerva regneroit, de ce qu'il ne l'avoit jamais veu, ne rire, ne jouër. On dit que Caton Censorin ne rid jamais qu'vne fois : & ce fut pour voir manger à vn âne de rudes chardons: dequoy nous avons fait mancion cy dessus. Ainsi trouvons nous, que Lucie & M. Crasse (celuy qui accusa Carbon) n'ont ry qu'vne fois an

Plin. liu. 7. chap. 19.

Li. 2. cha. 7.

leur vie. On ecrit de Philippe Cæsar, qu'il fut dés le cinquieme an de son age, tant severe & d'esprit si triste, qu'il ne peut onques etre emeu à rire aucunemant, par l'invancion de qui que ce fut. On dit aussi de Socrate (tres-renommé pour sa grande sagesse) qu'il etoit toujours de maime visage, ne plus joyeus, ne plus troublé. Platon fut si modeste, qu'on ne le vit jamais rire, sinon moyennemant. Dejoces, fis de Phaorte, qui pour son equité fut eleu Roy des MEDES, ne permettoit qu'aucun an sa presance rid ou crachat. Trophonie, etoit vn oracle de Iupiter an Lebadie (les autres liset, Lelidie) au païs de Bœotie, an vne fante sous terre. duquel on racôte cette mervelhe: que qui y avoit eté demander avis, jamais depuis ne rioyt, ayant toujours l'esprit travalhé & triste. DE cette fable peut etre prins ce qu'on dit du puis S. Patrice an Hybernie, ce dit Erasme: auquel ceus qui ont eté, ne peuvet jamais plus rire, d'autant que de là (diset aucuns) on voit ou oyt, ce qu'on fait an anfer,

Alex. d'Alc. liu. 6

Chil. 1. cent. 7. adag. 77.

comme là etant ſon antree. Ainſi affirmet quelques vns, que Lazare frere de Marthe & de Magdeleine, depuis qu'il fut reſſuſcité & revenu des anfers, ne fut jamais veu rire. Quelle peut etre la cauſe de cecy? Ie dirois volontiers, que tous ceus-là ont eté fort triſtes & melancholiques, ou de nature, ou par accidant. Car l'humeur epais & terreſtre (tel que nous diſons etre le ſuc melancholique) et tardif au mouvemant & à l'alteracion: d'autant qu'il et ſec, rude & peſant. Pource tous les melancholiques ſont plus ou moins conſtans, fermes, roides, & opiniatres: ils ne ſe ſouciet guieres que des choſes ſerieuſes, ne prenet plaiſir aus ridicules, & n'an ſont pas emeus. Car ce ſont choſes legieres & qui n'ont analogie ou proporcion
„ avec leurs eſpris graves. Pline dit Li.7.ch.19.
„ treſ-bien de leur condicion: Cette
„ tanſion d'eſprit, quelquefois deviēt
„ rigueur & affreuſeté de nature, dure
„ & imployable & ote les humaines
„ affeccions. Les Grecs, qui an ont eu
„ l'experiance de pluſieurs, appellet

„ telles ſans *Apathes*, c'et à dire exams
„ de paſſion. Maimes (qui et choſe
„ merveilheuſe) la plu-part des auteurs
„ de ſageſſe, ont eté tels: comme DIO-
„ gene Cynique, Pyrrhon, Heraclite,
Timon, &c. Ce dernier fut ſi triſte,
qu'il fuyoit la compagnie des hommes, comme vn Lougarou: dont il
fut ſurnommé *Miſanthrope*, c'et à dire
haineus des hommes. Il appert de
Chap. 4. cecy manifeſtemant, combien et
vray ce que nous avons dit au premier livre, la ſeverité etre la grand
peſte & deſtruccion du Ris. Car ceus
qui ſont reduis à l'apathie des Stoiques, vuides de toute lieſſe, ne ſont
aucunemant tantés des choſes ridicules. Et c'et d'autant, qu'ils ſont peu
ou point emeus d'aucune paſſiō d'eſprit, n'ayans les cœurs ne mous ne laches, ains durs & ſerrés de nature. Itē
ceus qui ravaſſet & pāſet toujours alheurs, les ſonge-creus, etōnés, craintifs, defians, ou qui deſiret extrememant quelque choſe, comme les amoureus tranſportés de folie. car tels
ne prenet garde à choſes ridicules,

ou ils n'an sont rien emeus. Certainemant il y an ha, qui parvienet à telle fermeté & roideur (pour ne dire, rudesse) qu'ils ne peuvet facilemãt etre marris, ne joyeus, de chose que ce soit Au contraire, ceus qui sont fort anclins à rire, sont mous & ployables, phlegmatiques, ou sanguins, dous & paisibles, pitoyables, joyeus & ebaudis. Tels s'emeuvet soudain de quelconque occasion : comme aussi bien tôt on les void appaisés & variables an leurs affeccions. Celà proviẽt d'vn naturel tandre, qui ressoit facilemant toute impression: d'autant que (comme diset les physiciens & Medecins) toute substance subtile & lache, et plutôt alteree, que n'et l'epaisse & serree. Il ne faut donc pas s'emervelher, si aucuns sont d'esprit tant severe & austere, qu'ils ne s'emeuvet des choses plaisantes, & par consequant ne riet jamais, ou bien tard: maimemant veu qu'il samble, que aus melancholics l'esprit extravague, & et presque dehors, s'alienant du cors, faisant des chateaus an Espagne, comme on dit

an proverbe.Parquoy ils ſont fort taciturnes, mornes, & reveurs. Il n'y ha riẽ toutesfois qui ampeche, q̃ tels ne ſoint robuſtes & valhans, preus, courageus, & magnanimes, voire(ſi nous croyons Ariſtote) an tous animaus courageus & valhãs, le cœur et petit, epais & dur: aus baites craintives & fuyardes, il et grand, mou & lache: comme au rat, à la belette, au lievre, counil, cerf, âne, &c. Ces propos confirmet, ce que nous avons dit au premier livre, que la conſtruccion ou batimant du cœur, fait beaucoup à recevoir facilemant ou difficilemant les affeccions. Car, comme nous avons là demoutré, le cœur moulet, tandre & lache, et promptemãt reſolu d'vne grand' joye, juſques à evanouyr, & maime à mourir. Au cõtraire, le cœur dur & ſerré, et plus emù de la choſe triſte, que de la joyeuſe: dõt il etouffe plus aiſemant ſa chaleur naturelle. Voyci comme il an va. Au rancontre de quelque choſe plaiſante, le cœur promptemant ſe dilate: qui et autant que dire, le cœur an reſte emù. dont

Liur. 3. des part. des animaus. ch. 4.

Chap. 11.

Chap. 12.

dont à ceus qui ont le cœur ample, lache, & moulet, echapet beaucoup d'espris. Le cœur petit & dur, se dilate mal-aysemant, & ses espris n'y sont facilemant emeus: d'autant qu'ils sont pressés dans vn vaisseau etroit. Au cœur plus grand, la chaleur et moins vehemante (comme nous avons ansegné au premier liure, suyvãt Aristote) & y ha moindre quantité d'espris, an proporcion de l'autre. Dont aussi il y ha moĩs d'affaire à emouvoir & agiter ceus-cy, d'autãt qu'an vn ample lieu, les espris ne sont pas foulés. Or non seulemant les jans de cœur, & magnanimes, ont eté pour la pluspart melãcholiques, ains aussi les plus ingenieus & sages, qui ont eté principalemant auteurs de sapiance, cõme nous avons dit cy dessus, recitans les paroles de Pline. Ainsi dit Aristote an ses problemes: Ceus qui ont eté renommés de grand esprit, ou an l'etude de Philosophie, ou an l'administracion de la republique, ou à composer des vers, ou à exercer les ars, tous ont eté melãcolics,

Chap. 11.

Liure 30. probl. 1.

„ & aucuns d'iceus tellemant,
„ qu'ils an ont eté transportés de fo-
„ lie: comme antre les Heroës & plus
„ grans personages (qu'on nomme
„ *Dimi-dieus*) on dit d'Hercule, d'Ajax,
„ & de Bellerophon : daiquels l'vn
„ devint totalemant antagé, l'autre
„ se plaisoit aus lieus desers. Dont
„ Homere dit,

Iceluy-là etant hay de tous les Dieus,
Erre seul par les chams & solitaires lieus:
Rongeant son pauure cœur: & fuyant, ainsi comme
Vn sauuage animal, les vestiges de l'homme.

„ On an ha trouvé plusieurs autres
„ du ranc des Heroës, qui ont de mai-
„ me eté malades. Et des derniers tãs,
„ nous avons antandu, que Empedo-
„ cle, Socrate, Platon, & plusieurs au-
„ tres personnes notables, ont eté de
„ cet humeur: & aussi la melheur part
„ des poëtes. Car cette maladie tra-
„ valhe plusieurs tels personages, à
„ cause de cette habitude du cors: &
„ quelques-vns de leur nature an-
„ clinet manifestemant à icelle af-

„ feccion : mais praique tous ont eté „ tels de nature, &c. Quant à la prudance, on croid qu'elle et causee de secheresse : tout ainsi que l'humidité & mollesse, fait la niaiserie. Car pour telle raison, les hommes sont volontiers plus sages que les fames, & les hõmes d'age que les anfans. Dõt Heraclite samble avoir bien dit, *lueur seichè, esprit tres-sage.* Platon aussi l'ha voulu, disant que l'ame à cause de l'humidité du cors, oublie ce qu'elle savoit auparavant que d'etre retrainte & attachee au cors. mais à mesure que de jour à autre le cors se desseiche de plus an plus, l'ame se moutre plus sage & plus savante. Pource les anfãs plus secs de nature, expliquẽt les dõs & graces de leur esprit, plu-tôt que les moulets : voire quelques-vns trop tôt, laiquels nous disons etre d'esprit precoce (c'et à dire, meur devant sa saison) & qu'ils ne sont de duree pour vivre longuemant. Car an tels cors il y ha peu de l'humidité, qui cause la longue vie. Donqs si c'et la seicheresse, qui conduit l'esprit à prudance, Au Timee.

comme l'humidité cause la sortie, il s'ansuit que la grand' seicheresse fera la grande prudance, & la moyenne rabattra autant de la parfaite prudãce, qu'elle sera participante de large humidité. Or les mous, comme fames & anfans, ne sont pas seulemant peu avisés, & moins sages, ains aussi sont emeus fort aisemãt de toute occasion, soit elle triste, ou joyeuse. Ce que appert clairemant ez anfans, lequels s'ejouïsset ou fachet de plusieurs choses, qui ne les emouvroint aucunemãt s'ils etoint pl⁹ agés. L'inconstance provient de la maime cause: d'autant que la mollesse samble inepte à agir, & tres-apte à patir. Or toutte affeccion et passion. Dont s'il y ha eu quelques hommes prudans & ingenieus, qui n'ont rien eté, ou fort peu emeu des passions de l'esprit (maimes de celles qui epanouïsset le cœur, comme le Ris & la liesse) il et vray-samblable, qu'ils ont eté melancolics : c'et à dire de complexion froide & seche. dequoy aussi je conjecture qu'ils ont eté grailes & mai-

gres,ayãs les cœurs petis,durs & serrés, lequels etoint plus facilemant emeus des choses tristes, que joyeuses. Que la chaleur, outre l'humidité copieuse,fasse grandemãt à la joyeu-
„ seté, Aristote l'ansegne, disant : La Liu.30. probl.1.
„chaleur cause assurãce &liesse.&par
„ tãt les anfans sont coutumieremãt
„ pl⁹ joyeus, & les vielhars pl⁹ tristes.
„ Car ceus là sont chaus , & ceus-cy
„ frois . Aussi apres le jeu d'amours,
„ praique à tous hõmes l'esprit et ab-
„ batu , & an devient triste: pour ce
„ qu'ils sont non seulemant desse-
„ chés ,ains aussi refroidis,par la sou-
„ traccion d'vne sustance necessaire
„ aus parties. Dont si quelqu'vn , ou de nature, ou bien par accidant, ha la secheresse jointe à la froideur, tel se moutrera toujours triste, & inepte à joyeuseté. Laquelle condicion ou cõplexion et fort elognee du bon naturel humain : & predit vne courte vie & mauuaise santé. Pourtant Pline ha Liu.7.ch.19
tres-biẽ dit,que ce sont marques d'vn mauvais naturel,comme an Antoine fame de Druse,de n'avoir jamais cra-

ché,& c.car on n'estime la nature trebonne de chaque chose, quand ell'exerce bien ce qui et propre à son espece. Si donc le Ris et approprié & dedié à l'hōme,celuy qui s'an abstiét du tout, n'ha point la symmetrie & moderacion de la tēperature ou cōplexion humaine. Outre ce, la corpulance l'ansegne suffisammāt. car chacun approuve & louë *l'Eusarcie*, c'et à dire, l'etre moyennemant charnu. Or cette condicion n'et trouvee, que ez cors humides & chaus. Le cōtraire et pour les melancoliques, lequels à raison de celà sont grailes (comme dit et) secs & durs, n'ayans praique riē que ners & os. I'ajoute ancores, que les meurs, qui suivet la trampe du cors (ainsi que Galen ha bien amplemant remoutré, suyvant Platon & Aristote, an vn traité qu'il an fait exprés) sont de beaucoup plus excellātes & aggreables ez sanguins, qu'ez melancholics. Car les sanguins sont naturellemāt dous, gracieus, pitoyables, misericordieus, humains, courtois, liberaus, civils, affables, faciles,

M. Ioubert ha ce mot familier, pour dire tēperature ou complexion. Ainsi dit on la trampe du fer, & de l'acier, an samblable sinificació, pour dire tēperature. & le vin et dit tramp, é, pour tampeté.

& traitables, hardis, amiables, accompagnables, & de bonne chere: dequelles cődicions & vertus, le vray naturel de l'homme et naïvemãt exprimé. Au contraire les frois & fecs, forlignans & etrangés de la condicion humaine, font pour la plu-part & naturellemant âpres, rudes, cruëls, inhumains & atroces, chiches, farouches, brufques, difficiles, craintifs, opiniatres, inexorables, folitaires, &c. Dont fi quelqu'vn met an avant, que des Agelaftes il y an ha eu, non feulemant de fort prudans & ingenieus, ains auffi bonnes jans, & de loüables meurs, qu'il oye la reponce que Socrate donna à fes difciples, pour le Phyfionomien: duquel ils fe moquoint, par ce qu'il avoit jugé leur maitre (qu'on eftimoit le plus continant & chafte de fon tams) etre palhard. I'etois (dit-il) tel de nature: mais la Philofophie m'a anfegné autres meurs. Ainfi nous n'avons egard, qu'à la complexion & inclinacion naturelle: & difons avec Ariftote, que les fu-nommés grans per- Objeccion. Reponce.

sonnages, ont eté praiqué tous tels de nature. Par ce discours, assés prolixe & melé, il n'appert pas seulemant, pourquoy quelques vns sont ineptes à rire, ains aussi d'où vient que les vns y sont plus promts, les autres plus tardifs. A quoy nous ha contraint la maniere d'ansegner, veu que les contraires opposés l'vn à l'autre, sont mieus eclarcis, & des contraires et maime discipline. Mais par ce qu'il y peut avoir quelques restes de cette question (je dis de celle qui propose, le Ris etre plus familier aus vns, que aus autres) poursuivons le surplus brievemant & à part.

D'où vient que les vns riet plus souuant, & soudain, que les autres.

CHAP. IIII.

IE panse qu'il appert suffisammant de ce qu'ha eté dit, ceus rire plus aisémant & plus souvant, qui sont bien nés, & d'heureuse complexion.

Ce que avient de la quantité du sang loüable, pur, net, clair, & plus subtil que gros. Car le sang etant vicieus & mauvais, grossier & trouble, ou maimes an petite quantité, il faut necessairemant qu'il an avienne du contraire. Parquoy les malhabitués & malades, ou qui relevet fraichemant de maladie, les malsains & melancolics, ne riet pas volontiers. Et c'et d'autant, que les vns ont peu de sang, les autres l'ont grossier, & les autres mal net. Dont aussi ceus qui s'adonnet du tout à l'etude, & contemplacion, ou à quelque grand affaire, praique tous sont agelastes, tristes, rudes, severes, & de sourcil ranfrongné: par ce que la vertu vitale etant affoiblie, par la cõsumpsion des espris, il leur reste peu de sang, & iceluy et grossier comme atrabilaire. Au contraire les anfans & jeunes jans, qui n'ont point de soucy & font an bon point, on les trouve proints à rire, d'vne face joyeuse, ouverte, galharde, & plaisante. Par maime raison les fames

generalemant, riet plus souvant & plus aisémant que les hommes, & les gras que les maigres. Car les gras & les fames, angeandret beaucoup de bon sang, duquel provient beaucoup de graisse, si on se traite bien, an repos & tranquilité d'esprit. Il faut rapporter à cette classe & ordre, ceus qui ont large poitrine, & qui abondet an chaleur. Car on void ceus là plus anclins au Ris, & quand ils s'y ruët facilemant sont transportés du cachin, d'autāt que par cette conformacion, beaucoup d'espris peuvet mōter an haut. Or que le Ris soit emeu de l'abondance de la chaleur, & du sang, on le peut confirmer par l'autorité de plusieurs. Melet premieremant au livre de la nature humai-
„ ne, Le Ris (dit-il) et appellé des
„ Grecs *gelos*: & on interprete *gelos*
„ de *hele*, qui signifie chaleur. car ceus
„ qui sont chaus, on les tient pour
„ fort anclins à rire. Et an vn autre
„ lieu: *Hæma* (qu sinifie sang) et dit
„ de *ætho* qui signifie ie brule. Car il
„ et le plus chaud de tous les hu-

„ meurs qui ſont an nottre cors : & „ ceus aiquels le ſang abõde, leur eſ- „ prit et plus joyeus. Il ſamble auſſi qu'Homere veulhe dire, que le Ris provient de quantité de chaleur, où il appelle le Ris *asbeſte*, c'et à dire, que lon ne peut etaindre. Hippocras rapporte aus elemans la cauſe, que des hommes les vns ſont triſtes, & les autres joyeus. car (comme il veut) ceus qui ont le ſang purifié, ſont le plus ſouvant riars, vermeils de viſage, & de beau teint. Et la raiſon pourquoy la quantité & bonté du ſang, communemant rand l'hõme joyeus, c'et que tel humeur et plus que tout autre convenable à nature: dont nature an etant ebaudie & joyeuſe, aquieſce mieus au Ris. D'avantage du ſang benin, clair & ſubtil, qui ſoit copieus, ſe font beaucoup d'eſpris clairs luyſans & remuans. Or ce ſont les eſpris qui agitet le cœur, apres que l'objet les a emeus: ce qu'ils anduret facilemant. Donqs il appert manifeſtemant, que les plus ſavans & expers Phyſionomiens, ont traibon avis de

panser que le Ris debordé signifie abondance de sang: & que les causes de liesse, sont toutes celles qui angeã dret beaucoup de sang. Qu'ainsi soit, le vin peu trampé (an moyenne quantité toutesfois) etand le front, & rand l'homme joyeus: d'autant que d'iceluy procede le bon sang. Parquoy il et bien dit, *Le vin rejouyssant le cœur de l'homme.* car il ote evidammant toute tristesse & facherie. Dont Zeno souloit dire (comme on le raconte) tout ainsi que les lupins amers, devienet dous pour avoir trampé an l'eau, ainsi l'homme s'adoucit par le vin. Et Galen au livre [n] su-nommé, prononce que le vin beu sobremant, allege de toutte facherie & tristesse. Mais celà et mervelheus, que pour avoir trop beu, les vns riet, les autres pleuret: vù qu'vne maime chose ne peut de sa nature produire contraires effais. Nous eplucherons d'avantage cette question au chapitre suivant (de l'avis principalemant d'Aristote) par-ce qu'elle samble appartenir à ce fait.

[n] Que les meurs suivet la complexion du cors.

Pourquoy et-ce, que du vin les vns riet, les autres pleuret.

CHAP. V.

LE vin beu ſans meſure, angeandre diverſes meurs, randant les hommes ou plus dous & traitables, gracieus, humains, facecieus, pitoyables, plaiſans, joyeus, bouffons & badins: ou tout au contraire, audacieus, temeraires, furieus, coleres, mutins, noiſeus, quereleus & bateurs, quelques vns mornes, peſans & andormis. Ce que on peut plenemant antandre, an prenant garde aus yvrõgnes, cõmant le vin les change par degrés. Car ſ'il ſe prand à vn de nature froid & taciturne, qu'on nomme *Saturnien*, an luy donnant à la taite vn peu galhardemant, il le rand joyeus, & l'excite à deviſer. Paſſant outre à le coiffer, il luy fait avoir plus de paroles, que n'ha vn charletan, le randant aſſeuré an babil & antretien, voire diſert & eloquant: dont le Poëte dit,

Fœcundi calices quem non fecere disertum?

Qui et celuy qu'apres boire d'autant,
Ne soit disert, plaisant, & caquetant?

S'il continuë à faire *Carauss*, il devient audacieus, pret & deliberé: puis an poursuyvant ce train, il devient outrageus & petulant: puis comme anragé & forcené. Mais an fin surmonté totalemant du vin, il se rand hebeté & assoty. Vray et, que comme quelque-svns an continuant la bevette, changet de meurs, & devienet autres coup à coup, selon la mesure du vin, ainsi il y an ha de si fort habitués an chaque fasson de meurs, qu'ils ne peuvet etre changés autremant. Car tel q̃cettu-cy et toujours durant son yurognerie, tel et quelqu'autre de sa nature: savoir et, l'vn babilhard, l'autre egaré de sans, l'autre piteus ou pleureur. Tellemant que si on ne cognoit privemant le naturel des persones, on y et souvant trompé & abusé: prenant celuy-cy pour yvre, qui ne l'et pas, & celuy-là pour sobre, qui et bien yvre. Donques le vin change les meurs, selon le sujet qu'il rancontre. Car, cõme dit et, les vns devienet

pleureurs, comme celuy lequel Homere fait ainsi parler :

On dit, qu'il sort de mes yeus vn grand pleur,
Quand Bacchus m'ha vaincu de sa liqueur.

Les autres sõt fort tristes (sans pleurer, toutesfois) & taciturnes, maimemant des melancholics ceus qui sont pansifs outre mesure, & comme ravis. Il y an ha que le vin rãd brutals amoureus : de sorte qu'ils n'auront pas honte de baiser, maimes devant les jans, telle qu'vn homme sobre ne voudroit avoir baisé à cachettes, à cause de sa laideur. Cheremon disoit à ce propos, que le vin s'applique & accommode aus meurs du beveur: & qu'il rand contraires, non les choses qui sont de maimes, ains les dissamblables. cõme le feu remollit certaines choses, & andurcit les autres : savoir et, il fond la glace, & andurcit le sel. Ainsi le vin rand plus habiles les tardifs, & retarde ou apesantit les mobiles. Ou comme le bain deroidit & rand souples les cors durs & serrés,

an les faiſant plus habiles: & affoiblit randant vains & fletris les cors mous & humides : ainſi le vin an detrãpant l'interieur de l'homme, le change diverſemant. De cecy on peut facilemant antandre, combien ſagemant Platon conſelhoit, que les anfans avant l'aage de dis & huit ans, ne beuſſet point de vin : remoutrant que le vin n'avoit eté ottroyé de Dieu aus hommes, que contre la rudeſſe & auſterité de la vielheſſe: comme vn bon remede, à faire rejeunir & oblier les facheries, & que l'eſprit rude ſamolliſſant fut plus traitable, comme le fer ſe remollit au feu. Car la vielheſſe et dure, auſtere & pleine de chagrin: nõ pas à raiſon des ans propremant, ains à cauſe de la complexion, qui et deuë à tel age. Car comme l'adoleſſance et chaude, & abonde an ſang: ainſi la vielheſſe ha peu de ſang, & et froide. Parquoy le vin et propre aus vieus, daiquels il revoque la froideur à certaine commoderacion ou ſymmetrie de leur chaleur. Mais à ceus qui croiſſet ancores, il et tres-nuyſant: d'autãt qu'il

Liu.2. des lois.

qu'il echauffe outre meſure leur nature boulhante, & fort emuë, les ſtimulant & aguilhonnant comme furieus, aus demeſurés & debordés mouvemans. Or que aucuns ſoint cõcités du vin à rire, les autres à pleurer, il ne le faut pas ſeulemant attribuer à la complexion du cors, cõme nous l'avons propoſé, ains auſſi doit etre à bon droit rapporté à la nature du vin. Car ceus qui s'an rampliſſet, ſi le vin et excellant & ſutil, ſ'ils ſont de bonne complexion, & ont quantité de bon ſang, ils ſe demenet tant de rire, & ſont tellemant decontenãcés, repreſantans diverſes geſticulacions, ou mines de leur cors, qu'ils an font rire ceus qui les voyet. Car de tel vin, la chaleur naturelle et augmãtee an quantité: dont le ſang anclos dans les vaiſſeaus, an et agité. Au cõtraire, ceus qui ont beu du vin gros, epais, trouble & au bas (maimemant ſi de leur complexiõ ils ſont plains de ſang vicieus, ayant an ſoy beaucoup d'amertume, aigreur, & ſuc noyratre) ils ne ſont emeus à rire, ains plutôt à

noiſe & à riotte,fureur & rage, quelquefois à pleurer. La raiſon et praique ſamblable,de ceus qui ſont malades d'humeur melancholique, daiquels on void les vns pleurer, les autres rire, à ce les contraignant la nature du mal. Mais d'autant que ce propos, outre ce qu'il appartient au traité du Ris, peut donner grand eclarciſſemant au diſcours commancé,il an faut parler plus au long,comme nous ferons au chapitre ſuyvant. Ce pandant je ne veus mepriſer, ce qui ha eté veu an cette ville de Mõpelier, depuis peu de tams an-ſa. Vne fame vaive, de bon age, non ſujette à maladies,pour avoir mangé des potirons vn ſoir à ſon ſouper,fut toute la nuit ſuyvante, comme folle de rire & de chanter, ſans autre mal ou changemant qu'on y apperſut. Neantmoins on luy fit pluſieurs remedes. Landemain celà luy fut paſſé. Elle diſoit avoir ſongé, qu'elle rioit : & ne ſe ſouvint autremant, de choſe qu'on luy eut dit ou fait. M. Hollier, tres-ſavant medecin de Paris, racõ-

te ez commantaires de ſa pratique (là où il traite de la ſuffocacion vterine) de deus filhes d'vn preſidant de Roüan, qu'on voyoit rire durant vne heure ou deus, fort diſſoluëmãt, toutes & quantes fois la matrice leur montoit an haut. Et nous an avõs vù quelques-vnes de maimes.

Que des melancholiques les vns riet, les autres pleuret.

CHAP. VI.

NOVS avons demoutré vn peu au paravant, que la melancholie naturelle, qui et ancor dans les bornes de la ſanté, et annemie du Ris: jaſoit qu'elle puiſſe randre les perſonnes ingenieuſes, prudantes, & magnanimes. Mais la maladie, qu'on appelle *Melancholie*, & *Manie*, de tant qu'elle et contre nature, & depand communemant de la bruleure des humeurs, produït aus eſpris des hõmes divers eſſais. Daiquels nous ne toucherons icy, que ceus qui ſervet Chap.4.&5.

à nottre affaire ce ſont, le Ris & le pleur. Des melancholiqs (dit Paul
Li.3.cha.14. Æginete) les vns riet toujours, les autres toujours pleuret. Hippocras
Aphor.53. liure.6. juge moins dangereus, & plus gueriſſables ceus, qui ont la folie de rire. car il prononce, etre plus dangereuſe celle qui et ſtudieuſe. De ces deus effais, ſamblet avoir donné vn rare example, deus excellans Philoſophes, Democrite & Heraclite : daiquels l'vn rioit toujours dequoy qu'il avint, & l'autre an pleuroit. Mais le tres-prudant Hippocras temogne an ſes epitres, ayant eté appellé des Abderites pour guerir Democrite, de ſa pretanduë folie, qu'il n'etoit point fou, ny reveur, ains le plus ſage homme de ſon tams. Or par quelle raiſon il avient, que des fous les vns ſont joyeus & anclins à rire, les autres (qui font la plus
Liure 30. probl. 1. grand part) triſtes, mornes, & pleureurs, Ariſtote l'anſegne par l'example du vin, duquel nous ſommes ſervis cy-deſſus. Le fait et tel : La maladie qu'on appelle melancholie

(c'et vne alienacion d'esprit, sans fievre) et faite de l'abondance de l'humeur melancholique, lequel et la lie & le limon du sang. Si cet humeur, ou quelque autre, se brule & devient Bile-noire, il excite la Manie, autremant dite Rage. Ce sont maus divers, & qui ont differantes fassons, selon que l'humeur et froid ou chaud. Car le froid cause plusieurs facheries & angoisses d'esprit: le chaud donne asseurance & liesse. Dont si les humeurs melancoliques, faisans la maladie ditte melancholie, s'echauffet, l'homme devient plus joyeus & audacieus. An la Manie ou Rage, tandis que l'humeur brule, on y appersoit quelque liesse & fureur : l'humeur etant brulé, & comme reduit an sandre, par ce qu'il brule moins, la folie n'et plus si temeraire que au paravant. Quand an fin l'ardeur, cesse l'homme et plein d'angoisse, tristesse, & chagrin, aimant d'etre solitaire. Pour lors et faite l'espece de folie, qu'on nō-

me ſtudieuſe. Donques on void (dit Ariſtote) divers & inegaus melancholiques, d'autant que la force de la melancholie et diverſe & inegale. Car elle peut etre grandemant froide, & fort chaude auſſi. dequoy il appert, qu'elle peut recevoir diverſes qualités moyennes, & an divers degrés. Or l'eſpece du Ris excitee de melãcholie, pour certain doit etre des mal-ſaines, daiquelles nous avons parlé au ſegond livre. Et tel et (ou peu ſ'an faut) le Ris cauſé de douleur, auquel il n'appert rien de plaiſant, qui joint au triſte, faſſe le ridicule. Parquoy à bon droit nous le diſons batard, d'autant qu'an ſa matiere on void manquer l'autre partie. Mais il nous an faut parler au ſuyvant chapitre plus particulieremant.

Chap.3.

Sauoir-mon ſi quelqu'vn an ſe doulant peut rire.

CHAP. VII.

Il y ha certaines eſpeces de Ris, qui ſamblet proceder de douleur : cõme il appert de ceus, qui pour le diaphragme bleſſé, ont vn Ris mortel: ou qui ſont piqués d'vne tarantule, &c. A tel Ris peut etre ſamblable, celuy qu'on repreſante maugré ſoy, quand on et frappé contre le dos ou talhant de la jambe, auquel androit il n'y ha point de chair : ce que j'ay ſouvant eprouvé. Du coup on ſant vne treſ-grãd' douleur, & on rid neãtmoins, comme quand on et chatoulhé. C'et que telle douleur, etant communiquee au diaphragme (ainſi qu'il et vray-ſamblable) on fait vne grimace riſoliere, non autremant que quãd ſoudain on antre dans vn bain fort chaud, ou bien froid. Car le chaud & le froid deplaiſet egalemant, & font fremir de leur rancõtre. Ainſi quand on manie vne playe, ou qu'on fait

quelque legier mal an jeu, nous plaignons de la douleur, comme an riát. Ainsi le chatoulher, quoy qu'il soit deplaisant, nous cōtraint à rire. Mais ancor sans attouchemant, le Ris peut etre emù, à raisō de quelque douleur ou facherie, nō de cors, ains d'esprit. Qu'ainsi soit, ce Ris Sardonien plein d'amertume, duquel nous avons traité au segond livre, et principalemant avec tristesse, colere, & depit. On

Objeccion. pourra dire, que c'et vn Ris feind & contrefait à nottre plaisir. car telle cō tenance de bouche, & la trogne du visage, peut etre contrefaite ainsi que nous voulons, cōme il a eté suffisammant remoutré au premier livre.

Reponce. Celà et vray : mais aussi quelquefois de la poitrine sort vn Ris contraint, & non volontaire, quand l'esprit et extrememant angoissé de quelque facherie. Ie peus confirmer cecy d'vn bel exāple. Quand les Carthaginois eurēt demandé la pais, & qu'il etoit mal aisé d'assambler l'argeant qu'il leur falhoit payer, etans epuisees les finances par la longueur de la guerre:

la Cour pleine de deul & de tristesse, on dit que Hannibal se rid. Hasdrubal le reprind aigremant, de ce qu'il avoit ry, an cette misere & calamité publique, luy maimemãt qui etoit cause de ce deul & lamantacion. Auquel Hannibal dit, Si, comme on void des yeus la fasson de mon visage, on eut peu voir celle du cœur, il vous apparoitroit facilemant, que ce Ris par vous repris n'et d'vn cœur joyeus, ains praique forcené du mal qu'il sant. Mais commant peut avenir celà? Qui aura bien antandu, ce que nous avons demoutré au premier livre, il le pourra cõprandre aisemant. Chap.14.
Car là nous avons prouvé, que le Ris et suscité de joye & de tristesse ansamblemant: & que le minois de la bouche (voire praique de tout le visage) et de maime aus pleureurs, que aus rieurs. Daiquelles proposicions ja ressuës, on peut colliger & conclurre, que tãt la tristesse, comme la joye, peuvet fassonner le Ris. Toutesfois (ce que nous avons aussi demoutré) la joye surmonte an l'affeccion risifi- Chap.19. Chap.14.

que, comme la chose et plus joyeuse que triste. Ha ce donq eté le seul deplaisir, qui ha meu Hannibal à rire? Non, à mon avis: car il y avoit quand & quād l'esperance, laquelle toujours accompagne les hommes valhans & magnanimes, comme les coüars & pusillanimes sont d'ordinaire an defiance. Or nous avōs ansegné au premier livre, que par l'espoir (qui jamais ne manque à jans de cœur) il avient praique le maime, que de liesse. Car le cœur s'epanit doucemant, comme s'il vouloit ambrasser l'objet que l'espoir luy presante: & le cœur s'emeut de panser au bien qu'il pretand, autāt (peu s'an faut) que du bien presanté. Puis donc que l'espoir dilate, & la tristesse an comprimant serre le cœur, ces deus passions melees ansamble, peuvet avoir emeu le Ris à Hānibal. Nous y pouvons ajouter la raison, qui depand de la confession d'Hannibal. On dit qu'il repondit, son Ris avoir eté, nō d'vn cœur joyeus, ains praique forcené: ce qui et fort vray-samblable. Car nous avons remoutré vn peu

Chap.6.

auparavant, que des fous, maniacles & furieus, les vns pleuret, les autres riet: & il avient quelquefois d'vne grieve tristesse, & d'vne rage, que le cœur an sera grandemant troublé, à cause des vapeurs & fumees melancholiques, qui le travalhet, nō pas assiduëllemant, ains par intervalles. De là (sans doute) peut avenir, qu'il ebrálera fort le diaphragme. Or au mouvemant de ces deus, s'ansuivet facilemāt toutes les autres choses que l'on requiert au Ris. Mais ce Ris qui provient de douleur, ne merite d'etre dit vray & legitime: veu qu'il suit tāt seulemant l'impetuosité du cœur, sans aucune raison, ou propre occasion qui soit presante. Donqs il et batard, puis que l'antiere definicion du Ris ne luy appartient pas. Chap.6.

Aus sudittes questions & problemes du Ris plus familier au vns que aus autres, & à quelques vns fort vsité, nous ajouterons cettuy-cy pour le dernier: pourquoy on dit communemant, *La ratelle fait rire.* lequel probleme suivra bien ces propos, d'autant

que de la rate provient quelquefois vn Ris batard & Sardonien, ainsi que nous expliquerons au chapitre suivant.

Pourquoy dit-on que la rate fait rire.

CHAP. VIII.

Splenride-re facit, co-git amare iecur.

ON allegue vulgairemãt ces vers d'vn pentametre Latin,

Le Ris de la ratelle vient,
Et l'amour du foye prouient.

De laquelle santance il et sinifié, le siege de l'amour etre au foye, & celuy du Ris an la rate. Quãt à l'amour, ce ha eté vrayemant l'opinion de Platon, que nous avons refutee au premier livre: au-moins nous l'avons autremant interpretee, disans que l'amour ne se rapporte à la faculté vegetative, laquelle et deuë au foye: sinon que vous preniez l'amour, pour vne volupté & appetit d'angeandrer, Car l'amour propremãt ditte, et vne affeccion particuliere, & vn mouvemant du cœur, ne plus ne moins que

Chap. 6.

la haine. comme les contraires ſont naturellemant an vn maime ſujet. Liu.1.ch.9.
Nous an avons prouvé autant du Ris: ſavoir et, qu'il anſuit certaine affeccion & mouvemant du cœur: & Liu.1.ch.14
avons anſegné, quel et ce mouvemant. Donqs pourquoy dit on, *La rate fait rire*, comme ſi l'ouvroyr & le ſiege du Ris etoit an la rate, ou que la rate fut inſtrumãt du Ris? Pline Li.11.ch.37.
ecrit, que aucuns ont panſé, l'etre par trop anjouë, proceder de la grandeur de la rate: & que ceus auquels on l'ha otee, ne riet point du tout. Mais quiconque ſera verſé le moins du mon an l'anatomie, antandra facilemant que celà et fort abſurde, panſer qu'on puiſſe oter la rate, ſans qu'on an meure, & bien tôt. Car à la rate appartienet de ſi notables veines & arteres, qu'il ſeroit impoſſible (maimes an l'androit qu'elle et) d'arreter par aucun moyen le flus de ſang. Ie laiſſe à part, combien grand et le beſoin & ſervice de la rate à tout le cors: de ſorte que je ne me peus aſſes ebayr, de l'imprudance d'Eraſiſtrate, qui ha

bien osé ecrire, que elle etoit an vain: d'autant qu'on n'apperſoit (dit-il) aucun ouvrage ou vſage d'icelle. Il ſamble qu'ARiſtote ne ſ'et guieres forvoié de cette fauſſe opinion, quand il e- „ crit, la rate etre neceſſaire par acci- „ dant, tout ainſi que les excremans, „ tant du vantre, que de la veſſie. dõt „ il avient (dit-il) que an quelques vns „ la rate manque à ſa grandeur, &c.

Liure 3. des part. des animaus, cha. 7.

Il et bien certain, qu'on ote le Ris an otant la ratelle, ſi vous antandés (cõme il et vray) que l'homme an meurt. dont ce qu'on dit vulgairemant, la rate pouvoir etre otee aus laquais, & qu'ils an devienet plus legiers, et choſe controuvee, du tout inepte & abſurde. Car ils an mourroît, & par cõſequant deviédroint immobiles. Pli- „ ne ecrit bien, qu'aucunefois an la „ rate git l'ampechemant de courir: „ & que pour ce on la brule aus cour- „ riers, qui travalhet le plus: & qu'on „ atteſte, les bętes vivre apres qu'on „ leur ha oté la rate par incision. Ie confeſſe volõtiers, que ceus auquels la rate s'anfle, & et dure, ſont cours d'haleine, & ne ſont bons laquais, à

Li. 11. ch. 37.

cauſe de leur peſanteur:nõ pas qu'on puiſſe etre privé de la rate.celà et fabuleus. Mais pourquoy luy ha on attribué la cauſe du Ris? Parce qu'elle et molle & lache, reſſamblant à vne eponge, retirant à ſoy la porcion du ſang plus groſſiere,& bourbeuſe, à laquelle ſe plait la rate, & s'an nourrit. Ainſi elle et cauſe de lieſſe, par accidant. Car de tant plus que le ſang et clair & pur,tant plus et l'eſprit joyeus & gay,comme par cy devant nous avõs anſegné. pour ce que de tel ſang pluſieurs eſpris ſont angeandrés, & iceus reluyſans,ſutils,& fort agiles: ce que fait beaucoup à la promptitude & varieté des affeccions. L'humeur melancholiq et comme vne lie craſſeuſe, fort elongné des principes de vie, annemy mortel de lieſſe & liberalité, couſin germain de mort & maladie. Si la rate l'epuiſe bien, l'eſprit an devient plus joyeus: autremãt il et triſte & panſif,cõme on void à ceus qui philoſophet. Auſſi l'homme et naturellemant fort anclin & attantif à contemplacion, de ce qu'il ha beaucoup d'humeur melãcholiq: à

raiſon duquel il et eſtimé le plus prudant de tous les animaus. Car nous avõscy deſſus annoté, que tel humeur fait à la prudance, & au bon antandemant. Or il etoit bien ſeant à l'homme, de s'ejouyr & rire: & pource il ha eu la rate fort convoiteuſe & rapineuſe de cette lie: dont par conſequant, il ha ſa rate fort noire. Car ayant grand force d'attirer l'humeur melancholique, qui d'alheurs et copieus an l'homme, elle ne peut falhir d'etre bien noire. Donqs tandis que celà ſe pratique bien, l'homme et plus joyeus: mais ſi la rate n'attire autant de melancholie (ou à peu pres) qu'il y an ha, ou à cauſe de ſa foibleſſe, ou qu'il y ha plus d'humeur, qu'elle ne peut ſuccer & eboire, le ſang demeure noir (comme auſſi ſera la rate) & l'eprit an devient triſte. Il echait quelquefois, que à cauſe des opilacions, la lie qui et attiree & ancloſe dans la rate, ne ſe peut libremãt vuider. dõtil ſ'y fait vne tumeur dure, que nous appellons *Scyrrhe*, menaſſant d'hydropiſie: à quoy ſuccede vn

amai-

amaigriſſemant & tranſiſſemant de tout le cors. Voilà pourquoy l'ampereur Trajan ſouloit dire, an deteſtant & reprouvant les exaccions, talhes, & ſubſides deraiſonables, que le fiſc ou domaine du Prince, et comme la ratelle : par ce que tant qu'elle croid, les autres mambres diminuet, ſe fondet & affoibliſſet. Ceus qui ſont ainſi accommodés, n'ont pas l'inclinació à rire, d'autant que leur ſang et fort obſcur, groſſier & trouble. Pourtant Flore n'ha pas mal dit, que les ratéleus confirmés, ne peuuet rire, ne flairer. Mais que dirons nous au poëte Quint Serain, qui attribuë à la rate groſſe & anflee, la cauſe de certain Ris? voicy que chantet ſes vers,

Au chap. de la cure de la rate.

La rate anflee à l'homme nuit :
Et toutesfois elle produit
Vn Ris inepte : tellemant
Qu'elle reſſamble propremant
A l'herbe ditte Sardonie,
Qui faiſant rire ote la vie.

Ha-il point voulu ſinifier la manie ou folie, qui procede ſouvant de la rate mal diſpoſee? dont grand hu-

meur melancholique monte au cerveau? Mais celà ne feroit pas le Ris Sardonien, tel que nous l'avons decrit au segond livre, qui et de certaine convulsion. Aussi n'y ha-il pas dãger de dire icy, que de la grosse rate puisse avenir convulsion: s'il et vray (ce que tient nottre Galen) que l'humeur melancholique fait aisemant le haut-mal, dit an Grec *Epilepsie*, qui et vne convulsion vniverselle de tout le cors. Ainsi le poëte Serain auroit surnommé bien propremant, *inepte*, vn tel Ris. Donques suyvant le dire cõmũ, la rate fait rire: & le fait toujours par accidant, quand elle antretient la pureté & netteté du sang. Autresfois ell' et cause du mechant Ris Sardonien, an causant vne convulsion.

Sauoir-mon, si l'anfant rid auant le quarantieme jour de sa natiuité.

CHAP. IX.

Liu. 7. ch. 1. PLINE remoutrant la miserable condicion de l'homme, & que nature luy et maratre, dit fort elegam-

„ mant: Ell' abandonne incontinant, „ dez le jour de sa nativité, l'homme „ tout nu, au braire & au pleurer. & „ nul autre de tant d'animaus et de- Pline. „ laissé aus larmes, voire dez le pre- „ mier point de sa vie. Car quant au „ Ris, certainemant le plus avancé, „ n'et donné à aucun avant le quara- „ tieme jour. Toutesfois nous avons „ apprins, qu'vn homme appellé Zo- Li. 7. ch. 16. „ roastre, rid le maime jour qu'il na- „ quit: & que le cerveau luy batoit si „ fort, qu'il repoussoit la main mise „ dessus, presage de son savoir futur. „ Solin dit le samblable, que la pre- „ miere vois de ceus qui naisset, et le „ brayemant: car le santimant de la „ joye et differé jusqu's au quarantie- „ me jour. Mais nous an avons counu „ vn, qui rid à la maime heure qu'il „ naquit, savoir et Zoroastre, qui fut „ incontināt expert an tres-bons ars. Les autres diset, qu'il rid le premier jour, etant evelhé du sommeil, ce que fut doublemant miraculeus; s'il et vray ce qu'ecrit Aristote, que les an- Liu. 7. hist. des animaus chap. 10. fans ez premiers quarante jours, ne

riet, ne pleuret an veilhant, ains qu'ils font quelquefois l'vn & l'autre an reposant & dormant. Hierome Garimbert, qui a ecrit des Problemes an Italien, s'efforce de maintenir & interpreter la santance d'Aristote: mais s'il y avient heureusemant, ou non, les autres an jugeront. Ie me contanteray de mettre an avant, ce que me samblera melheur, selon mon jugemant: ayant recherché au prealable, pourquoy la premiere vois de l'anfant et le braire. Car on ne peut dire propremant, que l'anfant pleure adonc, veu qu'il ne larmoye point. Certainemant celà et mervelheus, que l'homme etant seul d'antre tous les animaus apte au Ris (qui et son propre an la quatrieme sorte) neantmoins luy seul d'antre tous animaus, commance par le braire. Quelques vns diset pour leur raison, que les anfans an naissant, prevoyans & devinãs les miseres de cette vie, plaignet leur condicion. Et que les baites, combiẽ qu'elles naisset à beaucoup pire etat, parce que elles ne le counoisset, ne

Prob.109.

s'an plaignet pas aussi. Car l'homme et le plus prudāt de tous les animaus. Aucuns des nottres diset religieusemant, que l'occasion et telle: Comme ainsi soit que de la faute de nos premiers parans, nous sommes tous sujets à peché & à mort, tous ceus qui vienet au monde, prevoyans cette calamité, samblet les accuser. Et pource on dit, que les males criet AA, cōme se plaignans d'Adam: & les filhes EE, comme voulans dire Eve, qu'ils counoisset avoir eté la cause de ces maus. Mais à la verité, les anfans n'exprimet aucune lettre distinctemant; ains la differance et, an ce que les males ont le plus souvant la vois forte & haute, les femelles plus graile: & l'A, et plus resonnant, grave & haut, que n'et l'E. De tous ceus qui ont traité ce propos, Alexandre Aphrodisien me samble avoir le melheur avis, quand il dit: Il ne faut ouyr ceus qui estimet, que l'anfāt soit cōtraint de plaindre & pleurer, de ce que l'esprit ayant perdu son habitaciō celeste, commance d'habiter an probl. 61. liu. 1.

„ vn cors terrien. Ains les anfans, dez
„ aussi tôt qu'ils sont hors du van-
„ tre de la maire, commancet à pleu-
„ rer, ou (pour mieus dire) gemir,
„ d'autant qu'ils santet deja choses
„ etrangeres, & non acoutumees.
Car d'vn cors chaud & mou, où ils e-
toint cõtenus, ils sortet à vn air froid
ou frais. Et de vray les parties internes
de nôtre cors, jusques au cerveau (le-
quel neantmoins on dit etre froid)
sont plus chaudes que l'air auquel
nous sommes, mæmes que celuy de
l'æté an plein midy. Brayet ils point
aussi, etans ebays & surprins de la lu-
miere, qu'ils n'avoint ancor vû? Car
les chosesnon acoutumees, quoy que
soint aggreables de leur nature, nous
troublet & emeuvet, sur tout quand
elles sont presantees soudainemant
& à coup. On peut ajouter yey l'at-
touchemant des choses dures & ru-
des, à vn cors si moulet, qu'il ne sam-
ble que bave, ou fromage nouveau,
auquel Galen l'accompare. Car pre-
mieremant il et ressu des mains de la
sage-fame : laiquelles ne peuvet etre

ſi delicates, que le cors de l'anfant, quand elles ſeroint bien d'vne filhe de quinze ans, cōtregardees ſogneuſemant avec des gans d'aucagne. Mais au cōtraire, les matronnes ſont pour la plus-part vielhes riddees, qui ont les mains ſeiches, maigres, dures, rudes, & mal-plaiſantes. Puis l'anfant et anveloupé d'vn linge, qui n'et ſi mou (pour mou qu'il ſoit) que le cors de l'anfant. Se faut-il ebayr, que ce cors tandrelet offanſé de tant de choſes, s'an plaigne an brayant? Il et tant mou, &ha eté ſi mollemant dans la matrice, que dehors tout luy et dur & rude. Dont cette cy et l'vne des principales cauſes du premier brayemant. Mais pourquoy ne rid l'anfant avant quarante jours, ſinon (paravanture) an dormant, ainſi qu'a páſé Ariſtote? Pouvons nous dire, que nompas mæme ce terme là paſſé, les anfans ſont veus rire, juſques à tant qu'ils ayet aquis tant de force, qu'ils puiſſet auſſi marcher? Car les mambres ſont fort mous au commancemant, & les muſcles ſervans à la vo-

lonté, ne ſont guieres fermes an leur accion. à meſure qu'ils ſe deſſeichet, ils font mieus leur devoir. Puis donc que le Ris et fait par le moyen des muſcles, le Ris de ces petis tandrons qu'ils contrefont ainſi que petis ſinges, ſera des premiers mois imparfait & batard Ajoutés à celà, qu'ils ne conſoivet an leur eſprit le ridicule, vù qu'ils ne counoiſſet des premiers mois, que ce qui et neceſſaire à la vie, tout ainſi que les bætes. Dont ils ne ſont emeus d'aucuns objets, ſoint delectables ou deplaiſans, ou de quelque autre condicion : ſinon que par l'attouchemant. Que diries vous de ce que Ariſtote dit, que les anfans ne ſantet pour la plus-part quand on les gratte, durant les premiers quarante jours ? Dequoy on peut inferer, que ils ne ſantet auſſi le chatoulher, qui excite au moins vn Ris batard, cõme nous avons declaré. D'où vient celà ? Pource qu'ils ſont fort mous, ils ont le jugemant du ſans fort confus. Ce qu'Hippocras avant tous autres ſamble avoir ſinifié, là où dit : Les an-

Li.1.hiſt.des animaus. cha.10.

Li.2.cha.3.

Li.du ſeptiem.aufantemant.

„ sans ne rient pas, jasoit qu'on les
„ chatoulhe & irrite, avant qu'ils ayet
„ passé quarante jours. car les forces
„ sont hebetees de la muccosité. No⁹
accordons bien, qu'ils santet fort e-
xactemant & delicatemant, comme
tous ceus qui ont le cors biẽ tandre.
Mais la trop grand' mollesse, cõfond
la counoissance de ce qui le touche.
Ainsi et-il de leur esprit, qui trampãt
& noyé an grand' humidité, à-peine
dicerne il quelque chose, de ce que
les sans apersoivet: comme etãt an-
lassé & ambroulhé, ou bien submer-
gé & couvert d'vn profond gouffre
d'humeur: l'ame pour lors ne s'occu-
pant qu'à l'exercice de la faculté ve-
getante, dont la vie ne se peut examter.
Elle ressoit bien les especes des
couleurs, & des sõs, mais elle n'y cou-
noit rien: dont n'an et emeuë, etant
ancores tardive à les comprandre, à
raison du sudit ampechemant. Tout
ainsi qu'vn Fransois qui et parmy des
Alemans, n'antandant aucun mot de
leur langage, neãtmoins les oyt bien
& les veid rire: mais s'il rid point avec

eus: ou ce ſera des laivres ſeulemant (tout ainſi que fait vn anfant) juſqu'à tant qu'il ayt comprins & antandu la ſinificacion des paroles. L'anfant par laps de tams diminué de cette grand' humidité, ha ſon ame plus libre, & les inſtrumans corporels luy obeïſſet mieus. Lors elle commance à vſer du vray Ris, quand l'eſprit conſoit le ridicule, & an peut émouvoir le cœur, & les autres inſtrumans requis à cet affaire. Or que le Ris des anfans ez premiers mois ne ſoit pas legitime, il et fort aiſé d'an juger, ſi on y prand garde. Car ils ne font que retirer la bouche, tout ainſi que au Ris canin (ou ſi vous aimés mieus, comme on fait au Sou-ris, qui et de mignardiſe, careſſe, & attrait amoureus) ſans aucune agitaciō du diaphragme & de la poitrine, ſans aucune ſecouſſe des poumons, & finalemant ſans aucun ſon de vois antre-coupee. Et ce Ris ne leur avient pas moins an veilhant, que an dormant, comme nous avons ſouvant obſervé, contre l'opinion d'Ariſtote, à laquelle auſſi

contredit le bon Hippocras, disant Liu.du septiem.ansantemant.
„ainsi:Les anfans dez qu'ils sont nés
„ ils sáblet rire & pleurer an dormāt:
„ Velhans aussi ils riet & pleuret in-
„ continát d'eus męmes, avant qu'ils
„ passet quarâte jours. Quant au Ris,
celà avient à ceus qui sont d'esprit
galhard, joyeus, & bien nourris, d'vne
abondance de sang & d'espris. Car
quand ces matieres gagnet le haut,
elles ramplisset de sorte les laivres,
qu'il s'an fait vne retraccion, laquelle
et à la verité plus marque de joye,
que de Ris. Les anfans peuvet bien
aussi accommoder ainsi leur bouche
volontieremant, & à leur eciant, contrefaisans le minois des rieurs, sans
qu'ils an ayet ou apperfoivet aucune
occasion: c'et, que les anfans veulet
imiter les gestes de ceus qui leurs riet
& les mignardet an sou-riant. Car le
„ naturel de l'homme (dit Aristote an
„ ses Poetiqu's) et de savoir imiter
„ dez son anfance: & differe de tous
„ autres animaus, an ce qu'il et tres-
„ idoine à imiter, & de ce qu'il aquiert
„ les premieres disciplines an imitāt,

„ & que chacun ſe plait fort à l'i-
„ mitacion. Puis donq que ceus qui careſſet les anfans, font cette mine, les anfans qui les veulet imiter, ſamblet rire. De męmes riet ils an dormant, à cauſe de l'abondance des eſpris qui retiret la bouche. car ils vſet de grande nourriture, etans toujours pandus à la mamelle. dont ils angeandret beaucoup de ſang, & par conſequant beaucoup d'eſpris, ſur tout an dormant: lęquels par fois ſe pouſſans au dehors, tout ainſi qu'ils peuvet remuër tęte, bras, & jambes an dormant, auſſi peuvet ils mouvoir la bouche. Mais tantôt nous parlerons de cecy plus au long: revenons à nottre propos. An fin nous colligeons de ce que deſſus, les anfans ne rire point avant quarante jours, non pas męme de long tams apres, juſques à tant que leur cors ait quelque force. Dont le Ris precoce ou avancé, (lequel nous avons obſervé an quelques vns avãt vint & cinq jours) n'et pas Ris legitime & vray, ains feind & contrefait ez anfans de grande

vivacité.duquel Virgile, grād poëte-philosophe, samble avoir antandu an son æglogue à Pollion, disant: « Aegl. 4.

Commance mon petit anfant, «
De counoitre d'vn Ris ta maire: «
Laquelle ha eu dis mois durant, «
Facherie longue & amaire. «
Commance donc anfant petit. «
Ceus (ô parans) qui n'ont point rid, «
Dieu de sa table les dedaigne: «
Et la Deesse pour compaigne, «
Ne les veut auoir an son lit.

Lequel passage interpretant Ange Policiā dit, que celuy qui n'ha rid, n'et antretenu an vie, par le Dieu Genius, & par la deesse Iuno. Car on croyoit ancienemant, que chacun auoit son Genius & sa Iuno, presidans à sa vie. Ce que Virgile ha voulu sinifier, par cette figure de parler, d'autant qu'à Genius (le Dieu de bonne chere, dont il et dit, *Versés du vin à Genius*) la table et consacree: & à Iuno, le lit. ainsi qu'ansegne mæmes „Iun Philargyre, interpretant ce passage, an disant: Aus anfans nés de „ noble maison, on met vn lit au por- Miscell. chap. 89.

„ tal de Iuno ſage-fame, qui et de la „ meſure de celuy d'Hercules, &c. „ Donques la table & le lit, ſont argumãs que l'anfant doit vivre, puis „ que on les y mettoit dez le cõmancemant. Or l'homme ha an ſoy la „ proprieté de rire: dont celuy qui „ ne rid, commant luy peut la vie e„ tre vitale, comme dit Ennius? Il taxe par là doctemant & ſutilemant, l'interpretacion de Servius grammairien tres-celebre, lequel an liſant le pronom *qui*, au datif ſingulier, *cui*, rapporte cet acte du Ris, aus parans de l'anfant: comme ſi Virgile diſoit:

Car les parans qui n'ont point rid,
Dieu de ſa table, &c.

Et dequoy peut ſervir le rire des parans, ſou-rians à l'anfant, pour le randre vital? Certainemant Virgile n'et pas ſi lourdaut, de recommander & eſtimer l'anfant an le congratulant, auquel les parans ayet rid: ains celuy qui ſait rire de bonne heure, comme faiſant preuve de ſa gailhardiſe & vivacité, par l'accion plus propre au naturel de l'homme. Donques

il faut que ce mot, *qui*, soit nominatif plurier, & le mot de *parans* soit antandu au vocatif: de sorte que Virgile parlant à eus, leur explique pourquoy il exhorte l'anfant à rire : comme s'il disoit,

O vous ses paire & maire, an vie ne demeuret
Les anfans qui n'ont ry, mais bien tôt ils se meuret
Sa table Genius du tout leur interdit,
Iuno samblablemant ne les veut an son lit.

Donques ceus qui plus-tôt contrefont les rieurs, sont plus vifs, alaigres, & (comme parle nottre Hippocras) *Prothymoteres*, c'et à dire, ont le cœur ou l'esprit promt & habile. Dequoy et sinifiee l'abōdance de la chaleur naturelle pure & nette: d'où procede (si ell' et bien contregardee) la bonne santé & longue vie. Aph.13. li.1.

Savoir-mon, si quelqu'vn peut rire an dormant.

CHAP. X.

Liure 2. du mouve. des muscles.

GALEN dit sagemant, que l'opinion de ceus qui affirmet l'ame des dormans etre oisive, et temeraire & folle : sinon qu'ils cuidet, telle necessité de repos, etre nompas totale cessacion, ains comme quelque intermission de sa vigueur. Car les plus andormis & plongés an soumeil, remuët diversemãt leurs mãbres, quelques vns parlet, & les autresheminet: ce qu'il dit avoir fait luy-mæme, quand vne fois il eut besoin de cheminer toute la nuit. Il marcha prequ' vn stade antier (qui sont 125. pas) tout andormy, & (que plus et) songeant: & ne s'evelha plus-tôt, qu'il eut choppé contre vne pierre. I'ay ouy parler d'vne filhe à Paris, qui souloit aller chaque nuit se bagner dans la riviere, tout an songeant. ce qu'elle cõtinua longuemant, jusques à tant que son paire, an etant averty, l'attandit vne fois au chemin, & la foëtta tres-bien, pour

pour le luy faire perdre : dequoy la filhe s'evelha, & fut fort etonnee, de se voir toute nuë ammy la ruë. On raconte aussi (mais il samble incroyable) qu'vn ecolier, ayant eu querelle le soir au paravant avec vn de ses cõpagnons, se leva tout andormy, & alla tuer son annemy dans vn' autre chãbre, dedans son lit : puis s'an retourna coucher, sans s'evelher, ainsi qu'on pre-suppose. Car landemain matin, la iustice requise de par l'hote, le trouva ancor andormy: & saisie q̃ fut sa dague, trouvee sanglante, il confessa d'avoir songé, qu'il tuoit celuy que l'on disoit meurtry. Il y ha plusieurs tels examples, par læquels on peut confirmer, qu'outre les facultés naturelles & vitales de l'ame (qu'il conste ętre tres-puissantes ez dormans) les animales aussi travalhet: je dis celles qui sont dediees & sujettes à nottre volonté, faites par le moyen des muscles : comme le cheminer, l'ambrasser, le parler. La respiració et aussi volontaire, combien que elle etant necessaire à la vie, samble aucune-

mant contrainte, ainsi que Galen ha
Liure 2. du mouv. des muscles. trę-bien demoutré. Le Ris luy et præque samblable, veu qu'il et formé à l'aide des muscles, ja-soit qu'il n'obeysse toujours à la volonté, & qu'il ne prenne d'elle la source de sa generacion. Mais savoir-mon, si le Ris doit ætre plus-tôt dit naturel que volontaire, nous l'ansegnerons incontinãt.
Chap. 11. Nous avons icy à expliquer, d'où viēt que l'on rid aussi an dormant, comme atteste l'experiance. Cy dessus nous avons dit, que de la santance d'Aristote, les anfans riet an dormãt avant le quarantieme jour, & nompas an velhant. Mais Hippocras nous temogne (ce que l'experiance confirme) qu'ils riet aussi an velhant: toutesfois le Ris leur ęt plus frequant au someil. La raison ha eté ditte au precedant chapitre, que c'ęt pour la quãtité des espris & vapeurs sanguines, qui multipliet an dormant. dequoy les muscles de la bouche, etans par fois ramplis (comme ces matieres sutiles y montet a-buttees) ils an sont retirés, tout ainsi quę an la convulsiõ.

Hierome Garimbert estime, que les anfans riet an dormãt, pour ce qu'ils songet. Et telle et l'opinion de noz fames: laquelle peut ætre reprouvee, quant aus anfans qui sont dans les quarante jours: s'il et vray ce que dit Aristote, que les anfans ne songet aucunemant etans nés de nouveau, & que la plus grand part commance à songer apres la quatrieme annee. Toutesfois luy mæme samble confesser an vn autre passage, qu'ils songet bien plus-tôt, voire avant quarãte jours. Aquoy s'accordet, tant les medecins, que la raison avec l'experiance. Car Hippocras an l'aphor. 24. du troisieme livre, où il propose les maus des anfans nouvellemant nés, il mȩt antre autres, les peurs & frayeurs an songeant : dæquelles Galen au commantaire donne raison. Ainsi Rhazis & Avicenne, confirmans la raison d'Hippocras affirmet, que les anfans songet deus mois apres leur naissance. La raison qui contraint de recevoir cette propoʃiciõ, et telle: Les bȩtes songet evidãmant, or l'anfant

Probl. 109.

Liure 4. de l'hist. des animaux cha. 10.

Li. 7. ch. 10.

n'et point inferieur à la baite, quāt à la phantasie (au-moins depuis qu'il ęt sevré, ayant passé deus ans) laquelle sans doute opere an eus. Donques ils songet avāt quatre ans. Ce que nous voyons par experiance. Car il y an ha qui ne marchet, ne parlet que biēpeu, lęquels toutesfois an dormant criet, diset quelques mots, dōnet des coups de piés, & de poin, s'assiet, & se veulet dresser (comme les grans qui songet) repetans ce qu'ils ont fait le jour. Quelques-vns repondet pour Aristote, qu'il n'y ha point de vrays songes, avant quatre ou cinq ans, ains actions moyennes antre dormir & velher. I'aymerois mieus dire, que ce grand Philosophe ha antandu, des songes dæquels on se souvienne. Car il ajoute sagemant, que les anfans se peuvet tard souvenir de leurs imaginacions. C'ęt d'autant que leur cerveau ęt si mou, que les impressions & concepcions an sont tantôt effacees. Et voicy la differance que nous mettons, antre l'obly des anfans, & des vielhars (car tous deus ont la memoi-

re fort courte) que les vieus, des choses qu'ils comprenet journellemant, ils n'an retiennet guieres, & ne s'an souvienet pas de là à quelques jours: parce que an leur cerveau sec & dur, les impressions sont legieremant angravees. Dont bien tôt an sont effacees. Mais ce qu'ils ont su autres fois, leur demeure fort imprimé, retenu de la secheresse. Au contraire, les anfans aprenet fort soudain, & obliet de mæmes: toutesfois de ce qu'ils aprenet maintenant (d'autãt qu'il s'angrave plus avant) ils s'an souvienet plus long tams, que les vieus. Donques (dira quelcun) ils se peuvet souvenir du ridicule, qu'ils ont observé an velhant. Mais que peut avoir observé, ou se souvenir vn anfãt de cinq ou sis mois, veu qu'il ne counoit les choses, cõme nous avons remoutré? Chap.9.
Ou s'il l'antand & counoit an velhãt, pourquoy et-ce qu'il ne rid adonc? L'objet presant ne l'emeut il autant, que fait celuy qui ęt represanté de la memoire à l'antandemant? Mais il ne se faut plus longuemant arreter

à cecy, veu que nous tenons le Ris des petis anfans pour contre-fait & illegitime, cóme le Ris de chien. Dôt les raisons qu'on allegue pour Aristote, conviendront mieus à l'autre Ris, qui et fait des grans an dormant. C'et qu'an songeant, ils remettet an memoire ce qu'ils ont vù le jour: dequoy ils sont peu moins emeus, que des choses presantes. Parquoy ceus qui sont plus anclins & addonnés à rire, & riet tout le jour fort demesuremât, riet aussi volontiers an dormant. Ce que jay souvant observé à des fames grasses, joyeuses, galhardes, & qui n'a voint guieres de pansemant: comme au contraire, d'autres pleurer fort an dormant. Et il n'et pas plus mal-aisé de rire pour lors; que de parler ou cheminer: lequelles accions l'ame exerce pareillemant, au moyen des instrumans, qui servet à la volonté. Il n'y ha pas faute d'objait: car la memoire le peut represanter, cóme nous Chap. 4. venons de dire, & l'avons remoutré au premier livre. Aussi la faculté n'et du tout assopie, laquelle l'esprit agite

durant le ſommeil. D'avantage les inſtrumans requis à former le Ris, comme le diaphragme, la poitrine, le poumon, les muſcles de la machoire baſſe, & des laivres, agiſſet bien an dormant pour autres occaſions. Si donc les inſtrumans y ſont appareilhés, & les objais ramanteus n'y manquet pas, à quoy tiendra-il qu'on ne rie an dormant? Les cauſes etans diſpoſees & ordonnees ainſi qu'il appartient, il et impoſſible que naturellemãt l'effait ne s'an anſuive, comme anſegnet les Phyſiciens. Mais ſavoir-mon, ſi le Ris abſoluëmant et naturel ou volõtaire, ou melé de tous deus, nous l'anſegnerons au chapitre ſuivant, an nous aquitant de ce qu'avons promis par cy-devant.

D'où vient que le Ris echappe fort ſoudain, & qu'on ne le peut retenir.

CHAP. XI.

CE ſont des grãs mervelhes du Ris, commant il echappe ſi vite, qu'il

ſamble venir ſans nottre ſu, & à la derobee: & commãt quelquefois nous laiſſans gagner au Ris, nous ne le pouvons arreter, & ſupprimer. Car quãd nous rions à tout rompre, amportés du Cachin, il n'ęt an nottre puiſſance de fermer la bouche, n'y d'avoir l'haleine à nottre commandemant: de ſorte que l'air defalhant, aucunefois on ęt pour etouffer. Et-ce point d'autant, que les eſpris ſortęt de grand' viteſſe, & d'vn ſoudain inopiné mouvemant? Car cette acciõ ſamble toute ſpiritueuſe, & partant impetueuſe, comme auſſi nottre Hippocras ha ſurnommé les eſpris *impetueus*. Or veu que cęt eſprit coureur, tant par la tenuïté de ſa ſuſtãce treſ-elaboree, que de ſa chaleur tres-ſutile, paſſe an vn momant par tout le cors, & ęt rauy par tout, il ne ſe faut emerveiller, s'il va tãt vite qu'on ne le puiſſe arreter. Car il n'ęt pas an nottre puiſſance, d'appaiſer les eſpris qui ſont emeus dans le cœur; & ancor moins de reprimer ou retenir, ceus qui an ſortet, & ſont tranſportés impetueuſemant;

veu que leur violâce ęt extreme. Davantage, le mouvemant du cœur ęt naturel, & nom-pas volontaire, tant celuy qui fait la Diastole & Systole perpetuëllemant, que celuy des affeccions ou passions de l'ame : ainsi que nous l'avôs moutré au premier livre. Chap.6.

Mais vous dires, le Ris se fait par le moyen des muscles, qui sont instrumans au service de la volonté. Obieccion.

Ie le confesse: mais quand ils sont côtrains de suivre le mouvemant du cœur, pour lors ils samblet ętre naturellemant emeus, tout ainsi que le cœur. Et peut ętre dit tel mouvemant, ravy, comme ęt l'vn des mouvemans des set planettes. Reponse.

Ancores insisterés vous, disant, que la respiraciô n'ęt pas mois necessaire & contrainte, qu'ęt l'obeïssance des muscles au mouvemant du cœur par le Ris: & toutesfois nous disons avec Galen, que la respiraciôn ęt puremant volontaire, & non-pas naturelle: nonobstant qu'elle soit continuëllemant pratiquee, tant an dormant, que sans y panser, Et la raison pourquoy nous la disons volontaire, Obieccion. Li. du mouue. des muscles.

ęt que nous la faisons lõgue ou courte, frequante & hative, ou rare & tardive, comme il nous plait : & la retenons longuemant, voire la supprimõs du tout, comme fit le serviteur Barbare. Or de l'arreter quand il nous plait, & puis la reprandre, c'ęt vn euvre volontaire, & non d'vn instint ou mouvemãt naturel. Car (dit Galé) si ce qu'on fait, on le peut arreter à sõ plaisir, & le faire aussi ou plu tôt, ou plus tard, plus grand & plus petit, c'ęt bié vn mouvemant volontaire. Tel n'et pas celuy du cœur & des arteres : car il ne se hate ou retarde, agrandit ou appetisse, s'arręte ou refait à nottrę veul, ains leurs mouvemans sont naturels. Et que toute la respiracion soit volontaire, ledit Barbare le moutra bien, qui (comme Galen recite) transporté de colere, & resolu de mourir, ne fit que se getter par terre, & retenir son haleine. Il demeura longuęmant immobile, an fin se veautrant vn peu, mourut ainsi. La męme raison ne peut ętre rapportee au Ris : veu que comme le mouvemant du cœur

Reponse.

et totalemant naturel, & n'obeyt à la volonté, ainsi l'agitacion & ebranlemant des muscles qui l'ansuivet, et involontaire. Vray et que la raison, donnee au seul homme, bien souvant tache d'appaiser les affecciõs, & le mouvemant qui les suit: savoir et, quand elle ansegne & remoutre que celà et mal seant. A cette suasiõ quelquefois le cœur cõsant, & luy obeyt politiquemant, ainsi que nous avons dit au premier livre. Autresfois il n'y ha raisõ qui le retiene, ains cõme vne bete et ravy & trãsporté des affecciõs, voire biẽ souvant il tire à soy la volõté & la raison meme. Car la force des passions et aucune fois si vehemante, & le lien des puissances de l'ame et si etroit, que l'vne amporte l'autre. dõt le Physiciẽ dit, que les premiers mouvemans ne sont au pouvoir de l'hõme. Si donc la raison peut an fin cõmãder à la notable emociõ du cœur, le Ris cesse incontinant. Et s'il n'y aquiesce aucunemant, la volonté s'efforcera de retenir les muscles, & les contraindre de n'obeyr à l'affeccion.

Chap.

Primi motus nõ sunt in potestate hominis.

Mais le plus souvāt & la volonté męme, & les muscles ses instrumās, sont ravis & amportés an depit qu'ils an ayet. Et quant aus muscles, c'ęt bien toujours tant que le Ris dure. Car telle ęt la necessité de suivre & obeïr: afin que s'ils etoint retifs & resistans, il n'avint danger de suffocacion, ou que les membranes de la poitrine ne vinset à se rōpre & dechirer: cōme no⁹ avōs dit au premier livre. Etpource, le cœur emęu tire aisemāt le diaphragme, leq̄l secout la poitrine, & la poitrine ebranle les autres instrumās de la volonte, involontairemāt toutesfois. Ainsi ce mouvemant du cœur, qui ęt puremant naturel, se fait servir an depit qu'ils an ayet, des instrumās de la volonté: etans contrains & forcés de la necessité. Pourtant il se faut moins emervelher, si telle agitacion ne peut ętre arretee de la raison, ains passe outre cōme vne bęte. Car toutes les affeccions sont involontaires, & sont emeuës & meuvet du seul naturel. A elles s'accommodet les muscles, si la raison le permet, & qu'il y ait

deliberacion: comme an la colere de ſan vanger,an la peur de ſanfuir,&c. Mais au Ris,à peine la raiſon peut an fin ætre la maitreſſe: d'autant que la neceſſité contraint les organes de la volonté,de ceder & complaire à telle affeccion & au mouvemant du cœur. Donques le Ris ęt volontaire, combien que veulhés vous ou non,il ſoit excité de la force du cœur, ainſi que nous diſons de la reſpiracion. Et męmes il ſera volontaire, de ce que bien ſouvant il ſ'arræte au commandemãt de la raiſon, quand elle remoutre & perſuade tel Ris ętre abſurde.Et que d'alheurs,les inſtrumans de la volonté font l'accion du Ris, quoy que ce ne ſoit par commandemant de la volonté. A cecy æt pręque ſamblable, ce que Galen ha prouvé de la reſpiracion: ſavoir ęt, qu'on la peut dire *volontaire contrainte*. Voicy ſes paroles: Liu. 2. du mouv. des muſcles.
„ quand bien on ne pourroit de tout
„ an tout retenir ſon haleine, ancor
„ ne diroit-on pas que la reſpiracion
„ ne ſoit volontaire. Car des accions
„ qui ſe font par mouvemant volon-

„ re,il y an ha qui ſont libres, & les
„ autres ſervet au beſoin du cors. Les
„ premieres,ſe fōt toujours ſans aucū
„ ampechemant: les ſecondes, nom-
„ pas toujours,ains an quelque tams,
„ & par meſure. Car le cheminer,par-
„ ler,& prandre,ſont acciōs abſoluē-
„ māt libres:d'aller à ſelle,& de piſſer,
„ ce ſont remedes à quelque beſoin
„ du cors. Or il y ha des jans qui ſe
„ ſont tenus de parler deus ou trois
„ ans(cōme on dit des Pythagoriens)
„ pour leur plaiſir ou volonté:mais de
„ retenir ſa fiante, ou ſon vrine, durāt
„ quelques annees,ou quelques mois,
„ on ne peut, nompas męme guieres
„ de jours. Car ces matieres preſſet
„ tellemant, & donnet quelquefois
„ telle angoiſſe, ou de leur quantité
„ peſante,ou de leur acuïté piquante,
„ que quelques vns ne peuvet attan-
„ dre d'etre aus privés. Donques l'ac-
„ cion de reſpirer et ſamblable à cel-
„ les-cy, voire elle cōtraint beaucoup
„ plus,& ſa neceſſité ęt plꝰ hatee. Car
„ il ęt à craindre qu'on ne meure, ſi
„ on ne reſpire: & c'et vn' extreme fa-

„ cherie que d'aitre etouffé. dont ne
„ ſe faut ebayr, s'il ęt fort mal-aiſé de
„ retenir du tout ſon haleine. Pour-
„ tant que perſonne n'eſtime, de ce
„ que nous pouvons abſtenir totale-
„ mãt de parler (s'il nous plait) & nous
„ ne pouvons retenir la reſpiracion,
„ que la parole ſoit euvre volontaire,
„ & non la reſpiracion. Voilà ce qu'il
an ecrit: & à ſon imitacion nous pouvons dire, que les mouvemans qu'on voit au Ris, ſont volõtaires (combiẽ qu'ils ſoint fais par contrainte de la neceſſité) ſauf & excepté celuy du cœur, qui exprime les affeccions. Or ſi celà ęt vray, au Ris y aura vn melinge de mouvemans naturel & volontaire, tout ainſi qu'an la vuidange des excremans inteſtinaus & de la veſſie. Car la veſſie & les boyaus rejettet & repouſſet leur contenu, par vn mouvemãt naturel, ſi la volõté le permet, & que les muſcles du vantre aidet à ce naturel mouvemant, an cõprimãt les inteſtins & la veſſie. An la reſpiracion il n'y ha rien du naturel, outre la neceſſité, laquelle n'et jamais contee

antre les causes efficiantes, ou les instrumantales.

Sauoir-mon, si le mouuemant naturel des arteres et changé par le Ris, & quel il æt.

CHAP. XII.

IL ęt certain, que les arteres imitet proprem̃at le mouvem̃at du cœur. Toutesfois on peut douter, si elles sont instrumans des divers mouvemans qu'on void au Ris : cõme de l'elargissemant de la bouche, l'agitaciõ de la poitrine, des bras, &c. Car si les arteres servet au cœur, tout ainsi que les ners au cerveau, & les veines au
Chap. 5. foye, il samble que les arteres se doivet accommoder à exprimer les passions du cœur. Mais nous avons ansegné au premier livre, qu'elles ne sont cause des mouvemans qui font le Ris : ains que ces choses sont faites
Liu. 1. ch. 5. à l'aide des ners, qui servet à la volonté. Dont il s'ansuit, que les arteres ne cõcurret point à la facture du Ris.

Mais

Mais la queſtion ęt, ſavoir-mon ſi par le Ris les arteres ſont auſſi agitees, outre leur coutume : lequel doute nous avôs long tams ha promis d'expliquer. Donques il ſera bon d'an dire quelque choſe.

Galen anſegnant, comme le pous ęt changé des affeccions de l'ame, „ dit : Par le courrous le pous ęt haut, „ grand, vehemant, vite, frequant. „ Par la joye grand, rare, & tardif, ne „ differant rien an vehemance. Par la „ triſteſſe, petit, languiſſant, tardif & „ rare. De la peur reſſante & vehemãte, vite, elancé, deſordonné & ine- „ gal. De la crainte inveteree, il ęt „ ſamblable à la triſteſſe, &c. De ces propos il appert evidammant, que le mouvemant des arteres æt alteré par les paſſions de l'eſprit. Ce que nous pouvons auſſi confirmer par raiſon, an cette maniere. Les arteres ſont emuës du cœur, d'vn mouvemant au ſien du tout ſamblable. Si donc par les affeccions le cœur ęt diverſemant emeu, ainſi que nous avons ecrit au premier livre, le pous des arteres va-

Liure 4. des cauſ. du pous, ch. 2.

Chap. 6.

riera auſſi par les affeccions : & au cõ-
traire, le changemant du pous ſelon
les paſſions, arguëra le cœur ſambla-
blemant emeu. De laquelle preuve
nous confirmons aſſes, que toutes
affeccions ſont duës au cœur. Or que
des arteres on puiſſe deviner les paſ-
ſions de l'ame logees au cœur, Eraſi-
ſtrate medecin træ-expert & inge-
nieus, l'ha bien moutré, quand du
pous elácé il recounut l'amour d'An-
tioche à l'androit de ſa maratre. Dõt
la queſtion et an Galen, s'il y ha quel-
que pous amoureus. Puis donc que
la principale cauſe du Ris, æt du
nombre des affeccions, ſans doute le
pous doit etre changé par le Ris : de
ſorte qu'an imitant & ſuivãt le mou-
vemant du cœur, il ſera plus frequãt,
plus haté, & aucunemãt inegal. Mais
quel et le propre pous des rieurs? Ga-
len ha biẽ anſegné, q̃ toutes les affec-
cions de l'eſprit changet le pous, &
qu'és ſimples il et ſimple, & præque
toujours egal: ez melees & confuſes
inegal. Ce qui et declaré par l'ago-
nie ou frayeur, la honte, & le Ris : læ-

quelles passions ne differet guieres au mouvemant du cœur. La frayeur ou agonie, et vne passion melee de peur & de colere. La peur retire an dedans le sang & les espris : dont les parties externes du cors sont froides : la colere les attire an dehors, les fond & echauffe. Or à ceus qui ont peur, le pous et tre-petit & fort debile : au cõtraire, aus courroucés il et tre-grand, fort & vehemant. Donques an la frayeur le pous sera inegal, melé de deus contraires : & an la honte semblablemant : car c'et vn mouvemant qui approche de la cholere, par lequel celuy qui se sant coupable, se courrouce à soy meme, pour la faute commise, & preque s'an chatie & tanse, craignant la sansure, jugemant & reprehansion d'autruy. Lors an premier lieu, les espris recouret au dedãs puis soudain ils revienet au dehors. car s'ils ne retournoint, ce seroit puremant crainte & non-pas honte. La honte ou vergongne se fait tout à coup, la vertu animale n'attandant aucun mal, comme dit Galen : ains el- Liu. 2. des caus. des sympt.

le aviēt de certaine mollesse & crainte naturelle, quand on ne peut andurer d'ætre au-pres d'vne personne pl' digne, ains on an voudroit abstenir, & desire (si on pouvoit) de s'an retirer incontinant. Parquoy cōme refuyant tant seulemant, laditte vertu se retire au dedans, sans aucune refrigeraciō. Car soudain la raison incitant & exhortāt la partie de l'ame passible (c'æt à dire, qui ęt etonnee & hōteuse) elle reviēt & s'emeut an dehors. Le mouvemāt du Ris n'ęt guieres dissāblable à ceus-là, cōme nous avons proposé. Car le Ris ęt fait d'vne fausse liesse, & de fausse tristesse, ainsi que nous avōs
Chap. 14. moutré au premier livre. Il y ha donc contraires mouvemans, dęquels l'vn va an dehors, & l'autre an dedans: & par ce que celuy qui elargit surmonte, il se verse beaucoup de chaleur, avec le sang & les espris. Quant au pous du Ris, il ęt inegal: tout ainsi que ez dittes affeccions, sautelant par interrupcions, comme il ęt vray-samblable. & pour ce respec il convient fort avec la honte, & la frayeur. Que

plus ęt, le courrous, ia-ſoit qu'on lę tiene pour ſimple, toutefois il ęt excité de contraires mouvemans, qui ſe rapportet aucunemant à ceus-là. Car premieremant le ſang ſe ramaſſe au cœur à grand' force, où il boul quelque peu de tás: puis il ſort an dehors plus ardant qu'il n'etoit. Le premier de ces mouvemans, ęt tel que de triſteſſe, pour la facherie qu'on ha de l'injure reſſuë, donc le ſang refuit & ſe retire. L'autre ęt d'vn eſprit qui demande vangeance: & pourtant il retourne au dehors. La honte fait de męme, ſauf que c'ęt par autre moyen, & plus doucemant. Dõques ces quatre paſſions ont pręque ſamblablę analogie ou proporcion au pous: ſavoir ęt, le Ris, la honte, le courrous & la peur: lęquelles convienet auſſi an pluſieurs autres accidans. Car la rougeur du viſage, le larmoyer, la ſueur, & la rejeccion des excremans tãt des boyaus, que de la veſſie, l'ampechemant de la libre reſpiracion, & quelques autres accidans, ne ſont moins ez dittes affeccions, que au Ris: Du-

quel ils differet autremãt an plusieurs choses, & mememant an cecy, que nul onques mourut de colere si nous croyons Galen (ce qu'il faut antãdre, de mort soudaine, sur le champ, & immediatemant) mais de frayeur, plusieurs. An outre, quelques vns sont mors de vergongne, comme l'on dit: mais du Ris, fort peu de jans, comme nous dirons an son lieu.

Liu. 2. des caus. des sympt. ch. 5.

Pourquoy et-ce que les grans rieurs deuienet aisemant gras.

CHAP. XIII.

Chap. 4.

NOvs avons suffisammãt demoutré cy dessus, que le Ris s'emeut facilemant, d'vne abondance de chaleur, & de sang: & qu'il ęt fort familier à ceus qui sont bien nés, an bon-point, gras & reffais. Maintenãt il faut dire, pourquoy c'æt, que du rire frequant on devient gras. Car celà revient præque à vn, & se contorne: que ceus qui riet plus volontiers, sont plus anclins à venir gras, & que les gras riet plus volontiers.

Pour expliquer cette queſtion, il faut an premier lieu ſavoir, qui æt la cauſe efficiante, & la matiere de la graiſſe : car de là on prandra l'eſſance du fait. La matiere de la graiſſe æt, la porcion plus douce, graſſe, huyleuſe & aëree du ſang loüable & pur, laquelle etât plus copieuſe, & ne ſe conſumant an la nourriture des mambres, non abſorbee d'vne chaleur cuiſante, ne cõvertie an humeur coleric, ne an ſemance (car c'æt vne mẹme matiere de la colere, du ſperme & de la graiſſe) rancõtrant les membranes ou pellicules, & la peau, s'y epaiſſit & fige, à raiſon de leur danſité principalemãt. Ce qui et euvre de chaleur, & nonpas de froideur : comme j'ay demoutré an vn Paradoxe contre l'opinion de Galen. Car le froid ne merite ẹtre dit auteur de choſe ſi loüable, comme ẹt la graiſſe. Et c'æt vrayemant la chaleur, qui peut ſeparer la porcion aëree & huyleuſe du ſang, & la mouvoir ou porter ſà & là an forme de groſſe vapeur, juſques à tant qu'elle s'arrẹte, epaiſſie de la dãſité des mem- Para.7.dec. 1.

branes, & non de la froideur: qui ęt moindrę an telles parties spermatiques (ainsi que j'ay prouvé an vn autre Paradoxe) que ez sanguines. Cettę męme chaleur, fait quelque chose d'avantage an la matiere de la graisse. Car il la cuit, & an cuisant l'epaissit, la randãt de samblable couleur aus parties qu'elle s'attache. A ce faire, il ęt de besoin que la chaleur soit douce & tamperee. car la chaleur acre & boulhante dissipe & consume la matiere. Pourtant ceus qui sont colerics de nature, lors qu'ils s'adonnet au repos, sans soucy, & sans peine, s'ils font bonne chere, & se traitet bien, ils devienet aisemant gras, & perdet leur naturelle maigreur. D'où nous pouvons colliger, que ce n'ęt la chaleur brulantę & seiche, ains la douce & molle, qui et cause efficiãte de la graisse. Or si cela ęt, & la męmę chaleur humide (qui accompagne le sang copieus) nous rand anclins au Ris, cõme cy dessus nous avons ansegné, de męme source procederont l'habilité à rirę, & l'amas de la graisse. Car c'ęt l'a-

bondance du ſang, & de la chaleur, qui nous rand plus proms à rire : cõme au contraire les frois & ſecs, perſonnes melancholiques, ſont ineptes au Ris. La mæme chaleur anveloppee de grand' & douce humidité, fait de la graiſſe an abondance : veu qu'elle ne peut ætre piquante, etant detrampee de beaucoup d'humeur, & que ne luy manque matiere à foiſon. Or le Ris fait à la generacion de la graiſſe, an cette ſorte : On void que le Ris dilate les pores, & rarefie tout le cors. Par le mæme auſſi le ſang æt attenué, fondu, & aiſemant reſolu an groſſe vapeur. De la frequante agitacion & concuſſion, præque de tous les mambres, laditte vapeur (qui æt la porcion plus graſſe du ſang) æt portee & ravie par tout le cors. Ainſi donc il ſe fait beaucoup de graiſſe, veu que l'humidité aëree diſſoluë an vapeur, paſſe facilemãt par le cors rarefié: & de la chaleur emuë, il ęt elaboré cõtre les mãbranes & la peau. Il y ha bien an pluſieurs perſonnes grand' humidité alimantaire : mais

par ce qu'elle n'æt attenuëe,ou q̃ leur cors æt trop ſerré, il ſ'an fait fort peu de graiſſe, ains præque toute ſ'an va an chair. Or le Ris fait l'vn & l'autre: car il rarefie les cors, & attenuë les humeurs: & an outre,il conduit la vapeur ſà & là, ſans qu'il la diſſipe. De ces raiſons on peut an fin colliger, pourquoy c'ęt, que la rejouyſſance & le rire ſouvant randet lęs cors plus gras. Le mæme diſcours anſegne, pourquoy ceus qui ſont chaus de nature,comme les colerics, fort proms à rire, angraiſſet aiſemant,ſ'ils aſſamblet quelquefois beaucoup de loüable humidité. Car c'æt vne mæme matiere, celle de la graiſſe & de la colere. Apres ceus-cy, riet plus volontiers(& de là auſſi devienet plus gras) les phlegmatics. car ils ont aſſes copieuſe la matiere de la graiſſe, & la chaleur æt an eus ſuffiſâmant excitee du Ris,telle qu'æt requiſe à cet ouvrage.Le moins de tous riet,& à peine jamais ſ'angraiſſet(s'ils ne changet de complexion)les frois& ſecs,qu'on nomme propremant melancolics,

Car ils combatet de deus qualités les causes de la graisse, qui sont la chaleur & l'humidité. La mæme cōdiciō contredit au Ris, veu qu'il æt excité de la chaleur, comme nous avons demoutré. Chap. 4. Donques le Ris æt familier à ceus qui angraisset facilemant: & par contre, ceus angraisset facilemāt, auquels le Ris æt familier. Mais savoir-mon si le Ris prodigue æt sain ou non, il le faut voir à-part. Car quelqu'vn (paravanture) pourroit cuider, que d'vne chose saine, ou qui sinifie bonne santé, il n'an pourroit avenir vne qui fut mal saine. Toutesfois le rire ha fort nuy à plusieurs, & an ha fait mourir quelques vns, comme l'on dit. Parquoy nous estimons ætre digne d'inquisicion, quel biē & quel mal peut apporter le Ris: ce que nous voulons desormais eplucher.

Quel bien apporte le Ris, & si quelque malade peút guerir à force de rire.

CHAP. XIIII.

COMME l'étre joyeus, & promt à rire, sinifie vn bonnaturel, & pureté de sang, ainsi par contre, celà aide à la santé du cors & de l'esprit: ainsi que l'experiance, jointe à la raison, nous moutre. Car si le Ris ha pù sortir q̃lques vns hors des grãdes maladies, comme nous avons proposé au premier livre, combien d'autres cõmodités, que l'on apersoit moins, „ nous peut-il apporter? Le cœur (dit „ Salomon an ses Proverbes) ambel„ lit le teind, mais l'esprit triste dessei„ che les os. Parquoy ceus sont bien sages, & pourvoyet bien à leur santé, qui vivet joyeusemant, riet souvant, & ne s'accablet d'vn fardeau de pansemans & affaires, se tuans pour les biens de ce monde, cõme dit le vulgaire. Ils suivet prudammant le træssain conseil de Marsile Ficin, où il exhorte ses amis an cette sorte: Vivés

An la prefacc.

Ch. 17. vers. 22.

„ joyeusemant, dit-il. Le ciel vous ha „ creés de sa liesse, laquelle il ha de„ claré de sa fasson de rire (qui sõt, ses „ dilatacion, mouvemãt & splandeur) „ comme an s'ebaudissant. Il vous „ conservera aussi par vottre liesse. Et „ vn peu apres : Afin que vrayemant „ vous viviés sans soucy, n'ayés pas „ mæme ce soucy, que vous souciés „ jamais sogneusemant, par quelle „ diligeance principalemant vous „ pourrés eviter les soucis. car cet v„ nique soucy, brule plus le cœur des „ hommes (helas miserables) que tout „ autre soucy. Qui sait vser de ce re„ mede, il allongit sa vie: veu que la „ longueur d'icelle depand (pour la „ plu-part de la chaleur naturelle. Sur ce propos on dit vulgairemãt, que le rire & etre joyeus, ampeche de venir vieus. Mais pour moutrer an brief, le grand bien & profit qui provient du Ris, nous expliquerõs celle des preuves, qu'à bon droit samble la plus mal aisee de toutes: c'æt, que l'on peut mæmes par le Ris eviter le dangier imminant de la mort.

premiere histoire.

On conte d'vn malade, qui etoit fort bas: auquel le medecin ayant ordonné vn potus de rhabarbe, voyant depuis que le malade etoit ampiré, revoqua son ordonnance: & ne voulut que la medecine luy fut balhée. Dont l'apoticaire l'ayant laissee sur la table du malade, & etant sorty de la chãbre (avec les autres assistans) apres mõsieur le Docteur, pour savoir cequ'il jugeoit de cette maladie : le malade resta seul an la chãbre avec vn vieus Cinge. Cettuy-cy bien tôt apres saute sur la table, prãd & decouvre le gobelet, tate la medecine cõposee de dous & d'amer. L'ayant goutee, il fait vne grimace, secoüant les oreilhes. Puis an regoute vn peu: & la trouve comme antre-deus. An fin il se hazarde de boire tout. Mais ayant santy plus d'amertume au fond que au dessus, il jette le gobelet d'vne colere si grande, & d'vne mine si ridicule, que le malade attantif à cette cingerie, se mit si fort à rire, que depuis il commansa à faire melheure chere.

Segonde histoire.

On lit aussi d'vn qui guerit par le

Ris, que luy emeut vn autre Cinge, de sa mine & contenance, voulant contrefaire le medecin. Le medecin avoit fait detourner l'vrine sur vn rechaut. Peu apres il sort de la chambre santãt mal du malade, qui avoit perdu la parole, & sambloit ne voir, ne ouïr plus. Les assistãs sortẽt quand & le medecin, pour savoir ce que luy an sambloit. Ce pandant le Cinge prãd l'vrinal, le remet sur le feu: puis le prand par le bord, d'vne main: & de l'autre soutient le fond: comme il avoit veu faire au medecin. Mais il le trouva incõtinant si chaud, qu'il jetta tout par terre, d'vne telle grace, que le paciant attantif à ce mystere, se print bien fort à rire: & tantôt apres recouvra la parole.

Troisieme histoire.

On raconte d'vn autre Cinge, qui fut aussi cause de la guerison de son maitre, medecin de profession, abandonné des autres medecins: & dit on que cela avint à nottre ville de Mõpelier. Ce medecin etoit etrangier, sans fame & sans anfans, servi de jans qui attandoint sa depoulhe. Dont le

voyant fort bas, chacun d'eus se saisit de quelque chose. Le Cinge voyãt ce remuëmant de menage, prind pour sa part le chapperon rouge fourré, que son maitre portoit aus actes solamnels: duquel il s'affula d'vne telle grace devant luy, que le patiant print si grand plaisir à contampler toutes ces cingeries, qu'il fut cõtraint de si fort rire, que cette emocion par tout le cors epanduë, emeut tellemãt nature (par la continuacion de l'aise qu'il y prenoit) qu'il an recouvra la santé. C'æt, que le lien, duquel les forces de nature etoint ampechees, fut rompu de l'impetuosité causee du ridicule: ne plus ne moins que au fis de Crœsus, muët de nature, la frayeur rompit l'ampechemant de sa langue: ainsi que nous avons dit au segond livre. Car de la frayeur (composee de tristesse & de colere) la chaleur boulhante au cœur, soudain revenant au dehors, & se ruant sur l'ampechemãt de la langue, peut rompre & dissiper ledit ampechemant: cõme le tetane et guery, selon Hippocras, par la palindromie

An la prefa-ce. | Aph 21. li. 5.

lindromie(c'æt à dire, recourſe) de la chaleur naturelle. Ainſi an ces malades, le plaiſant acte des Cinges (animal de ſoy ridicule) excita & releva la nature accablee, abbatuë, & cõme etouffee du mal. Ce que peut faire bien aiſemant, le plaiſir aquis du rire. Car telle joye emeut la chaleur languiſſante & anſevelie, la repand par tout le cors, & la fait venir au ſecours de nature : laquelle ampognant ce moyen, & propre inſtrumant, ſe recounoit : & ranforcee de tel ſecours, combat la maladie avec plus d'hardieſſe, tant qu'elle ſurmonte le mal. Car c'ęt nature propremant qui guerit les maladies. Le medecin, les remedes, & le ſervice des aſſiſtans, ſont le ſecours qui favorit nature. Donques la dignité & excellance du Ris æt fort grande, puis que il ranforce tellemant l'eſprit, qu'il peut ſoudain châger l'etat d'vn malade, & de mortel le randre gueriſſable. Mais on dit, q̃ du Ris quelques vns an ſont mors, & j'an ſay qui an ſont devenus malades. Donques le Ris n'ęt pas toujours

ſain, cõme auſſi de ſoy il n'ęt mal-ſain, aíns des choſes qu'on dit an medecine, *non naturelles*. Galen les appelle choſes neceſſairemãt alterantes nottre cors, & cauſes conſervatrices. On les diroit (paravanture) plus elegammant, choſes neceſſaires & inevitables, ores ſaines, ores mal-ſaines, ſelõ qu'on an vſe, ou abuſe. Or paſſons outre, & voyons finalemant quels maus peut apporter le Ris.

Chap. 85. de l'art. medec.

Quels maus cauſe le Ris prodigue, & trop continué.

CHAP. XV.

IL n'y ha rien ſi vtile, & ſi plaiſant, qui ne puiſſe devenir dommageable & facheus, pour ętre longuemãt continué. Car quant au plaiſir & volupté, perſonne (à mon avis) ne doute, que les viandes les plus ſavoureuſes & friandes, ne vienet à la parfin an hayne & faſtid, quand on an vſe par trop. Dont ęt venu le proverbe Grec, *Le chou reiteré ou recuit, c'et la mort*. Par mæme raiſon, cõme nous avous dit au premier livre, les ridicules, quoy

Chap. 4.

qu'ils soint fort plaisans, perdet leur grace, & ne font plus rire, quand ils sont trop souvant repetés. Ainsi du Ris (quoy qu'il soit de sa nature plaisant & aggreable) quand il et excessif, le vantre an deul tellemant, qu'il samble ætre batu, qu'il se rompe, & creve: les machoires, la poitrine, & le poumon an sont fort las & travalhés. Adonc le Ris deplait, & apporte grand' douleur. Samblablemant les choses qui de leur nature peuvet profiter, ne sont pas seulemant inutiles ou des-aggreables, ains aussi dommageables par la mæme occasion: c'æt à dire, quand on an vse trop. Dont il ne se faut ebahyr, si on dit que le Ris fait mal à quelques vns. car souvant il ameine danger de suffocaciõ, quãd il æt trop prodigue & debordé: excitant la tous vehemante, & comme vn etranglemant. D'avãtage, il trouble & agite la viande, fraichemant reffuë de l'estomach (quand il surviẽt durant qu'on mange, ou bien tôt apres) au grand prejudice de tout le cors. Car le vantricule digere mieus

la viande an repos, & à loisir. Dont nous reprouvons l'agitacion faite incontinant apres le repas, an courant la poste, voltigeant, sautant, dãsant la volte, & samblables vehemans exercices, qui doivet preceder, & non suivre le past, au bon regime de santé. Or le poumon, la poitrine, le vantre, & par certaine consequance tout le reste du cors, sont exercés par la lecture haute & claire, & par la crierie, comme dit Celse: moins toutesfois
Li.1.chap.2. que du Ris excessif, lequel ne peut ætre anduré du vantre farcy de viandes: qui an devient plus debile, quãd etant appesanty de sa charge, il æt secous & frappé du diaphragme agité: car il s'an deul, non moins que s'il avoit ressu des bastonnades. Dequoy il avient, que la viande luy echappe, avant qu'elle soit à plein digeree: tant par ce que de la vehemante emociõ, telle viãde æt precipitee aus boyaus, & ravie des mambres echauffés, que aussi d'autant que l'estomach lassé & dolant, ne la peut bien retenir. De là proviẽne les crudités, & d'icelles sou-

vant reïterees, la foiblesse de l'estomach. Si donc on ordonne sagemant aus debiles d'estomach, de ne lire, ne chãter, ny parler haut & fort, de long tams apres le repas (parce que telles accions ampechet la coction, & ramplisset la tæte de vapeurs (dont ell' ęt elourdie, comme l'experiãce demoutre) combien plus ęt à craindre ce mal, d'vn Ris demesuré, qui emeut etrangemant & travalhe l'estomach & le poumon? Or il ne faut pas mepriser les maus, qui procedet de la crudité d'estomach: læquels sont si divers, & an si grand nombre, que qui les pourroit conter,

Pourroit aussi conter les fleurs
Du prin-tams: & combien d'areine
La mer, trouble de ses erreurs,
Contre le bord d'Aphrique ameine.

Voilà vn mal de træ-grand' consequance, ainsi que l'on verra ancor mieus par la suyte de nos propos: & c'ęt principalemãt quãd le Ris æt importun, à heure moins convenable, & sans mesure, Il y ha des autres inconvenians que le Ris demesuré ap-

porte, à quelque heure qu'il soit fait : dæquels l'vn æt, la fonte des hu-
2. meurs, & leur expansion par tout le cors, bien souvant dangereuse. Car tādis qu'ils cropisset an quelque lieu, & ne bouget, à cause de leur epaisseur qui lés rand tardifs, ils ne font que appesantir le cors. Mais fondus & agités, ils peuvet ætre pourtés jusques au bout des bras & des jambes, où ils causet lés gouttes. Et pourtant aus goutteus nous defandons le vin, par ce qu'il ha grand vertu de fondre, & æt vn træ-bon penetreur, comme diset nos praticiens. Par mæme raison (ce me samble) le Ris trop frequant & dissolu, excite à quelques vns la goutte. Car il fond & dissout les gros humeurs, an echauffant le cors evidammant par son agitacion : qui cause aussi l'effusion dę-dis humeurs par tout le cors: à ce favorisant la træ-grand' lacheté des pores, causée par le mæme Ris. Pour autre rai-
3. son, le Ris demesuré æt souvant dangereus. c'ęt, de tant qu'il resout, affoiblit, & effemine le cors qu'il ha rare-

Vinũ est penetrator optimus.

fié. item, qu'il refroidit par accidant, la chaleur etant resoluë. Par ce il peut nuïre de beaucoup, aus malades qui sont debiles (mæmemant s'ils ont au paravant eu quelque maladie chaude) an resolvant les forces languissantes. A ceus qui ont vne maladie froide, il conviēt de toutes pars : mais à la chaude, qui de sa nature enerve ou affoiblit, le Ris debordé æt nuisant. Outre ce, le soudain & vehemant Ris nuyt, de ce que nature ne peut andurer aucun chāgemant soudain & violant, comme dit Hipp. luy etant cōtraire, tout ce qui ęt trop. Mais ce qui æt fait de petit à petit, il æt sur : & mæmes quand on va de l'vn à l'autre. A ce propos le sage Platon a træ-bien ordonné, qu'on s'abstint du Ris immoderé, disant : Il ne faut pas aussi ,, ætre prodigue du Ris. car tel Ris ęt ,, suivy d'vn grand changemant. Dōt ,, il ne faut admettre, que quelqu'vn ,, represante des jans de træ-grand' ,, autorité, rians dissoluëmant: ancor ,, moins les Dieus. Parquoy nous ne ,, devons ouyr Homere, où il dit :

4.

Aph. 51. li. 2.

Liure 3. de la Repub.

Inextinguible Ris s'emut antre les Dieus,
Quand ils virẽt Vulcan courir parmy les
cieus.

parce qu'il etoit devenu boiteus. Insulá, citãt ce mæme lieu de Platõ, pãse q̃ la cause dudit chãgemãt dãgereus, qui ansuit le Ris prodigue, æt d'autant que à la vehemante dilatacion, communemant suit vne grande constriccion. Or le cœur æt dilaté mervelheusemant (dit-il) quand nous sommes secous du Ris, & træsalhons de joye. ce qui æt cõsonant à ce que nous avons cy devant ansegné.

Chap.I.

Li.2.de la trip. vie. ch. 8.

Le mæme souscrit à la santance de Marsile Ficin, où il dit: An tout „ age il æt fort profitable pour la „vie, de retenir quelq̃ peu de l'anfan- „ce, & de chercher toujours divers „ plaisirs & recreacions: mais nõ pas „vn rire lõg & dissolu. car il dilate par „trop l'esprit aus parties externes. A ces mots Insulan ajoute: Les grandissimes voluptés (sur tout celles qui font fort rire) attiret au dehors la chaleur naturelle, la verset & dissipet: à quoy il s'ansuit vn refroidissemant &

foibleſſe. Car quand ne ſeroit, que le grand eparpilhemant de la chaleur & des eſpris, celà cauſe foibleſſe: veu que la vertu vnie, ęt toujours plus puiſſante. Dõques le Ris diſſolu nuït infinimãt, ſur tout aus perſonnes fort graſſes: puis qu'il diminuë la chaleur naturelle. car de telle cauſe augmantee, la mort s'an peut anſuyvre: qui n'et autre choſe qu'extinccion de chaleur naturelle. Auſſi quelquefois on ſ'evanouït de rire, par la grãde diſſipacion d'eſpris, comme nous avons dit au premier livre. Or l'evanouïſſemant æt vne petite mort, ou chemin à la mort. car bien ſouvant il precede, & la mort s'an anſuit, à faute de ſecours. Qu'ainſi ſoit, on tiẽt quelques vns aucunefois pour mors, qui ne ſont qu'evanouys: mais ils an meuret de fait, pour n'etre ſecourus. Si celà æt vray, la mort peut bien avenir auſſi de trop rire: laquelle æt le plus grand de tous les maus, s'il æt vray ce qu'on dit, la mort æ la plus epouvantable de toutes les choſes horribles. Mais nous an par-

Chap. 27.

lerons davantage au chapitre prochain, apres que nous aurons pour la fin de cettuy-cy, dit la raison, pourquoy le Ris excessif nuit plus aus gras, que aus maigres : veu que il leur æt plus familier, amy, & coutumier, suyvant nos precedantes demoustracions. car il samble que le Ris leur doit moins nuïre, veu que (comme nous disons souvant an nos ecolles) *Des choses acoutumees, ne se fait passion*. Mais deja nous avons prouvé, que le Ris angraisse fort : & d'alheurs on sait bien, que la graisse demesurée offance grandemant, & æt reprouvee, tant an titre de cause, que de sine, comme parlet nos Medecins. Car elle sinifie, qu'il y ha peu de sang dans les vaisseaus, & par consequant peu de chaleur & d'espris; & la graisse æt souvant cause de suffocacion, & etouffemant de la chaleur naturelle, par vne compression & surcharge. Voilà pourquoy „ nottre Hippocras disoit bien : Ceus „ qui sont naturellemant gros &

Pourquoy le Ris excessif nuit pl⁹ aus gras qu'aus maigres.

Ab assuetis non fit passio.

Aphoris. 44. liu. 2.

„ gras, meuret plus-tôt que les grai-
„ les. Or le Ris excessif leur cause double mal : l'vn, qu'il les rand toujours plus gras, an danger de suffoquer : l'autre, qu'il fait grād degast. & dissipacion d'espris, dæquels ils ont petite provision. Donques il appert suffisammant, par tant de maus que nous avons recité, que le Ris importun, intampestif, demesuré, & dissolu, ainsi que toute autre chose excessive, æt dangereus : & pourtant il le faut eviter, veu que les melheures choses du monde peuvet nuire, pour etre par trop frequantes, ou an trop grande quantité.

Sauoir mon si quelqu'vn peut mourir de rire.

CHAP. XVI.

VOicy nottre dernier coup, & la derniere ligne (comm' on dit) de touttes choses. Nous ne pouvōs passer plus outre, quand nous touchons la fin, qui et l'article de la mort. Or

Mors vltima linea rerum.

nous avons dit naguieres, qu'on peut evanouyr de rire, & l'avons assés demoutré au prémier livre: où nous a-
Chap.27. vons aussi proposé cette question, savoir-mon s'il et possible d'an mourir. Car il samble mal-aisé: d'autant que à la grand' dilatacion du cœur, & effusion de ses espris (an quoy git le principal dangier de mort) survient soudain la cóstriccion, ainsi que nous avons ansegné audit livre, & que ces deus mouvemás s'antre-suivet alternativemant: an quoy consiste l'asseurance du Ris. Car par tel moyen la perte & dissipacion des espris & de la chaleur naturelle, se fait de peu à peu, nó-pas à tas: & pourtant il y ha moins de dangier. Toutesfois nous savons pour l'avoir ouy dire, qu'aucuns sont mors de rire: comme ce-
Liu.1.ch.27. Ch.4.& 5. luy que les garses chatoulheret jusques à mourir, ceus qui ont le diaphragme blessé, & c. Mais ce sont Ris batars & illegitimes, ainsi que nous l'avons prouvé au second livre, car ils sont causés d'attouchemát: & le vray Ris provient du seul mouvemant de

l'appetit ſanſuël, ſans attouchemant. Mais q̃ repondrōs nous de ceus, qu'il conſte par ecrit, ætre mors du vray Ris? On avoit apreté des figues à Philemon. Son âne les vient manger an ſa preſance. Il crie au ſerviteur, qu'on le viene chaſſer: mais le garſon arriva trop tard, qui etoit allé querir du vin: Auquel Philemon dit, Puis que tu as eté ſi tardif, donne maintenāt ce vin à l'âne. Lors voyant que l'âne an beuvoit, le bon vielhard ſe mit tellemant à rire, qu'il an etouffa. Verrius ha temogné, q̃ Zeuxis treſ-excellāt peintre, mourut an riant ſans fin, de la grimace d'vne vielhe que luy mæmes avoit peind. Mōſieur Boiſſonnade medecin d'Agen, trę-docte, expert & diligeant, homme de biē & d'honneur, m'ha temogné que la paumiere (c'et à dire, la maiſtreſſe du jeu de paume de laditte ville d'Agen, fame agee, mourut à force de rire, oyant conter vne choſe fort inopinee, etrange & ridicule. Il et vray que ces examples ſont fort rares: ſi æt-ce qu'au premier livre nous avons donné vne at-

Diogene Laertien attribuë cette hiſtoire à Chriſippe philoſophe Stoique. Et il peut bien etre avenu de mæmes à tous deus.

Chap. 27.

tainte à ce doute, commant il se peut faire, que le Ris ameine la mort. dont il nous reste icy à expliquer plus exactemant, commant celà avient. Ie panse que la principale cause de la mort, qui procede de rire, æt la faute de respirer. Car je n'accorderois pas volontiers, que d'vne risee se fit telle dissipaciõ d'espris, qu'il æt requis à la mort : veu qu'au Ris la dilatacion æt soudain surprise de la constriccion du cœur. Toutesfois aus hommes que nous avons proposé ætre mors de rire, telle dissipacion d'espris pourroit ætre avenuë, par le moyen que je diray. Ceus qui bãdet fort leur antandemant an hautes cogitacions & invancions, par l'ardant etude, & assiduelle cogitacion, anduret grande perte d'espris. Et s'ils sõt pour lors à jun (ce qui æt melheur certainemãt. car l'etude n'ha telle vigueur, quand le vantre æt plein de viande) leurs forces s'affoiblisset aisemant. Car elles sont refaites du manger & du boire: opportunemant touttesfois, & an juste mesure. autremant elles ne sont

moins languiſſantes d'vne ſurcharge d'alimãs,q̃ de leur ſouffrãce &diſette. Donques ſi on differe longuemant à prandre nourriture, & que ce pãdant l'eſprit ſoit occupé an choſes de grãde importance ou meditacion, on ſe ſantira foible & defalhant: comme ſi quelqu'vn travalhoit fort ayãt faim, dont il deviendroit tout langoreus & vain. Auſſi nottre Hippocras dit bien.
„ Où il y ha faim, ne faut pas traval- Aphor.16. liv.2.
„ her. Car ſi toujours on fait grãd' depãce de ſes eſpris, & on n'y an remet par fois autãt, ou à peu pres de ce qui ęt diſſipé, on viẽt tãtôt an decadance, & an fin à telle foibleſſe, qu'on ſant ſon ame comme pandante à vn filet. I'ay ſouvant eprouvé celà, quand je paſſois quelques nuis ſans guieres dormir, travalhant mon eſprit à cõmantaires & compoſicions, rabattãt de mes repas le plus que je pouvois. Il me ſambloit quelquefois qu'vn petit ſouffle eût rompu le filet, duquel je ſantois mon ame comme attachee au cors. Ainſi peut etre avenu au bon hõme Philemõ, qui paravãture avoit

passé plusieurs nuis sans dormir, & pour lors il dinoit assés tard: pat ce que s'amusāt à quelque discours fort attantivemant, il ne santoit la faim, ou bien la meprisoit. Or que celà luy avint an jun, il æt aisé à soupsonner: car on luy appretoit des figues, & le garson etoit allé au vin. Donques il ne se faut ebayr, si son ame etant languissante, & n'ayant guieres plus d'espris, apres la grāde dissipacion qu'an avoit causé l'etude, si (dis-je) le Ris demesuré dissipa le reste, aneantit ses forces, rompant le lien de son ame, ja fort extenuee an vn cors tout vsé & consumé de l'etude. A vn homme bien quarré, bien repu & ressait, duquel l'ame soit fort oysive dās vn cors reposé, jamais celà n'aviendroit: mais au graile, maigre, transy & delicat (tels sont la plus-part des simples Philosophes, du tout adonnés à contemplacion, sans avoir aucune charge an la republique) qu'on dit communemant n'etre qu'esprit, il n'et pas difficile de perdre ainsi son ame, avec ses espris: læquels ne peuvet æ-

vet ætre retenus du cœur debile, extraordinairemant agité. Il faut ajouter à cecy, que Philemon etoit vieus, ainsi que dit l'histoire. Or il æt certain, que les vieus ont peu de chaleur & de force: dont il æt plus aysé qu'ils meuret soudain de joye, ou d'autre affeccion, que les jeunes. Et que Zeuxis aussi fut vieus, outre ce que nous an lisons, il æt bien vraysamblable: d'autant que chacun se rand toujours avec le tams, plus parfait & excellant an son art. Si la grace & perfeccion de son ouvrage, luy donna occasion de rire excessivemãt, & de mourir ansamble, on peut bien conjecturer de celà, que l'ouvrage etoit mervelheus, & le paintre fort cõsumé an son art. Ainsi la paumiere d'Agen, pour ætre vielhe, & (paravanture) à jun, outre ce qu'aus fames la chaleur naturelle æt plus debile, & le lien de l'ame plus fragile, put bien mourir de rire. Ie cuide avoir satisfait par ces raisons, au probleme & question qu'on pouvoit faire, de ceus qui meuret de rire. Ce sont exam-

ples & evenemans fort rares, dont aussi le fait requiert plusieurs condicions.

I'ay achevé an ces trois livres, la principale histoire du Ris, & tout ce qui m'et venu à l'esprit jusqu'à presant, touchant cette matiere. Si desormais je rancontre an rauassant, autre chose de cet argumant, j'an trasseray vn quatrieme. Ce pandant je prie aus lecteurs, qui ont la grace de mieus philosopher, ne vouloir dedaigner cette besogne, ains y amployer quelque peu de leur industrie, pour l'anrichir de leurs doctes & solides raisons.

FIN.

I. P. ZANGMAISTRE
à ses nobles parans.

IE suis fort satisfait &contant, quãd i'antans que ma versiõ ha plu a l'auteur de ce beau traité: duquel i'an attandois plus-tôt reproche. Il me fait cet honneur de dire, que i'ay bien exprimé ses sant.nces, & an termes biẽ sinificatifs. Il me loüe aussi d'avoir a peu pres suivy son orthographie: demeurant ferme an cette opiniõ, qu'il convient ecrire tout ainsi que l'on parle, veu que l'ecriture tient lieu de la parole. Ie l'ay ouy quelque-fois an bõne cõpanie faire vn long discours, par lequel il moutroit à l'eul, d'où avoit procedé, que le seul Fransais ecrit autremant qu'il ne pronõce: veu que toutes autres nacions ecrivẽt, & ont jadis ecrit suyvant la naïve prolacion, sans feindre ou dissimuler aucunes lettres, comme etans, ou manques, ou superfluës. l'an fis vn petit Dialogue, a l'instant que i'eus retenu son discours: lequel ie vous anvoye à part. Vous trouverés aussi, que i'ay

tranſcrit le premier livre (jadis traduit par M. Loys Papon) de mæme orthographie, afin que vous viſſiés le tout d'vne parure. A Dieu ſoyés.

A M. IOVBERT, CONſeiller & medecin ordinaire du Roy.

MONSIEVR, *ſçachant qu'on imprime a Paris vostre beau traicté du Ris, ie me ſuis aduiſé d'y enuoyer l'epiſtre d'*Hippocras *à Damagete: par laquelle eſt expliquee la cauſe morale du Ris de ce grand Philoſophe, autremãt qu'elle n'eſt entendue vulgairemãt: vous priant de permettre, que ma traduction de Grec en François, telle quelle, ait lieu au derriere de voſtre œuure. Ie m'aſſeure que pluſieurs prandront bien plaiſir de lire celà, pour ſçauoir à la verité, que le Ris Democritique n'eſtoit pas de folie ou reſuerie, ains d'extreme ſageſſe & parfaite philoſophie: ainſi que le tres-venerable Hippocras teſmoigne fidellemant. De Mont-pelier, ce 15. de Mars.* 1579.

Voſtre affectionné amy & beaufrere, I. GVICHARD.

LA CAVSE MORALE DV RIS DE L'EXCELLANT & tres-nommé DEMOCRITE, expliquee & temognee par le divin HIPPOCRAS, an ses Epitres.

Traduite de Grec an Fransais, par M. I. GVICHARD, Doct.reg.an Medeci.de l'Vniuer.de Mompelier, conseiller & medecin ordinaire du Roy de Navarre.

HIPPOCRAS A DAMAGETE, SALVT.



'ET ce que je me doutois bien, Damagete. Democrite n'æt pas fou, ains plus sage que tous. Il nous ha randu plus sages, & par nous tous les hommes du monde. Ie t'ay r'anvoyé (ô amy) la nef, vrayemant Æsculapienne. Il faut ajouter à l'an-

ſegne qu'ell'ha du Soleil, l'anſegne de ſanté. Elle fit voile heureuſemant & parvint an Abdere le mæme jour que j'avois promis d'y ætre. Là nous trouvames tous les citoyens aſſamblés au port, qui nous attandoint (cõme il æt vray-ſamblable) non ſeulemant les hommes, ains auſſi les fames juſques aus vielhars, garſons, & anfãs: tous fort triſtes & deſolés cuidans que Democrite fut devenu fou: lequel au contraire excelle à philoſopher ſinceremant. Mais quand ils m'euret veu, ils prindret courage, & revindret à eus-mæmes, faiſant moutre de bon eſpoir. Philopoemen me vouloit cõduire premieremant au logis qu'on m'avoit apreté: & chacun le trouvoit bon. Mais je leur dis: O Abderites, je n'ay rien plus hatif, ny à cœur, que de voir Democrite. Antandans ce propos, ils m'an loüaret fort: & biẽ joyeus ſoudain me conduiret par le marché. Les vns nous ſuivoint, les autres couroint devãt, les autres venoint à l'antour: & tous me crioint, Sauve-le, guery-le, remedie-y. Ie les exhortois, d'eſperer bien: & que paravanture il

n'auroit aucun mal : ou que s'il an avoit, ce ne seroit gueres, & aisémant on le corrigeroit, me confiant de la bonne saison. Ainsi parlant, j'allois toujours vers luy : Or sa maison n'etoit pas loin du port, ny mæmes toute la ville, sa maison etant voisine des muralhes. Derriere vne des tours, il y ha vn haut coutaut, vmbragé de Peupliers grans & epais: d'ou l'on voyoit aisémant laditte maison. Pour lors Democrite etoit assis sous vne plane, basse & large, ayant vn habit grossier, qui ne luy couvroit pas les epaules. Il etoit dechaut, seul, assis sur vn siege de pïerre, fort palle & maigre, avec vne grand' barbe. Pres de luy à main droite, couloit vne petite fõtaine, par vne basse colline qui resonoit doucemãt. Sur cette colline y avoit vn tãple dedié (comme je peus cõjecturer) aus Nymphes, antourné de vignes sauvages. Democrite avoit sur ses genous vn livre bien accoutré: & quelques autres çà & là antour de luy. Il avoit aussi vn grãd amas de diverses bætes, toutes dechiquetees & anatomatisees

Aucunesfois il ecrivoit hativemant, courbé sur sõ livre : ꝗlquefois il se reposoit, s'arretãt du tout & lõguemant discourãt an soy-mæme. Celà fait, tãtôt apres il se levoit & pourmenoit, revisitãt les antralhes de ces bætes: puis les laissoit & retournoit s'assoir. Les Abderites, qui etoint à l'antour de moy, fort tristes (& peu s'an falhoit qu'ils ne pleurasset) Voyés, disoint ils Hippocras, la vie de nottre Democrite: combien il æt fou, ne sachant ce qu'il veut, ne ce qu'il fait. L'vn d'antre eus, voulant ancor mieus expliquer sa follie, se mit à pleurer à haute vois, comme vne fame qui pleure la mort de son anfant: puis an gemissant il se plaignoit, tout ainsi qu'vn voyageur qui ha perdu quelꝗ chose. Democrite oyãt celà, se mettoit si fort à rire, qu'ils cessoit d'ecrire, an secoüant souvãt la tęte. Adõc je leurs dis: Vous Abderites, ne bougés d'icy. quand je l'auray veu & ouy de plus-pres, je cõprandray bien au vray sa disposicion. Celà dit, je dessans tout bellemant. car le lieu æt an pãte, & si rabbouteus,

que j'eus aſſés de peine à m'y ſauver. Approché que je fus de luy, je le rancontray (je ne ſay commãt) tout ravy, ecrivant d'vne concitacion furieuſe. Parquoy je m'arretay, attandant qu'il fut an repos. Peu apres, ayant antremis cette impetuoſité d'ecrire, & poſé ſa plume, il me regarda venant à luy, & me dit: Dieu vous gard forain. Et vous auſſi (dis-je) treſſage Democrite. Adonc luy honteus, à mõ auis, de ce qu'il ne m'avoit appellé par mõ nom, Et vous (dit-il) commant æt-ce qu'on vous appelle ? car l'ignorance de vottre nom, ha eté cauſe que je vous ay appellé forain. On m'appelle Hippocras Medecin, dis-je. Lors, dit-il: La nobleſſe des Aſclepiades, & la grand' renommee de vottre ſavoir an Medecine, fort celebre, æt parvenuë juſques à nous. Et quel affaire, ô amy, vous meine icy? Mais premieremant aſſoyés vous. vous voyez que ce ſiege tapiſſé de feulhes verdes & tãdres, n'æt pas mal plaiſant, ains plus aggreable à s'aſſoir, q̃ les chaires anvieuſes de la fortune. Quand je fus aſſis de rechef

il me dit: Etes vous icy venu pour affaire privé ou public? Dittes le ouvertemant. car nous vous y aiderõs, an tout ce que nous pourrõs. Et moy: La vraye cause, dis-je, qui m'ha fait venir icy, ęt vottre respet: pour communiquer avec vn hõme si sage que vous etes. Et l'occasion m'an ęt donnee de ma patrie, qui m'ha fait son ambassadeur. Donques (dit-il) vous logerés premieremant chez moy. Or pour sonder de toutes pars mon hõme (combien qu'il me fut ja assés notoire, qu'ils n'etoit point hors du sás) je luy dis; Counoissés vous Philopoemen, vottre concitoyen? Ouy, dit-il, bien fort: vous dittes le fis de Damõ, qui demeure pres de la fontaine Hermaïde? C'ęt cettuy là, dis ie: il ęt mon singulier amy & parant. Mais vous Democrite, recevés moy d'vn meilheur logis: & me dittes an premier lieu, qu'ęt-ce que vous ecrivés icy. De la folie, dit-il apres s'etre vn peu cõtenu. Lors je dis, O Iupiter, que vous ecrivés bien à propos contre la ville. Quelle ville, Hippocras, dit-il? Ie luy répõs, riẽ riẽ Democrite, je ne say cõ-

mãt ce mot m'et echappé. Mais qu'ecrivés vous de la folie? Quelle autre chose, dit-il, sinõ qu'et-ce, & cõmant elle s'angeãdre an l'hõme, & cõmant elle an ęt otee. Et ces bętes que vous voyés, je les decouppe à ses fins: non que j'aye an haine les euvres de Dieu, ains pour chercher la nature & le siege de la colere. Car vo' savés biẽ, q̃ c'ęt la cause de la fureur & folie des hõmes, quãd elle redonde par trop. Ell'et biẽ naturellemãt an tous, mais an quelques vns pl', an autres moins: & sa demesuree quãtité fait les maladies, etãt cõme matiere sujette, q̃lquefois bõne & quelquefois mauvaise. Adõc je luy dis: Par Iupiter ô Democrite, vo' dittes celà vrayemãt & sagemãt: & je vo' juge biẽ heureus, de jouïr d'vn si grãd repos: duquel il ne no' ęt permis ętre parcipãs. Car ou les chãs, ou le menage, ou les anfãs, ou les trafiqs, ou les maladies, ou les mors, ou les serviteurs, ou les mariages, & choses samblables nous an otet l'opportune cõmodité. Sur celà le bon homme fut transporté à son accoutumee passion, & se mit à rire fort excessivemant.

Quand il se fut arreté, je luy dis: Et dequoy riés vous, Democrite? Les choses que j'ay dittes, sont elles bonnes, ou mauvaises? Il se mit ancor plus fort à rire. Les Abderites qui voyoint celà du coutau, se frappoint les vns la tæte, & les autres le front: & il y an avoit qui s'arrachoint les cheveus. car (comme ils me diret apres) Democrite avoit ry adõc plus fort que de coutume. I'insiste là dessus, disant: ô Democrite (le plus sage hõme du monde) je desire antãdre la cause de cette vottre passion: de quelle risee je vous ay samblé dine, ou bien le propos que i'ay tenu: afin que celà m'etant counu, je cesse d'an donner plus occasion: ou que vous an etant repris, reprimiés vottre Ris, comme etant mal à propos. O Hercules, dit-il, si vous Hippocras m'an pouves reprandre, vous ferez vne cure telle que jamais vous ne fites. Et cõmant (dis-ie) ne series vous repris, bon homme: ou commant ne pansés vous ætre absurde, quãd vous riés de la mort d'vn homme, ou de sa maladie, ou de ce

qu'il ha perdu le ſans (devenant anragé, ou maniacle) ou d'vn meurtre, ou de quelque autre choſe de pis ? Et au contraire, des mariages, des feſtins, de faire des anfans, des myſteres & choſes ſacrees, des magiſtras, dignités & honneurs, ou de quelques autres choſes qui ſont totalemant bonnes ? Car vous riés & vous moqués des choſes, dont il faut avoir pitié : & ce dequoy il ſe faudroit rejouyr, vous riés ſamblablemant : de ſorte qu'il n'y ha aucune diſtinction du bien & du mal an vottre androit. Sur ce, il repondit ; Vous dittes bien celà, Hippocras : mais quand vous l'aurés antandu, je ſay que vous eſtimeres mon Ris, & pour vous & pour vottre pays, melheur remede & cure, que n'æt vottre legacion ; & an pourrés faire ſage les autres. Paravanture que pour cecy, vous m'anſegnerés reciproquemant la medecine: quand vous aurés apris, combien ſogneuſemant tous hommes ſ'amuſans à choſes indines d'aucun ſoin, & ſ'efforſans de faire choſes de nulle va-

leur, consument leurs vies an choses ridicules. Lors ie luy dis : Et quoy, bon Dieu ! tout le mõde ne s'avise il point dætre malade ? & n'ha il point où anvoyer pour sa curacion ? car qu'æt-ce qui peut etre hors de luy ? Democrite reprenant la parole, dit : Il y ha infinis mõdes. Ne veulhes pas (ô Amy) malicieusemãt extenuer les richesses de nature. Et bien (dis-ie) Democrite, vous ansegnerés celà an son tams. car je crains que par fortune an parlant de l'infinité, vous ne veniés à rire. Maintenant randés moy seulemant raison de vottre Ris. Adonc luy me regardant de travers, dit : Vous pansés qu'il y ayt deus causes de mon Ris, savoir æt, les biens & les maus. Mais je ne me Ris que de l'homme, plein de folie, & vuide de toutes accions droites : qui an ses conseils se porte puerilemant, & folemant : qui supporte des travaus sans fin, de nul profit : qui va jusques au bout du monde, & par infinies contrees (poussé de convoitise excessive) cherchant or & argeant, ne cessant

jamais de telle pourſuite: ains toujours ſe travalhant pour aquerir davantage de biens, afin qu'il ne ſoit des moindres, & qu'il n'ayt cette hôte de n'ætre dit heureus. Ie me Ris auſſi de l'homme, qui va foulhant les antralhes & veines de la terre, pour des mines, où il ęt ſouvant accablé & etouffé: au lieu qu'il ſe pourroit contanter, de ce que la terre (maire commune de tous) produit ſuffiſammant pour l'antretien des hommes. Il y an ha qui veulet ætre grans ſegneurs, & commander à pluſieurs, læquels neantmoins ne peuvet ſe cōmander à eus-mæmes. Ils epouſet des fames, læquelles bien-tôt ils repudiet. Ils aymet, puis ils hayſſet. Ils ſont fort deſireus d'avoir des anfans, & lors qu'ils ſont grans, les anvoyet loing d'eus. Qu'elle vanité & abſurde diligeance æt cette-cy (ne differant rien de la folie) de foulher dans la terre, pour an ſortir de l'argeant: ayant de l'argeant, l'amployet an terres: ayant des terres, an vandre les fruis pour avoir d'au-

tre argeant ? Combien de changes font ils? Ceus qui n'ont dequoy, an desiret avoir: quand ils an ont, ou ils le dissipet follemant, ou le tienet caché, sans qu'il serve à personne. Ie me ris quand je les voy mal faire: ancor plus, quād je voy leur mauvais succes. Ils outre-passet les lois de verité, ayās des procés mortels ansamble, se plaisans au debat & contancion antre fræres, parans, & citoyens, dont aucunesfois ils s'antre-tuet: le tout pour ces richesses, dæquelles nul æt maitre apres sa mort. Vivans debordemant, ils n'ont aucun soucy de l'indigeance de leurs amis, & de leur patrie. Ils poursuivet choses indignes, ayans an grand estime les inanimees, achetans bien cher vne statue si naïvemant exprimee, qu'il ne luy manque que la parole: & ce pandant ils haysset ceus qui leurs diset la verité. Outre ce, ils appetet choses mal-aisees: Car celuy qui habite an terre ferme, voudroit etre an la mer; & celuy qui et an ile, voudroit etre an terre ferme. Ranversans tout à leur appetit, ils louët la force

force pour la guerre : & journellemãt ils sont vaincus de lassivité, avarice, & autres passions, dæquelles ils sont malades. Pourquoy donc avés vous repris mon rire, ô Hippocras ? Car nul rit de sa propre folie, ains de celle d'autruy : comme ceus qui se panset ætre sobres, se riet des yvrongnes : les autres se riet des amoureus (combien qu'ils soint attains de plus grãd mal) les autres de ceus qui naviget, les autres de ceus qui labouret. car les jans ne s'accordet pas, ny ez ars, ny ez actions. Là dessus je luy dis : Il ęt vray, Democrite : & il n'y a rien qui plus propremant declare la miseredes hõmes, que celà. Toutesfois les affaires de cette vie causet telles necessités, tant du menage, que du traffic, & par mer, & par terre : veu que naturę n'ha pas fait l'homme pour ętre oisif. Et de là procedant la convoitise, abuse l'ame de plusieurs qui ont bõ sans, læquels s'ętudiet à faire tout aussi bié & serieusemant, comme si ce devoit ętre une chose certaine & stable. mais ils ne sont pas si avisés, qu'ils puisset

prevoir le mal. Car, ô Democrite, si quelqu'vn lors qu'il se marie, craignoit la future separacion, ou celuy qui nourrit des anfans, pansoit à leur mort, il ne le feroit qu'à regret. De mæme an æt il de l'agriculture, navigacion, dominacion, & toutes choses de cette vie, çquelles chacun se nourrit d'vne bonne esperance, sans presompsion d'erreur, pansant au meilheur, & non au pire. Commant dõc vous an pouvés vous rire, que soyt bien à propos? Lors Democrite me dit, Vous ætes fort tardif d'esprit (ô Hippocras) & loin de mon opinion, ne considerant point à cause de vottre ignorance, la mesure tant de s'assurer que de se troubler. Car si les hõmes disposoint telles choses d'vn prudant avis, ils an seroint aisemant delivrés, & me garderoint de rire. Mais au contraire, eus, comme si les choses etoint fermes & stables an ce monde, s'enorgueillisset folemant, ne pouvãs retenir leur desordõnee impetuosité, à faute de bõne raison, discours & jugemãt. Car ce seul avertissemãt leur souffiroit, q̃ toutes choses

ont leur tour, leq̄l surviēt par soudains chāgemās, & induit prōptemāt toutes manieres de cōtours. Eus, cōme si la chose ętoit ferme & perdurable, obliās les accidās qui survienet ordinairemāt, quelquefois souhaitās ce q̄ leur revient à deplaisir, & cherchās ce que ne leur ęt profitable, s'anvelopet de plusieurs calamités. Si quelqu'vn pāsoit de faire toutes choses selō son pouvoir, certainemāt il s'ātretiēdroit an vne vie sure & tranquille, se counoissāt soy-męme, sans etādre sa couvoitise à vne infinité: ains se cōtantāt des richesses de nature, maire nourrice de tous. Car tout ainsi qu'an l'ambōpoint du cors, le danger des accidans ęt tout evidant; de mæmes les grans succés de la fortune sont dāgereus: & les plus segnalés, sont an plus grād mal-heur. Voilà que me donne matiere de rire. O hommes insansés, vous ętes biē punis de vottre folie, avarice, insaciabilité, anvie, inimitié, trahison, & toutte mechanceté (car il æt impossible de nombrer & expliquer les especes de leurs vices)

vous plaiſans an celà,& faiſans de vice vertu: manteurs & vains, addonnés à toutte volupté, contampteurs des lois & de la bonne diſcipline. Il y an ha qui niet, que l'homme puiſſe prevoir les choſes avenir. mais telles jans n'ont ne veuë,ne ouyë.car l'homme qui ha ces ſantimans clairs, d'vne droite intelligẽce s'aviſe du preſant, & prevoit l'avenir. Les autres ſe fachet de tout, & neantmoins ils y retournet. Ayans quitté la navigacion, ils s'y remettet:ayãs rejetté l'agriculture, de rechef ils labouret. Ils repudiet vne fame, & an prenet vn' autre qui n'ęt pas meilleure. Ils ſouhaitet d'anvielhir: etans vieus, ils s'an plaignet:n'ayãs aucun arręt à leurs deſirs. Les Roys & princes louët la condicion des perſonnes privees: le prince deſire d'ętre Roy. Les magiſtras & autres qui ont charge an la republique, portet anvie aus artiſans, de ce qu'ils ſont hors de danger: & les jãs de metier voudroint ętre magiſtrats, pour avoir auctorité. C'æt, d'autant que perſonne ne void la droite voye de

vertu,nette,plaine,& aisee: dont personne n'y veut antrer, ains tous s'an vont par vn chemin difficile,rabbouteus, âpre & tortu, hurtans ça & là, trebuchans à chaque pas. Les vns s'y avanset, les autres y reculet: & quelques-vns y võt fort vite to⁹ hors d'aleine, comme si on les chassoit. Là vous an voyés, qui anflés d'ambiciõ, & elevés an l'air, trebuchet de la pesanteur de leur malice, & se rompet le cou. Il y an ha qui demolisset, & puis batisset: qui font des presans & largesses, puis s'an repantet, & rompet l'amytié pour vn rien. An quoy ils ne differet point des anfans qui se jouët. Mais an leurs cupidités, que font d'avantage les bętes, sinon qu'elles se contienet mieus dans les bornes de suffisance, l'homme etant insaciable? Où ęt le Lion qui jamais cacha de l'or an terre? Où ęt le taureau qui jamais combatit pour avoir plus de pature? Quel Lyõpard n'ha jamais eté sou? Le sanglier ha soif: mais il ne appete que de l'eau. Le loup ayãt mangé tant que luy fait besoin, ne

veut plus rien. Mais l'homme beuvãt & mangeant tout le jour, n'ha jamais contanté son appetit. Les bætes ont certain tams de s'accoupler : l'hõme ęt toujours epoinsonné d'vn fou desir de palhardise. Ie vous prie, ô Hippocras, ne dois-je pas rire de celuy qui se travalhe pour l'amour, ou autre chose vaine, maimemant s'il meprise tout danger, & oblie tout devoir pour y parvenir? L'homme ęt plein d'infirmité dez sa naissance. Ez premiers ans il ęt invtile, & faut qu'vn autre le gouverne. Croissant il deviét insolant & fou, ayant besoin d'vn pedagogue. Etant grand, il ęt audacieus & temeraire. Devenu vieus & caduc, il ęt miserable, quãd il recollige & ramãtoit ses peines & travaus. Il deviét tel, des ordures de la matrice maternelle: à raisõ dequoy les vns pleins de chagrin, depit & colere, sont toujours an guerre & an debat: les autres sont plõgés an palhardise & an corrupciõ de filhes: les autres an yvronerie, les autres an diverses cõcupissances. O si nous pouviõs voir le cœur & les pansees au decouvert, & sans aucũ

voile,obſerver ce queſe fait au dedãs!
Nous verriõs les vns mãger golumãt
& ſans meſure, les autres qui ſandet
leur gorge:les vns qui apretet des poi
ſons,les autres qui tramet des trahi-
ſons:autres qui cõtet leur treſor, au-
tres joyeus,autres pleurãs, autres qui
accuſet leurs amis,& autres qui ſont
fous d'ambiciõ. Et de tousceus-cy,les
vns jeunes,les autres vieus:qui demã-
dãt,qui refuſãt,qui pauvre,qui riche:
les vns affamés,les autres ſous juſqu'à
la gorge:les vns ſordides &meſquins,
les autres magnifiques & qui antre-
tienet grand cout. Les vns tuët,les au-
tres anterret:lesvns mepriſet ce qu'ils
ont,&ſattãdet à autres biẽs. Il y an ha
d'effrõtés & impudãs: de prodigues,
de chiches,d'inſaciables. Les vns ſont
batus, les autres bravet & piaffet,
pleins de vaine gloire. Les vns ſadõ-
net totalemãt aus chevaus, les autres
aus chiẽs,les autres à medalhes, pier-
reries & antiqualhes, les autres aus
peintures. Qui prand plaiſir à faire
ambaſſades, qui à la guerre, qui
à la pretriſe, qui à la marchandiſe,

qui au labourage: les vns à farces & morisques, les autres à belles harangues & oraisons. Les vns travalhet fort volontiers, les autres sont oisifs & paresseus. Brief c'ęt chose infinie, que la diversité de l'esprit humain. Et qui, voyant tant d'ames indignes & malheureuses, se peut tenir de rire, quand c'ęt de leur intemperance? Ie crois mæme que vottre medecine leur deplait, tant ils sont sujais à leurs delices & plaisirs, reputans sagesse ce qui ęt folie & sottise. Certes je panse, que an vottre art (ô Hippocras) plusieurs choses sont sujaites à calomnie, injure, & ingratitude. Car les malades, s'ils echapet, rapportet leur gerisõ aus DIEUS, ou à fortune, ou a leur bonne cõplexion: derobans tout l'honneur au medecin, lequel souvant ils haysset depuis, etans bien indinés qu'on panse, qu'ils luy soint redevables. Et outre ce qu'ils ne veulet attester, ou confesser leur obligacion, ils sont bien aises, que les ignorans de l'art (qui neantmoins an font profession) soint de

mæme avis, etans piqués d'anvie. Ie crois bié que vous an avés beaucoup eprouvé,& que vous ętes moqué de telles anvies,folies,& procedures Ce disant,il fourioit: & adonc il me sambloit d'vne face divine, ayant changé la sienne.Lors je luy dis : O manific Democrite,les beaus presans & etraines que je rapporteray de vous à Cos,ma patrie.Vous m'avés tout rãply d'admiraciõ de vottre sapiãce. Ie m'an vays ętre la trõpette de vos verités.Celà dit,je me leve,& prans congé. Il me veut suivre : mais voyant qu'vn autre(je ne say d'où) luy apportoit des livres,je le laissay incontinãt, & remontay vers les Abderites, qui m'attandoint à la guette. auquels je dis:O hommes,je vous remercie grãdemant, de ce que m'avés anvoyé querir. Car j'ay veu le tres-sage Democrite, qui seul peut randre sages tous les hommes du monde.Voilà ce que j'avois à t'ecrire, Damagete,touchant Democrite:que j'ay recité avec vn mervelheus contantemant d'esprit. A Dieu.

DIALOGVE SVR LA CACOGRAPHIE FRANSAIZE.

Expliquant la cauſe de ſa corruption.

ANTRE-PARLEVRS.

Franſais & Wolffgang.

FR. IE me ſuis ſouvãt informé, de pluſieurs ſavans perſonnages, d'où il æt avenu, q̃ le ſeul Franſais prononce autremant ſon lãgage, qu'il ne l'ecrit. L'Hebrieu, le Grec, & le Latin ſont ecris comme on les pronõce, avec quelques petites obſervacions & reigles. Ainſi ęt-il des langues vulgaires d'aujourdhuy, l'Italiene, l'Eſpagnole, & l'Alemande, qui ſont des pl⁹ fameuſes de la Chretianté. I'antans qu'il æt ainſi des autres: & que la ſeule Franſaiſe, n'obſerve an ſon ecriture ſa duë prolacion.

Qui ęt vn mal& vice bië notable ſi on y veut aviſer de pres. Car outre ce qu'il y ha defaut à ne pouvoir, ou ne ſavoir repreſanter par ecrit ce qu'on prononce:il y ha du dommage bien grand, pour ceus qui veulet apprandre ce langage: d'autăt qu'il leur faut à chaque mot vne obſervacion, de ſavoir diſſimuler quelques lettres an pronõſant, lęquelles on ne veut toutesfois permettre ætre omiſes de l'ecrivain.

I'an ay eté an fort grand' peine, l'eſpace de ſis ans, durant lequel tãs, j'ay merveilleuſemant travalhé à comprandre la droite prolacion de ce lãgage, pour anſegner par apres les miens avec plus grande facilité. Car il y ha pluſieurs Alemans qui vienet an France expreſſemant pour apprandre ſa langue: lęquels voyans l'ecriture ſi repugnante au parler, s'an degoutet, & perdet courage d'y proufiter, ſinon par trop long tams. Car ils voyet, qu'il faut oblier l'ecriture pour la bien prononcer, & la prolaciõ pour ecrire à la mode des Franſais. A cauſe VVOLF.

dequoy cerrains Princes d'Alemagne m'ont donné charge, d'eſſayer à comprandre exactemant ce langage, pour le ſavoir par apres cõmuniquer aus leurs, & an parlant & an ecrivant, ainſi qu'il le faut prononcer. Et pource j'ay mepriſé to⁹ livres ecris an Frãſais, & me ſuis contraint d'apprandre le langage, an converſant familieremant avec ceus qui parlet mieus, obſervant træ-ſogneuſemant la vraye prolacion. De laquelle m'etant bien aſſuré ; j'ay commancé d'exprimer par ecrit le naïf parler du Franſais : de ſorte que (à mõ avis) le plus nouveau & etrangier, qui ſache lire an Latin, ou an autre langage de ceus qui vſet de ſamblables lettres, il le prononcera dans peu de jours, auſſi bien que moy. Ainſi j'eſpere de contanter ceus de ma nacion, qui attandet ce bien de moy : & par mæme moyen feray ſatisfaccion à la Franſaiſe, laquelle ſe peut plaindre, que l'Alemande a cauſé la corrupcion de ſon ecriture.

FR. Cõmant celà? voicy vn propos fort nouveau, & que je deſire bien d'an-

tandre.

A ce que je peus comprãdre, par les discours que j'ay souvant fais à-part moy, sur le mæme doute que vous avés touché au commancemant, d'où ęt avenu que du seul Fransais, le langage æt autremant ecrit, que pronõcé, je trouve que les Allemans an sõt cause. VVOLF.

O que j'aime biẽ d'ouyr cecy, pour an savoir la source. Car je ne me peus assés ebahyr, de voir que le Fransais (lequel n'a pas faute d'esprit & de jugemant) n'exprime par ecrit ce qu'il prononce. FR.

Il ęt bien aisé de comprandre l'erreur: & il n'æt guieres plus difficile d'y bien remedier, si on se veut laisser cõduire à la raison: & n'ętre point de ceus, qui opiniatres & sans discours, ne savet sinon alleguer la coutume, ou l'ancienneté. VVOL.

Ie vous prieray donc, pour l'amitié qui æt antre nous, de me faire ce biẽ, que je sache, tant la cause du mal, que le remede. Car j'an suis de long tams desireus, & acquiesce facilemant FR.

aus remontrances qu'on me fait par raison.

VVOL. Mais commant le pourrois-je faire, sans ętre soupsonné d'impudãce, outrecuidance & temerité, si je, qui suis Alemand, fais leſſon à vn Fransais, de son propre langage? Ne dira on pas soudain, que *la truye veut anſegner Minerue?*

Sus Mineruam docet.

FR. Laiſſons ces reproches à-part. Celuy qui desire d'aprandre, aprand de qui que soit. Outre ce, il ne faut point trouver etrange, qu'vn etrãgier nous remoutre nos fautes, & nous remette an bõ train. Car celà ęt ordinaire, que nous appercevons moins nottre erreur, qu'vn autre. Et d'autant que nous sommes dez nottre anfance, instruis & acoutumés à cette faſſon de faire, ne nous avisons point qu'elle soit tant lourde: ains au contraire, cõme celuy qui s'æt nourry an quelque vice, l'eſtime ou vertu, ou chose indifferante: ainsi æt-il de nottre ecriture, que nous pansons orthographier, tant plus mal nous le faisons. Car celuy æt plus eſtimé, qui

ajoute plus de lettres à vn mot. Or pour cultiver ce chãp, plein de chardõs & epines, qui couvret & etouffet præque toutes les bonnes plantes, il faut vn laboureur bien expert & rusé, qui sans affeccion (& mæme sans pitié) arrache tout le superflu. Tel peut ętre vn etranger, bien versé aus autres langages, comme vous ætes, plu-tôt qu'vn Fransais naturel: lequel n'aura pas telle hardiesse, ny le moyẽ d'y pouvoir avenir, s'il n'ha par l'experiance des autres langues, acquis vne grande ruse, de savoir ecrire tout ce qu'il prononce.

VVOL. On me pourroit ancores objecter, que je ne dois mettre ma faus an la moisson d'autruy. Toutesfois puis que vottre amitié, & grand desir me contregnet à vous deduïre ce que j'an pãse, me voicy tout pręt à y mettre la main.

Mittere falcem suam in messem alienam.

FR. On ne peut ętre repris, d'arracher les mauvaises plantes de la terre d'autruy: ains au cõtraire c'ęt euvre charitable, de faire ce biẽ à celuy qui ou par ignorance & lacheté, ou à

faute de bon moyē, laisse venir sa terre an friche. Mais je vous prie, ne cōtestons plus de cette antreprise, qui ne peut ætre sinon loüable à son auteur, & de træ grand proufit à la posterité. S'il y ha du reproche, je le prás tout sur moy. Commancés donc (s'il vous plait) à me discourir, d'où æt venu, que les Alemans ayēt corrompu nottre ecriture, comme vous avés dit. & puis vous me ferés antandre, le moyen d'y remedier.

VVOL. Vous savés biē par voz Chroniques & Annales, que les Francons (nacion Alemande) occuparēt les Gaules, anviron l'an de grace quatre sans & sis, sous VVarmund, que vous appellés Pharamond, premier Roy. Et d'autát qu'ils y ont tenu bon, se trouvans les plus fors, tout le païs a eté nommé France, de leur nom. Or comme il æt bien vray-samblable (car ainsi aviēt-il ordinairemant) ceçy corrompit le langage de peu à peu: quand les Francons essayoint, pour se faire antādre, de parler toujours quelque mot du Gaulois, lequel ils apprenoint de l'ordinaire

dinaire & mutuelle confabulacion: & les Gaulois reciproquemant s'efforſoint de contrefaire le Francõ, auquel il avoint affaire ordinairemant. De celà provint vn certain jargon, mixtionné & confus du Gaulois Franconiſé. Ainſi pour le jourdhuy nous voyons, que les Italiens & les Eſpagnols frequãtans ou habitans an Frãce, ſe contraignet à repreſanter le lãgage Franſais, & les Franſais l'etrangier. Dont il ſe forge du commancemãt, vn je ne ſay quel barragouyn, cõtrefait & compoſé des mos corrompus d'vne part & d'autre. Tellemant que ſi depuis on veut repreſanter par ecrit ce qui an provient, on voit que les vocables ne ſont purs Franſais, ne Eſpagnols, ne Italiens. De mæme peut-il ętre avenu au tams jadis, que les Francons dominoint & tenoint par force la Gaule, an ætans ſouverains ſegneurs, & tels qui ont bien ſu maintenir leur poſſeſſiõ. car vos Roys an ſont deſſandus.

Ie croy facilemant ce que vous dittes, quant à l'origine de nos Princes. FR.

Car il æt plus sãblable au vray, qu'ils soint venus de l'Alemagne nottre voisine, que des anfãs d'Hector le Troyẽ, cõme quelques historiẽs veulet. Cõtinués (je vous prie) de remoutrer, cõmãt le naif Gaulois fut premieremãt corrõpu. car j'y trouve assés grãd' verisimilitude, ainsique vous le racõtés.

VVOL. Vous savés, que l'Alemand an sa lãgue prononse plusieurs consones: de sorte que ou le Fransais n'an mettroit qu'vne, il an ecrit & prononce trois ou quatre, mæmemãt à la fin des dictions. Au contraire, l'Italiẽ finit tous ses mos an voyelles, sinon quelques monossyllabes & enclitiques. Le Frãsais & l'Espagnol tienet moyen antre deus, terminans leurs diccions, partie an voyelles, partie an consones. Ainsi dõques le Francõ, voulãt contrefaire le Gaulois, pronõsoit les mos Frãsais à sa mode: savoir æt rudemant, avec plusieurs consones, & le Gaulois pour cõtrefaire le Frãcon, andurcissoit les siẽs. De sorte q̃pour dire, *beausyeus, dous & gracieus*, ils pronõsoint *beaulx yeulx, doulx & gratieulx*. pour dire, *les pretres ecriuet*, ils disoint les *prebstres escripuent*: &

ainſi des autres mos: lęq̃ls ilsecrvoint quãd&quãd ſelõ la prolaciõ de ce lãgage là peu à peu corrõpu &abatardi.

S'il æt vray, qu'ils prononſaſſet ainſi pluſieurs conſones, l'ecriture etoit FR. bien melheure adonc, qu'elle n'æt à preſant, antant qu'elle s'accordoit à la prolacion. & je counois bien aiſémãt, que (d'où qu'il ſoit avenu) le parler des Gaulois ha eté jadis plus rude, que maintenãt. car mæme depuis peu de tãs an ſa, on l'oyt pl⁹ adoucy, & on l'adoucit tous les jours d'avãtage.

Ce que je dis, n'æt ſinõ cõjecture, nõ pas choſe qui puiſſe ętre prouvee, ne VVOLF. par temoins, ne par auteurs: ſi ce n'æt par les vieus Romãs, ecris an vulgaire, qui ont de mos pl⁹ bruqes, ſcabreus & garnis de cõſones, que les modernes. Or lõg tãs apres avoir adoucy la prolaciõ, on ha neãtmoins retenu la vielhe faſſõ d'ecrire, pour je ne ſay quelle ſuperſticiõ. cõme ſi c'etoit ſacrilege, d'oter le ſuperflu d'vn mot, d'autant qu'õ l'ha trouvé ainſi ecrit, ou an Latin (d'où il ſãble derivé) ces lettres y sõt ecrites. Cõme ſi le parler reſſu &

approuvé de l'vſage,n'avoit plꝰ d'autorité ſur les diccions, que l'ancien ou le pretandu primitif: veu mæmemãt, que s'il plait à l'vſage (cõtre leq̃l on ne peut alleguer aucune præſcripſion, ou reigle) il elognera tant les mos de là où ils ſamblet ampruntés, qu'ils ne ſantirõt plus riẽ à leur ſource. car il ha toute puiſſance ſur le parler, cõme dit Horace an ſon art Poëtique.

Pluſieurs mos renaitront, qui ont eté perdus:
Et pluſieurs ſe perdront, qu'on honoré le plus,
Si l'vſage le veut: lequel ha riere ſoy
Du parler propremant le pouuoir & la loy.

FR. Vous me faites ſouvenir, de l'opiniõ qu'ont aujourdhuy an Italie, ceus qui deſiret orner & anrichir leur langage. Ils elognet les vocables du Latin, tant qu'il leurs ęt poſſible: afin q̃ par ſuitte de tams, leur langage ne ſamble plus amprunté. Auſſi c'æt vn grand mepris, de l'eſtimer pris d'vn autre: veu que celà ſant à ſa belitrerie & mã-

dicité. Ainsi les Fransais se font grãd tort, de vouloir antretenir an leurs mos certaines lettres superfluës; qui ne servet q̃ de temogner l'amprunt,& par cõsequãt prouver la pauvreté de leur langage. C'et bien tout le cõtraire de ce qu'ils pretandet, que la derivacion fasse honneur à leur langue.

Maintenant vous pouvés antádre la fasson de l'ecriture, d'où elle ha cõmácé, & pour quelle raison sa corrupcion ha ęté cõtinuee. Car vous voyés ancor aujourdhuy, la plu-part de vos jans, qui ne peuvet s'accorder à retrãcher le superflu, & ce que l'vsage ha fait perdre à la prolacion. VVOL.

Il ęt vray que plusieurs alleguet, la derivacion devoir ętre observee: & s'arretet fort an cette opiniõ, se voulans moutrer suffisans & antandus par dessus le vulgaire, qui ignorant le Latin, ressoit telle ecriture à leur imitacion. Mais j'an say vn grand nombre qui feroit autremant, s'il savoit la maniere d'ecrire naïvemant le Fransais, cõme il æt proferé. An quoy ils treuvet tant de difficultés, qu'ils n'oset FR.

antreprandre se devoyer du grand chemin, combien qu'il soit fort epineus, obscur, & long.

VVOLF. Toutesfois vous an avés (comme j'antans) qui ont fait depuis n'aguieres, des reigles d'Orthographie pour vottre langue.

FR. Il æt vray, que Loys Meigret y ha pris peine, & s'æt efforcé de remettre, l'ecriture à son devoir. Mais ses reigles plaiset à peu de jans, & on y treuve fort à redire. combien que (à mon avis) il n'ęt pas loin de la verité, qu'il ha diligeãmant recherchee. Puis vous avés M. Iaques Pelletier, & M. Pierre de la Ramee, tous deus grans personnages, qui y ont travalhé.

VVOL. Ie voudrois biẽ avoir lù, ce qu'ils an ont fait, pour voir si je m'an pourrois servir, à ce que j'antreprãs. Car peut ætre que nous accorderons, sinon an tout, au-moins an plusieurs choses: & ils me donneront plus grand' aisance & addresse à mon discours.

FR. Voicy le livre que Meigret an ha cõposé, lequel j'achevois de lire, quand vous ætes arrivé. Ie cherchois quelq̃

resolucion,du doute que je vous ay proposé au commancemant de nottre devis:mais il n'an fait aucune mācion. Ie le vous donne pour le lire à part-vous. & puis(s'il vous plait) m'an dirés vottre avis : effectuāt la promesse que m'avés faite, de m'ansegner la droite ecriture,si celle de Meigret ne vous samble parfaite. Le livre æt asses brief:vous l'aurés feulheté an peu d'heures. Ie vous prie que demain matin nous nous revoyōs, pour mettre fin à ce discours. Ce pandant je recouvreray les autres deus auteurs, que vous pourrés voir à loisir.

VVOL. I'an suis contant. A Dieu.

Fin du Dialogue sur la cacographie Fransaise.

ANNOTACIONS SVR L'ORTHOGRAPHIE DE M. IOVBERT, par Christophle de Beau-chatel.

IE PANSE qu'il n'y a personne, qui puisse mieus randre raison de l'orthographie de M. IOVBERT, que moy: parce que dez long tams j'ecris sous luy, & ay transcrit beaucoup de ses evures Fransaises. Dont je me suis avisé, de gratifier le public de ces petites annotacions, pour dissoudre plusieurs difficultés & questiõs, qui peuvet naitre de telle orthographie.

I. Premieremant il tient cette maxime, qu'il faut ecrire, tout ainsi que l'on parle & prononce: comme il ęt trę-bien remoutré an l'Apologie de son Orthographie, par Isaac son fis ainé. Et à celà s'accordet tous les plus speculatifs de nottre tams, qui ont traité cet argumant: mæmemant le trę-renommé Pierre de la Ramee, de

Baif, Peletier, Maigret, & autres de jantil esprit, libres & curieus. Antre læquels M. Honnorat Rambaud ne doit ętre nommé des derniers, ayant fait de nouveau vne ample&fort belle declaracio͂ des abus que l'on commęt an ecrivant. M. IOVBERT differe des sudis, grans & tręs-dignes castigateurs de la Cacographie Fransaise, an ce principalemãt, qu'il ne cha͂ge pas de lettres, qu'il ne tranche les sienes, ne les charge d'acsans, ne les marque de crocs, autremant que fait le commun : dont sa lettre ęt fort courante, & ne retarde point le lecteur. Dequoy je fais juge, quiconque ha lù bien attantivemant l'ecriture, tant des vns, que des autres.

II. Il s'adonne plus, a oter les superfluités, que de rien ajouter à la lettre commune. A raison dequoy, il ne se sert point du ç: ains prand an son lieu vn s simple, apres vne consonne, & le ss double apres vne voyelle. Du ç.

III. Il ne tranche point l'e nommé feminin, co͂me font aucu͂s : d'autãt qu'il ęt si frequant que rien plus : & on ha De l'e feminin, & masculin.

melheur conte (comme de chose plus rare) de marquer d'vn acsant grave ou aigu, l'*e* qu'on dit masculin, ainsi *è*, ou ainsi *é*: & c'æt quand l'*e* retient son vray son.

IIII. De l'*e* diphthongue.

Il ya vn autre *e*, qui æt diphthongue, sonant *ai*, comme la premiere syllabe de *aime, maitre, faire*: lequel M. IOVBERT marque volontiers ainsi ę, ou d'vn æ: comme an Latin ces caracteres sont pour representer le *ai* des anciens: qui depuis ha eté changé an *æ*.

V. Du & conionctif.

A ceus-cy se rapporte le & cõjonctif, lequel ne sone que *ai*, sans aucun *t* final nõ-pas maimes etant suivy d'vne voyelle: laquelle fait cõmunemant q̃ l'on prononce le *T* & *S* final, læquels vous taisés autremant, s'ils ne sont à la fin du periode, ou que vous arretiés à ces mos. Mais pour oter le scandale du grand changemant, an lieu d'ecrire *ai*, il ayme mieus observer par tout le caractere &, ja ressu de tout le monde, pour le *ai* conjonctif.

Du *et* verbe.

Dequoy le verbe *et*, pour dire *est*, demeure bien differant: & ancor

plus quand on le marque d'vn ȩ, pour ſinifier qu'il ſonne *ait*. Le T, y æt fort neceſſaire: car il ſonne manifeſtemant audit verbe, ancor qu'il ſoit devant vne conſonne. Comme quand on prononce, *il ȩt aimé*: où vous n'oyés pas prononcer *il ai aimé*, comme ſi le *et* etoit conjonctif. Les voicy tous deus an maime ſantance, bien differans de ſon: *il et aimé & chery*: où le premier ſonne *ait*, le ſegond *ai*. Mais il faut ætre aviſé, d'ecrire ce mot *aimé* par vn e ſimple, an toutes les deus ſyllabes, & non la premiere par *ai*. car il ſonne de maimes que l'imperatif *eme* an latin, qui ſinifie achette. ſauf que le mot Latin ha ſon acſant ſur la premiere, *éme*: & le Franſais ſur la derniere, *emé*.

VI. De l'infinitif *etre*.

L'infinitif *etre*, doit ſuyvre la mæme ecriture de ſon indicatif, comm' il æt prononcé *aitre*. & ne ſera point etrange de l'ecrie ainſi, *ȩtre*.

VII. Du *S* & *C* ſuperflus, apres le *E*.

M. IOVBERT conſelhe auſſi de marquer ſamblablemāt le E, qui etoit ſuivy d'vn S, ou d'vn C: læquels il rejette comme ſuperflus, antant

qu'on ne les prononce pas, ains y ſont lædittes lettres pour faire que l'E ſonne *ai*. Comme an ces mos *meſme*, *preſque*, *honeſte*, *feneſtre*, *ampeſche*, *beſte*, *teſte*, *anqueſte* il les ecrit par ę, *mę-me*, *pręque*, *honęte*, *fenętre*, & c. ou par æ, *mæme*, *præque*, *honæte*, *fenætre* & c. Ainſi pour ecrire *mect*, *reject*, *parfect*, *object*, il ecrit *męt*, *reję t parfęt*, *objęt*, ou *mæt*, *rejæt*, *parfæt*, *objæt*, ; ou *mait*, *rejait*, *parfait*, *objait*. Ce que ſamble etrange du commancemant, mais l'accoutumance le rand aggreable & facile.

VIII. De ę ou ai, an *pere*, & & ſambla-bles.

Il ſe ſert auſſi de cet ę ez mos *pere*, *mere*, *frere*, *mer*, *amer*, *amere*, *cler*, *clere*: qu'il ecrit par ę, ou *æ*: & ancor plus volõtiers par *ai*. Ceus qui ſe plaiſet à latinizer (c'æt à dire, retenir tant qu'ils peuvet des lettres qui ſont ez mos Latins) ne doivet pas trouver celà mauvais: Car on ecrit latinemant *pater*, *mater*, *frater*, *mare*, *amarus*, *amara*, *clarus*, *clara*, & non-pas *pęter*, *meter*, *freter*, *mere*, *amerus*, *clerus*. Ie dis *clerus* pour *clair*, & non-pas pour *clergé*. C'æt grand cas, que les latinizeurs ne ſe ſont aviſés de cette orthographie, qui leur dõne ſi ouvertemãt

ſur les dois. Pareillemant ces mos cõpoſés, *deſquels, leſquels, eſquels, tresbiẽ*, &c. perdans leur S, ſont ecris par ę, ou *æ*, ou *ai*, ſuivant leur prolacion, ainſi: *dęquels, trębien*, ou *dæquels, træbien*, ou *daiquels, traibien*, &c. Dont il apert, que le caractere ę repõdant au diphthõgue *æ* ou *ai*, æt de grand vſage: & celuy qui antreprand d'imprimer ſuivanr l'orthographie de M. IOVBERT, faut qu'il an ait bonne proviſion, ou qu'il ſe ſerve du diphthongue *æ*.

IX. Du *i* & *u*.

An ces deus voyelles j & v, il requiert cette curieuſe obſervaciõ, que l'i conſonne, ſoit figuré par vn i long, droit ou courbé ainſi *i*, ou ainſi *j*. Sãblablemant, que l'v conſone, ſoit figurè d'vn tel *ν*: & celuy qui demeure voyelle, ſoit tel *u*: quand ce ſeroit biẽ an lettres capitables: ainſi que pluſieurs ont bien obſervé devant luy. Et de fait, ſi vn Allemand, ou autre qui ſoit tout nouveau à l'ecriture Frãſaiſe, n'ęt averty de cette differance (laquelle on peut bien exprimer, par ces divers caracteres *ν* & *u*) avãt qu'il antande la ſinificacion des vocables,

il les corrompra ayſemant. Car pour dire *a𝑣ient*, il pourra lire *au-ient*, ou *aujent* par *i* conſone : ou bien il diviſera le mot an trois ſyllabes, *au-i-ent*, ſachant que *au* fait an pluſieurs mos ſa ſyllabe a-part : cõme an *auditeur*. Mais ſi l'etranger ſait, que l'v æt toujours conſone, quand il æt ainſi marqué 𝑣, il ne pourra faillir de lire *a𝑣ient*, an deus ſyllabes. L'equivoque (a faute de celà) æt træ-manifeſte an ce mot *preuue*, qu'on peut lire *pre𝑣uë*, c'æt a dire *præuiſa* an Latin, & *preu𝑣e*, c'æt à dire *probatio*. Ainſi tous mos qui finiſſet an *ue*, ſeront æquivoques, ſi on ne diſtingue l'*u* & l'𝑣, ou que l'on mette ſur l'*e* vne diæreſe. comme *ſaluë*, *moruë*, *moluë*, *goluë*, *tortuë*, qui ſont triſyllabes, retenans l'*u* pour voyelle. Autremant ils ſeroint triſſyllabes, prononcés par 𝑣 conſone, *ſal𝑣e* ou *ſal𝑣é* (qui æt vn terme de guerre) *mor𝑣e*, *mol𝑣e*, *gol𝑣e*, *tort𝑣e*. Ainſi les mos, *aura*, *pleurer*, *courir*, *amoureus*, *meruelheus*, *deuroit*, *ſauroit*, *anuers*, &c. pourroint ætre prononcés *a-𝑣ra*, *ple-𝑣rer*, *co-𝑣rir*, *amo-𝑣reus*, *mer-u-elheus*, *deu-roit*, *ſa-𝑣roit*, *a-nu-ers*, de celuy qui

n'antandroit ancor leur ſinificacion. On pourroit lire *prou-i-ſion, anſ-vi-vet, no-vu-eau, &c.* pour dire *provision, anſuivet, nouveau*. car il n'yha ſyllabe ainſi departie, qui ne ſoit prononſable. Ainſi le mot *ſauant*, pourroit ętre prononcé *ſa-u-ant*, comm' on dit *cha-u-ant*: lequel toutesfois on ecrit *chat-huant*, ja-ſoit qu'on le prononce ſans t, *cha-huant*. Item *ouures* & *euure*, pourroint ętre lùs triſſyllabes, *o-vu-res, e-vu-re*, de celuy qui n'antand pas que c'æt, & neanmoins ſait, que double *uu* fait ſouvant vne ſyllabe, comme an *vuë* & *vuide*; læquels ſi on prononſoit *vve* & *vvide*, ſe ſeroint mos propremant latins: comme *vvule*, qui ſinifie la luëtte. I'ay eté contraint diſcourir plus longuemant ſur cette lettre V, à cauſe des æquivoques & erreurs que l'on y peut cōmettre an liſant, ſi on ne diſtingue l'*u* voyelle, & l'*v* conſone.

Quant à l'I, qui æt auſſi quelquefois conſone, il ya ſamblable raiſon: mais il æt ſecouru de l'Y Grec, nommé *ypſilon*, lequel n'æt jamais conſone. Pourtāt il ſert (à qui ſ'an ſait X.

aider propremant) d'eviter plusieurs æquivocations. Comme an ces mos *yeus* & *yure*, qu'on ne pronõcera pas *jeus* ne *jure*. Ainsi au milieu des diccions, *voye*, *soye*, *joye*, laiquelles si on ecrit par vn I latin, il y faut vne diæresе, pour moutrer que l'I n'ęt pas consone.

Diæresе ou dialyse.

Diæresе ou Dialyse, sont deus poins mis par dessus vne lettre, ainsi ï: qui moutręt, que l'i doit ętre separé des lettres voisines. Sans celà, on pourroit prononcer les sudis mos *voje*, *soje*, *joje*, par j consone. lequel M. IOVBERT amploye volontiers pour vn G, devant le A: comme an *jans*, *jantil*, &c. an lieu que les autres ecrivet *gens* & *gentil*.

Du *gea* & *geo*.

Du *gea* & *geo*, pour *ja* & *jo*, an ces mos *mangeant* & *mangeoit*, il an ha eté touché an l'avertissemant donné sur la segonde partie des Erreurs populaires.

XI.

De la diæresе sur diverses lettres.

La diæresе, ou dyalyse, ęt de grand importance à la droite lecture & intelligeance des mos, non seulemant sur l'I, ains aussi sur l'A, & sur l'E, ainsi que ie moutreray par examples. Quant a l'I, voyés que an ces mos

obeissant

obeiſſant (qui ęt quadriſſyllabe) ſi on ne marque ainſi le ï, on les peut prononcer mal à propos, & ſans aucune ſinificatiō, *obeiſſant* triſſyllabe, comme *abaiſſant* : & pert-vis, pour dire *pertuïs*. Ainſi pour *deduire* triſſyllabe, on liroit *ded-vire*: & pour *jouïr*, *jo-vir*: pour *acuïté*, quadriſſyllabe, *ac-vité*. Læquels incōvenians ſeront evités, ſi on ſait & obſerve, que cet *u* ne ſoit jamais conſone, ains cetuy-cy v : & qu'on remarque ſogneuſemant les dialyſes neceſſaires. Auſſi quād on diſtinguera biē, l'I voyelle, & l'I conſone, on ne lira pas *ſer-jeus*, pour *ſerieus*, ne *mat-jere*, pour *matiere* : ne *man-je*, ou *man-jemant*, pour *manie* & *maniemant*. Mais la diæreſe æt fort requiſe, là où il n'æt pas queſtion, ſi l'I æt voyelle ou conſone, ains ſ'il fait ou nō fait vn diphthōgue, avec le A, ou le O: comme an *fai*, *moi*: læquels toutesfois ſont plus propremant ecris, par Y grec, *fay*, *moy* : cōme tout autre I final: ainſi qu'il ęt remoutré amplemant an la ſuditte Apologie, par Iſaac mon Couſin. La diæreſe pour le A, & pour E, principale-

mant, quand ils ſuivet V, ęt d'aucuns marquee ſur ledit V, ainſi *ü*. M. IOVBERT trouve melheur, de la marquer ſur la lettre maime qui doit ętre ſeparee, venãt apres: cõme an *ſuade, couard, remuant, duë, duël, vuë, rouë, rouët, attribuë, ſanſuël, remuë, auouë*.

XII. Du hyphen. Il y ha vn' autre marque, nommee *hyphen*, par laquelle on fait vnion de deus mos: comme an mal-heur, vray-ſamblable. & c. Ce qui ęt bien neceſſaire. car on ſe pourroit abuſer an pro nonſant (à faute de cela) comme s'il y avoit *malieur*, & *vray-zamblable*. Car M. IOVBERT ſe ſert du *lh*, pour l liquide & gliſſant (cõme il ha eté touché au ſudit avertiſſemant, ſur la ſeconde partie des Erreurs populaires) & le S, antre deus voyelles, ſonne cõme vn Z. Lęquelles incõgruités n'aviendrõt pas, ſi les mos ſont ſeparés-vnis, par maniere de dire: car la premiere lettre d'apres le hyphen, ſonne comme à la taite d'vn mot, & non comme au milieu. Ainſi *ia-ſoit* s'il n'ętoit conjoint d'vn *hyphen*, ou que le mot *ſoit* ne fut elogné du *ia*, on pronõceroit *iazoit*: qui

veut à dire caquetoit, deviſoit. Sur cette marque il faut aviſer, que pluſieurs ecrivains & imprimeurs an abuſet, pour des mos qui doivet ætre ſeparés : Car le hyphen ne doit ſervir propremãt, que aus vocables qui repondet à des ſimples, comme ceus qui s'anſuivet : *dæ-quels*, *trę-bon*, *ja-ſoit tan-tôt*, *plu-tôt*, *plu-tard*, *au-moins*, *ceus-cy*: læquels repondet à *quorum*, *optimum*, *quamvis*, *cito*, *citius*, *tardius*, *ſaltem*, *iſti*.

Touchant au T, mis antre deus voyelles, pour ſonner comme double *ſſ*, M. IOVBERT le quitte volontiers, ecrivant *narracion*, *appellacion*, *deuocion* : & auſſi apres vne conſonne, an certains mos : comme an *concepcion*, *diccion*, & ſamblables. Car il æt plus aiſé d'obſerver, que le T ſoit toujours prononcé rudemant, & d'ecrire par C les ſyllables plus douces. Rien ne vaut d'alleguer icy le Latin, qui adoucit le T antre deus voyelles, comme ez ſudis mos. Car qu'ęt-il de beſoin, que l'idiot ſoit chargé dę cęte reigle, luy qui

XIII. Du T liquide, antre deus voyelles.

ne ſachant rien du Latin, ſe contante bien du Franſais ? Et puis, nous ſommes ancores à ſavoir, ſi les Latins prononſoint mollemant le T, antre deus voyelles. Au contraire, nous ſavons que les plus polis & elegans latineurs de ce tams, veulet qu'on prononce, le T, an *ratio*, *oratio*, *donatio*, *dictio*, comme an la premiere de *Ttius*. Et quoy ? an *Tityrus* & an *titillo*, les deus T ſont prononcés de tous an maime ſon, ja-ſoit que le ſegond ſe trouve antre deus voyelles. Donc pour eviter ces controverſes & incertitudes, il vaut mieus ecrire par ſimple C, les ſyllabes qui ſonnet *ci*, comme par double *cc*, celles qu'on ecrit par *ct*: ainſi que M. IOVBERT obſerve le plus ſouvant.

XIIII. Du *ca*, *co*, & *cu*. De cette obſervacion ſapproche, celle du C devát A, O, & V, où il ſonne comme vn Q : ſauf, quand on le crochette par deſſous : comme on fait vulgairemant an ces mos *fiança*, *renonça*, *deça*, *François*, *reçoit*, *leçon*, *façon*, *conçoit* &c. M. IOVBERT aime mieus les ecrire par vn ſimple S, quand le C,

ęt precedé d'vne consone:comme an *fiansa*, *fransais*: & d'vn double *ſſ*, quād le C ęt antre deus voyelles, comme *deſſa*, *reſſoit*, &c. Le C, deuant V, n'ęt pas communemant crocheteur, mais on le fait larron ou amprunteur d'vn E, qui se mæt antre deus: comme an *receut*, *conceut*, *apperceut*. M. IOVBERT rejette l'E, & ecrit ces mos par S, double ou simple, suyuant la reigle des precedans, *reſſut*, *conſut*, *aperſut*. Ainsi de plusieurs autres diccions il retranche l'E superflu: ecriuant *ſur* & *aſſuré*, *emu*, *ebu*, *lu*, *elu*, *vu*, *ſu*, an lieu de *ſeur*, *aſſeuré*, *emeu*, *ebeu*, *leu*, *eleu*, *veu*, *ſceu*.

XV. Peut & put.

Il faut bien obseruer la differance de *peut* & *put*, sinifians pouuoir, l'vn du presant, & l'autre du passé. Car ils sōnet diuersemant, & par consequant doiuet ętre diuersemāt ecris: comme an ce propos: *il ne put alors, ce qu'il peut maintenant*. Et ne faut alleguer icy l'equiuocacion du verbe *put*, d'où æt ditte puanteur: car le propos l'eclarcit suffisammant. Aussi qui voudroit euiter touttes equiuocaicōs, læquelles

se commettet an Fransais, ou an Latin, il faudroit changer l'orthographie de mille diccions, qui neammoins sont allés antädûës par la suitte du propos: comm' il æt træ bien deduit an la suditte Apologie.

XVI. Du B superflu. M. I O V B E R T ha de peu à peu oté le B, des mos *subtil*, & *subjet*, où le B æt totalemant superflu: nompas an *objet*: car il y æt prononcé.

XVII. Du G superflu. Le G aussi ęt rejetté des mos *digne*, *signe*, *signifie*, *bening*, *benigne*: & samblables, qui ne le sonnet point.

XVIII. Du H superflu. Pour maime raison il ote le H de *cholere*, *melancholie*, & samblables mos Grecs: de peur qu'on ne prononse la premiere syllabe doucemãt, comme an *chose*, & *choisie*.

XIX. du M changé an N. Le P etant cassé de ces vocables *tams*, *promt*, *romt*, *domte*, *comte*, le M leur etoit demeuré: mais voyant qu'il n'æt pas bien logé devant S, & devant T, M. I O V B E R T luy ha substitué vn N, comme on le prononce, ecrivant *tans*, *pront*, *ront*, *donte*, *conte*.

XX. Du S superflu. Il retenoit ancor le S an tost: mais s'avisant de l'ô circonflexe (repondant

à *l'ω-mega* des Grecs) peut suffisamment randre le son convenable, il ha rejetté le S,& ecrit *tôt*.

Il commance aussi de mepriser le T an *mots*, du singulier *mot* : voyant que le T de plusieurs autres singuliers, ęt rejetté du pluriel, ou converty an S. Aussi la diccion ne sonne que bien, *mos* : ainsi que *mos* Latin sinifiant coutume. De mæmes sont *tout,mort,fort,fait,* &c. que l'on ecrit an pluriel *tous, mors,fors,fais*. XXI. Du T superflu.

Or il ne faut pas accuser d'incertitude, ou inconstance, celuy qui n'ecrit toujours d'vne fasson, continuāt de retrancher les superfluités, suyvant son premier avis. Car le retranchemant ne doit ętre fait tout à vn coup, afin qu'il ne soit trouvé si etrange. Ainsi æt-il du changemant de quelques lettres. car apres avoir oté le S, de *monstrer*, mon oncle change maintenant le N an V, ainsi qu'on le prononce, *moutrer* : & de ces mos *cognoitre*, *incognu*, &c. il change le G an V, ecrivāt *counoitre, incounu*,&c. ainsi qu'on les pronōce. De *notre*, *votre*, &c. XXII.

il changeoit le S an T, ecrivant *nottre* *Vottre*: mais il commance à prandre vn V, an lieu dudit S, & d'ecrire *noutre*, *Voutre*.

S changé an V.

XIII. Z pour us. Il obſerve tant qu'il peut, que ces mos *nous*, & *Vous* etans pluriels des poſſeſſifs (repondans à *noſter* & à *Veſter* des Latins) ſoint ecris par Z: comme *noz raiſons*, *noz yeus*, *Voz affaires*, *Voz mains*. qui ſamble melheur, que d'ecrire *nous*, ou *nos*, comme font quelques vns.

XIIII. Apoſtrophes an *d'auantage* & *l'on*. Finalemant il faut ætre averty de deus apoſtrophes, qu'il marque fort curieuſemant. L'vn' et an d'avãtage, & l'autre an *l'on*, æquels mos communemant on ne s'aviſe pas de l'apoſtrophe. Quãt au premier, il et aſſés notoire, que *auantage* fait ſon mot à-part: tellemant que *d'aVantage*, c'et *de* (qui ſignifie d'vn) *auantage*. Touchant au ſegond, il et plus ſecret & caché. car peu de jans ſe prenet garde, que *on* ſoit dit pour *homme*, par vne fort anciéne abbreviacion. Ainſi *l'on fait*, c'æt à dire l'homme fait: *l'on s'abuſe*, l'homme s'abuſe.

Voilà(amy Lecteur) que j'ay pansé d'annoter brievemant sur l'orthographie de M. IOVBERT, afin que tu y sois plus idoine: & que tu antandes les raisons de sa conuenāce: excusant l'auteur par tout où tu trouveras ecrit autremant. Car il faut rapporter la diversité ou repugnance à l'imprimeur, qui n'ha pas su toujours bien observer laditte orthographie, à cause de sa nouveauté. a raisō dequoy tu trouveras assés de mos samblables ecris diversemāt. Prās an gré ces petites Annotaciōs, qui te soulagerōt beaucoup à la lecture, & si te donneront outrece, grand cōtantemāt, quād tu sauras quelque raisō de cette orthographie.

A Dieu.

Ἄρτι μὲν οὐ σπουδαῖον ἔφασκον χρῆμα γέλωτα,
Οὔτ' ἂν σπουδαίοις ἀνδράσιν ἐμπρεπέα.
Σπουδαίως δ' ἐγράφοντος Ἰουβέρτοιο γέλωτα,
Οὗτος σπουδαῖον χρῆμα γέλως ἐφάνη.
Ἰωσήπου Σκαλανοῦ.

Δίς ποτ' ἀκεστορίη χέε δάκρυα. πορφυρέαζαν
Πρῶτον ἐφ' Ἱπποκράτει κράτος ἔθηκε κόμην.
Δεύτερον αὖ μετέπειτ' ἐπιδήμονι ἀμφὶ Γαληνῷ,
Νῦν δ' ἐπ' Ἰουβέρτῳ θάρσος ἀειραμένην.
Ὀψιφανὲς ταύτην ἀμετάτροπον ἔλλαβε χάρμα,
Καὶ οἱ ἄσβεστος ἦδος ἐνῶρτο γέλως.
Ἰω. Βουρδάτε.

EIVSDEM, IN EVNDEM SENSVM.

Bis quondam fudit lachrimas Medicina repenteis,
Hippocratis primum concita morte senis;
Deinde salutiferi casu perculsa Galeni,
Pluribus effusis ora rigauit aquis.
Sed iam ob IOVBERTVM *reuocās in pectora vires,*
Insolito læta munere sortis ouat.

PAr deus diverses fois la Medecine sainte
Iadis tant larmoya, que l'humeur de ses yeus
Coulant an abondance arrousa tous les lieus,
Dæquels ell'anuoyoit iusqu'au ciel sa cõplainte.
Voyant an premier lieu la lumiere etre etainte
De la gent Meropique: an segond que les Dieus
Eprins du Pergamois, l'auoint rauy és cieus,
Pour iouyr des dous fruis dont son ame est anceinte.
Mais apres tant de pleurs, apres vn tel annuy,
Apres tant de tourmans, on la voyt auiourdhuy
Rire plus que iamais: se tenant asseuree,
Que par son fis IOVBERT, ell'aura quelquefois
Autant d'heur & hõneur, qu'ell'auoit par la vois
D'Hippocras & Galen eté bien honnoree.

SI sunt omnia risus, vt putabat
Æuum Democritus per omne ridens:
Risum qui bene, nouerit que causas
Risus, omnia nouerit necesse est:
Quòd mortalia cuncta digna risu,
Ceu risus magis ipse, vanitásque.
Ergo si titulo quis ante lecto
Risus, ridiculum putet libellum,
Risum si sapit, abstinebit: ipsum
Donec legerit ante ter libellum.
Quod si rideat ante, nesciát que,
Quare rideat, ipse rideatur,
Fiat ridiculique pars libelli.
Nam quis ridiculum negabit esse,
Qui ridet, neque nouit vnde ridet?

Ioannes Auratus, poëta Regius.

IN LAVR. IOVBERTI LIBRVM DE RISV, IO. EDOARDI DV Monin, Burgundi.

Ergo modum tandem Phœbi cortina querelis
Fixerit: iste liber γνῶθι σεαυτὸν ἔχει.
Auspiciis, Ioberte, tuis modò γνῶθι σεαυτὸν
Exoritur: sophiæ phillida solus habes.
Namque hominis proprium, risu statuêre Platones,
Hoc genius dij clamat Aristotelis.
Talia lethæo iam tot labentibus annis
Mersa lacu, Franci promis ad ora fori.
Quis tibi tam faciles stimulos sub pectore vertit?
Phœbus. an id mirum? filius eius eras.

EIVSDEM IN EVNDEM, EX EO QVOD MEDICORVM PVERI aiunt, contrariis curari contraria.

Hic docet aduersis curari aduersa libellus:
Risus enim lacrumas hic domat Atropicas.
Ergo nihil vetuit ridendo dicere verum:
Fallere ridendo iámne Charonta licet?
Nempe Charonta licet ridendo fallere. fallit
Iobertus risu transtra Charontis. ohe.

VEux tu sçauoir le lieu,la cause,les effects,
Du Ris,affection appartenant à l'homme:
Veux tu aussi sçauoir à la verité comme,
On peut louer au Ris les façons & les traicts?
Et cóme vn doux soubris sert d'infinis attraicts,
Soubris qui bien souuent assigne la personne,
Et au lieu assigné en riant on s'etonne,
Cõme amour par soubris faict de si braues faicts?
Tout celà est icy.icy est d'auantaige,
Et comme rit le fol,& comme rit le saige,
Comme le vieil Crassus rist vn coup seulemant.
Et pourquoy Chrysippus riãt de mort se pasme,
Alors qu'il voit manger des figues à vn asne:
Où se pasmant,la mort luy fut vn doux tourmãt.

A.G.

EPIGRAMME SVR LE traicté du Ris,fait par M.Ioubert docteur en medecine.

CEluy qui en ses escrits ioint
Tousiours le dous auec l'vtile,
Merite d'emporter le point
Sur tous,par sa grace gentile.
Tel est Ioubert,qui par son style,
Va deridant les plus marris:
Ensemble estant graue & facile,
Tesmoin ce beau traicté du Ris.

I.Lemasle Angeuin.

IE ne puis, mon IOVBERT, qu'à ton Ris ie ne rie,
Pour ne le voir icy contraint ne contrefait :
Mais dous & aggreable, & dont le dous effait
Donnera à chacun de s'esiouir anvie.
Ce n'est vn Ris legier, anfant de moquerie,
Mais graue & à propos: que ton grãd sauoir fait
D'anhaut pleuuoir sur nous, comme vn moëte bien fait,
La terre esiouyssant de quelque douce pluye.
Par ce bien fait exquis de mon sterile esprit,
I'an ay fait vn fertile, aussi tôt qu'il apprit
Tant d'obscures raisons & secrets de ton liure,
Qu'il an devint savant. Voilà pourquoy je doy
Ores rire à ton Ris, sans l'indiscret ansuivre,
Qui rit bien, mais souvant il ne sait pas pourquoy.

S. CERTON. C H.

Extraict du Priuilege.

PAr grace especiale & priuilege du Roy, donné a Poitiers le trentiesme iour d'Aoust, 1577. il est permis à M. Laurens Ioubert, premier docteur regeant, & chãseillier de l'vniuersité en medecine de Montpellier, de chisir tel Imprimeur & Libraire que luy plaira, pour imprimer toutes ses œuures & liures: auec inhibicion & defance à tous autres, de quelque qualité & condicion qu'ils soint, de ne les imprimer, vendre, ne distribuer, durant le tams & terme de dix ans, apres la premiere impression de chasque œuure & liure. Le tout à peine de confiscation des liures, d'amãde arbitraire, & de tous despans, dommages & interests. comme plus à plein est contenu par les lettres patentes dudict priuilege, signé HENRY. *& plus bas, verifiees & anregistrees au siege presidial d'Agenois, le 1. de Nouembre,* 1577.

Ledit M. Laurens Ioubert a permis, par scedule signee de sa main, à Nicolas Chesneau, marchant libraire Iuré de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, son traité du Ris diuisé en trois liures, pour le temps & terme de cinq ans, à conter du dernier iour de l'impression. Faict à Paris le mois d'Apuril, 1579.

Acheué d'imprimer, pour la premiere fois, le 16. Auril.